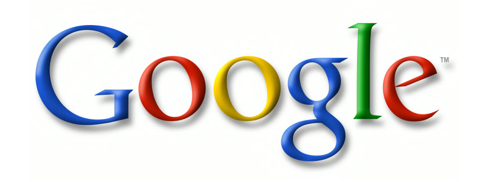


SOUVENIRS

D'OUTRE-MER

MES MISSIONS

AU CRÉPUSCULE DE LA VIE

PAR

L'Abbé DOMENECH

PARIS

GAUME ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1884

SOUVENIRS
D'OUTRE-MER

MES MISSIONS

AU CRÉPUSCULE DE LA VIE

PAR

L'Abbé DOMENECH

PARIS
GAUME ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DE L'ABBAYE, 3
—
1884

[illegible]

[illegible]

SOUVENIRS

D'OUTRE-MER

590-84. — Corbeil. — Typ. et stér. Crété.

SOUVENIRS

D'OUTRE-MER

MES MISSIONS

AU CRÉPUSCULE DE LA VIE

PAR

Emmanuel Henri Dieudonné.
L'Abbé DOMENECH

PARIS

GAUME ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1884

A

PAUL LACROIX

(BIBLIOPHILE JACOB)

MON BIEN CHER MAITRE,

C'est vous qui m'avez ouvert la carrière littéraire en m'inspirant mon premier volume. Permettez-moi d'inscrire votre nom en tête de celui-ci, le dernier, car je brise ma plume aujourd'hui pour rentrer dans la solitude, le silence et l'oubli.

Comme le premier, ce livre n'est qu'un long épanchement, tantôt gai, tantôt triste, de ce qui se passait en moi, là-bas, là-bas, loin de la patrie, de la famille et des amis.

Chose étrange, en relisant mon *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique*, je me suis aperçu que si beaucoup de mes cheveux ont blanchi, si mon front s'est ridé, depuis la

publication de mes premiers souvenirs de ma carrière apostolique, mon cœur et mon esprit n'ont guère vieilli.

L'un et l'autre ont beaucoup souffert des hommes et des choses, et pourtant, malgré les nombreuses ruines amoncelées autour d'eux, ils sont encore ce qu'ils étaient jadis. N'est-ce pas triste de ne point vieillir quand tout se meurt? N'est-elle pas douloureuse, à la fin des jours, cette lutte permanente entre la continuelle jeunesse d'une âme immortelle et sa pauvre enveloppe si vite détruite par le temps?

Quand je quittai la France, l'année dernière, je croyais que c'était pour toujours, et je m'attendais à mourir au Texas. Je croyais voir sous un nouveau jour ce pays, presque devenu le mien, et je m'attendais à sentir, autrement qu'autrefois, les différents incidents de la vie nomade. Mais « l'homme propose et Dieu dispose, » dit un proverbe, et le proverbe a raison, car je suis revenu contre mon gré, sans désirer ce retour, et si mes impressions de touriste ecclésiastique ont été moins poétiques qu'à vingt ans, elles ont cependant conservé la chaleur et la spontanéité qu'elles ont toujours eues.

A la fin de ces *Souvenirs*, je donne les raisons, bonnes ou mauvaises, qui m'engagent à ne plus écrire. Mieux que personne, vous savez combien je sens les choses vivement et combien il m'est impossible de ne pas les exprimer de la manière dont je les sens.

Vous, toujours si bon, que de fois ne m'avez-vous pas amicalement et doucement reproché de n'être pas plus modéré ! Que de fois ma plume n'a-t-elle pas mis votre dévouement en défaut ! Que de fois n'avez-vous pas gémi de ce que je n'avais pas une belle et bonne place au soleil, parce que je ne savais pas dompter mes sentiments ! Je suis trop vieux maintenant pour faire ce que je n'ai jamais pu faire étant plus jeune.

Merci, mon bien cher maître, de votre bonne et vieille amitié qui ne s'est jamais démentie, et de la sollicitude que vous n'avez cessé de me témoigner.

Merci de votre indulgence pour tous mes travers et mes défauts, et des bons conseils que vous m'avez toujours donnés.

Pardon de tous les ennuis que je vous ai causés, depuis le jour où vous m'apprîtes à corriger mes premières *épreuves*, jusqu'au jour

où j'ai publié mes *Confessions d'un curé de campagne.*

Malgré vos « *cent trente ans* », vous êtes toujours jeune. La bonté, la bienveillance et l'aménité, qui sont votre partage, continueront longtemps encore votre merveilleuse jeunesse. A vous les beaux et longs travaux, les succès et la gloire. A moi le repos prématuré d'un homme qui n'est plus de ce monde, qui ne l'aime pas, et n'en est point aimé.

Quelle que soit la longueur des jours qui me restent à vivre, quelque profonde que soit la retraite où j'espère trouver asile, je serai toujours fier de vos lauriers, et toujours reconnaissant de vos bienfaits. Toujours je ferai des vœux et des prières pour que la jeunesse de votre cœur et de votre esprit aille se perpétuer éternellement dans le sein de Dieu.

Tout à vous à plein cœur.

Em. DOMENECH,
Missionn. apost.

Uvalde (Texas), octobre 1883.
Lourdes (Hautes-Pyrénées), 1884.

SOUVENIRS

D'OUTRE-MER

MES MISSIONS AU CRÉPUSCULE DE LA VIE

CHAPITRE PREMIER

Préface qui n'en est pas une. — Quelques pages peut-être ennuyeuses, mais absolument nécessaires. — Une situation sociale des plus embrouillées. — Histoire d'un voyage qui se fait et se défait continuellement. — Ce que vaut une barbe cléricale.

Les préfaces ne se lisant pas, je n'en ai point faites. Cependant, poli pour tout le monde, j'aurais voulu l'être pour moi-même, en exhibant un certificat de médecin témoignant que je suis sain de corps et d'esprit. N'en ayant jamais douté, jusqu'à présent, j'ai négligé de me munir de ce précieux document, plus ou moins utile, non seulement pour mes amis et mes ennemis, mais encore pour ma propre satisfaction.

Comprendre quelque chose dans la situation que me font les événements, comme dans mes faits et gestes, devient chaque jour chose de plus en plus difficile. Une personne, aussi sainte qu'originale, m'écrivait dernièrement au Texas les lignes suivantes : « Votre position, à vous, c'est de n'en point avoir. Votre vocation, c'est l'incertain et l'inconnu. Je crois que le plan providentiel pour vous est que vous viviez et mouriez dans ce dépouillement absolu des biens de la terre, de l'esprit et du cœur. C'est là votre chemin du ciel, prenez-en votre parti. »

En effet, je commence à croire que ma position ecclésiastique et sociale a quelque analogie avec celle d'Isaac de Lackendem ou Laquedem, autrement dit le Juif Errant. Aussi, pour ménager les nerfs de mes lecteurs et ma réputation, fortement compromise par l'étrange position que j'occupe, depuis que je ne suis plus en nourrice, j'ai résolu de ne plus écrire. Quoiqu'il ne faille jamais dire : « Fontaine, de ton eau je ne boirai », ce livre est le dernier que j'écris, et je le termine en faisant mes adieux à ma plume.

En publiant cette dernière page de mon *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique*, je n'ai d'autre but que de compléter ce premier livre, par le tableau de ce que j'ai vu dans mes anciennes

missions, au crépuscule de la vie. Dans ce volume, comme dans les précédents, du même genre, je n'écris que des faits et des appréciations personnelles, sans rien demander à l'imagination.

Pour ne pas laisser aux souvenirs, quelquefois inexacts ou décolorés, un labeur souvent difficile et toujours imparfait, je ne fais absolument que copier mes notes de voyage, crayonnées partout au moment où j'entendais, où j'observais et voyais ce que j'écris ici. N'ayant pas à mettre ma mémoire à contribution, et n'étant influencé ni par l'intérêt ni par les sentiments, pour voir ou sentir les choses d'une manière plutôt que d'une autre, mon livre aura toujours le mérite de la vérité.

Les Français qui reviennent de l'Amérique, après avoir eu la chance de gagner une fortune quelconque, et ceux qui résident là-bas avec l'espoir de l'acquérir tôt ou tard, se croient obligés de tout admirer, et de faire l'apothéose de tout ce qui porte l'empreinte américaine. L'habitude de ne rien analyser, de tout juger légèrement, de tout voir au point de vue des intérêts personnels, et ce triste penchant que nous avons de toujours dénigrer notre malheureux pays, expliquent cet enthousiasme de mauvais aloi.

Mes relations de voyage et mes études de mœurs n'étant que des causeries intimes et naturelles,

dans lesquelles je dis ce que je pense et ce que j'éprouve, j'exposerai mes impressions sans parti pris, sans art, simplement, naïvement, et sans autre mobile que mon besoin de dire la vérité quelle qu'elle soit.

Avant d'entrer en matière, je dois esquisser en quelques lignes, peut-être ennuyeuses, mais absolument nécessaires, comment, à cinquante-sept ans, je me suis décidé, malgré bien des oppositions et bien des obstacles, à retraverser l'océan pour la septième fois, et revenir au Texas où chaque jour que j'y avais passé dans ma jeunesse et l'âge mûr avait été pour moi un jour de souffrances et d'épreuves de toutes sortes.

Je termine par ces mots les *Confessions d'un curé de campagne* (1), ouvrage publié peu de jours avant mon départ pour le Texas: — « Ne pouvant et ne voulant pas recommencer l'odyssée qui me fit échouer à Montagnat-le-Reconduit, je me vis définitivement obligé de reprendre le bâton voyageur, et d'aller dormir de mon dernier sommeil dans les solitudes du Nouveau-Monde. On dira que j'ai tort de m'en aller maintenant, on dira que je ne peux rester longtemps au même endroit... ceux qui le diront pourront ajouter qu'ils n'ont pas es-

(1) Un volume in-12, chez Gaume. Paris, 3, rue de l'Abbaye.

sayé de me retenir, lorsqu'ils ont connu ma détermination.

« Depuis longtemps le *qu'en dira-t-on* ne me touche plus. A mon âge, avec mon passé, je suis trop près de Dieu pour ne pas être au-dessus de bien des choses.

« Je partirai sans tristesse, comme sans enthousiasme ; sans tristesse, parce que la patrie du chrétien est partout et nulle part, ici-bas ; elle est auprès de Dieu ; sans enthousiasme, parce qu'on traîne partout avec soi la pauvre nature humaine, et la nature humaine, au déclin de la vie, n'aime ni les fatigues, ni les tempêtes.

« Laisser derrière soi des lambeaux d'un cœur qui ne sait pas vieillir ; marcher, marcher toujours sans pouvoir s'arrêter ; semer, semer sans cesse des adieux sur le chemin des jours ; quitter son berceau pour aller au loin chercher une tombe, sont des choses toujours graves et tristes pour l'homme, et le prêtre est un homme, ce n'est pas un ange.

« Mais en partant, je ne partirai pas seul ; j'aurai la croix sur la poitrine, comme je l'ai dans le cœur, et sur cette croix on voit un homme, et cet homme est un prêtre, et ce prêtre est le fils de Dieu, Jésus-Christ. Il sera là-bas, je n'en doute pas, l'ami du pauvre curé de campagne. »

Cette longue citation prouve que, dans mon esprit, mes adieux à mon pays étaient les derniers, et que je partais avec une entière conviction que je ne reviendrais plus en France. Au moment où j'écris ces lignes je suis encore sur les frontières occidentales du Texas, et je ne sais pas ce que me réserve l'avenir, mais en quittant le Havre pour aller à New-York, j'avais aussi le pressentiment de ne plus revenir. Cette conviction et ces pressentiments ne me quittent pas, de sorte que si jamais je revois notre vieux continent, comme je le suppose, je ne croirai plus à ces voix intérieures et trompeuses, auxquelles, du reste, je n'ai jamais ajouté grande foi, quoiqu'elles m'aient fait passer des heures bien tristes.

Ayant l'air d'abuser de la locomotion, je dois, dans l'intérêt de mon amour-propre, esquisser brièvement les motifs qui m'ont fait redevenir missionnaire, après tant d'années de travaux scientifiques, politiques, apostoliques et littéraires, passées en France, en Irlande, en Écosse, en Italie, en Suisse, au Mexique, c'est-à-dire un peu partout. Cette explication est d'autant plus indispensable que je ne suis redevenu missionnaire que provisoirement, et que je puis dire de ma position sociale ce qu'Alphonse Karr disait des gouvernements : « Plus ça change, plus c'est la même chose. »

Mes lecteurs, car j'ai des lecteurs, et même beaucoup, puisque les vingt-sept volumes que j'ai déjà publiés sont presque tous épuisés ; mes lecteurs se rappellent que dans le mois de novembre 1882, étant encore curé de campagne, j'étais au bout de mes économies, faites au temps de mes grandeurs passées, et que je dus emprunter de l'argent pour vivre jusqu'à la fin de l'année. Ne voulant pas m'engager dans la voie des dettes, et devenir un débiteur insolvable, je résolus de donner ma démission, de quitter mon presbytère, et d'aller consulter Mgr Dubuis sur ce que je ferais ensuite.

Mgr Dubuis était mon ami depuis trente-sept ans, j'avais été son compagnon dans la fondation des missions du Texas, il me connaissait donc parfaitement, et je ne pouvais guère trouver un meilleur conseiller. En outre, il était évêque depuis longtemps, il avait neuf ans de plus que moi, c'est-à-dire qu'il touchait à sa soixante-sixième année, de sorte que je ne pouvais pas rencontrer un meilleur directeur de conscience.

Tous mes autres amis, dans le clergé comme dans le monde, pouvaient également me donner d'excellents conseils, mais je craignais que leur amitié ne leur dictât une décision moins impartiale et moins franchement chrétienne que ne le serait celle de mon vénérable évêque.

Je pouvais certainement me dispenser de consulter qui que ce soit, sur le parti que j'avais à prendre, mais « tout homme étant mauvais juge dans sa propre cause », je n'aimais pas avoir la responsabilité de cette décision. Puis, il faut bien l'avouer, fatigué de la vie, je ne me sentais absolument aucune inclination pour aller d'un côté plutôt que d'un autre, et faire une chose plutôt qu'une autre.

Je désirais le repos et la paix, j'avais la paix, et ne pouvant avoir le repos, j'étais bien aise d'être poussé n'importe où par une intelligence plus éclairée que la mienne. Telles furent les raisons qui me déterminèrent à consulter l'ancien évêque du Texas sur le chemin que je devais prendre en quittant mon presbytère. Après tout, comme il ne s'agissait pas d'une décision du souverain pontife, en matière doctrinale, une erreur, une illusion n'avait aucune conséquence grave.

J'avais devant moi plusieurs routes à suivre, sans éprouver une préférence bien sensible pour l'une d'elles, car chacune pouvait également me conduire au but de la vie, le ciel, par les épreuves que je devais rencontrer incontestablement dans toutes.

Retourner en mission, fut la première idée qui me vint à l'esprit, quoique je n'eusse pas oublié

les rigueurs du climat, les fatigues et les privations que j'avais subies autrefois dans ces régions lointaines; mais comment y serais-je reçu par le nouveau personnel que j'y trouverais ?

Me retirer, avec une petite aumônerie, dans les régions chaudes du midi de la France, était un rêve que j'avais souvent caressé; mais, voudrait-on de moi?

Aller à Lourdes, en qualité de confesseur des étrangers, était le projet qui me souriait le plus, car j'avais vu la grotte à l'époque des apparitions à Bernardette, je l'avais revue plusieurs fois, et j'aimais Lourdes; mais, serais-je accepté ?

Des Pères Prémontrés m'offraient d'aller dans l'île de Chypre fonder et diriger un orphelinat, une mission et une école d'agriculture; mais il me fallait d'abord devenir prémontré, puis apprendre le maronite et, peut-être, le turc!

Tous ces *mais*, et j'en passe bien d'autres sous silence, étaient des plus embarrassants et des plus décourageants. Mgr Dubuis les fit immédiatement disparaître, en prenant parti pour nos anciennes missions. — « Allons au Texas, me dit-il, les vieux ont encore du bon, ils ont une chose qui a bien sa valeur, et qui ne se donne pas, l'expérience. Moi-même je suis attristé, fatigué de voir ce que je vois, et d'entendre ce que j'entends.

Allons au Texas ; vous verrez comme vous serez bien reçu. Nous irons à l'extrême nord-ouest, au fort Stockton, à plus de trois cents milles de San Antonio, fonder un vicariat apostolique pour toute cette immense et belle région, presque jamais visitée parce qu'on y manque de tout et qu'on y souffre de tout. Nous y trouverons des milliers et des milliers de familles, privées des secours de la religion, nous les évangéliserons, et nous organiserons des missions dans ce pays qui se peuplera beaucoup, tôt ou tard, car il est très beau, très fertile et pourvu de magnifiques sources. »

Une fois ce voyage décidé, il fut convenu, dans une entrevue suivante, que nous partirions par le paquebot transatlantique en partance du Havre, le 16 mai. Tous les deux nous prîmes alors nos arrangements en conséquence, et Mgr Dubuis fit annoncer à la Nouvelle-Orléans, ainsi qu'à Galveston, notre prochain retour.

Je suis ordinairement d'une grande lenteur lorsqu'il s'agit de prendre un parti grave, mais une fois pris, je ne le lâche plus, j'y tiens *mordicus*. Ni les hommes, ni les événements ne pouvant plus m'en détourner, Dieu seul, je crois, pourrait m'empêcher d'effectuer une résolution ainsi prise, et de manquer à ma parole. Cette ténacité dans la volonté est-elle un défaut, est-elle une qualité, je

n'en sais rien, mais c'est un fait que je dois constater pour rendre ma conduite plus intelligible.

La résolution de retourner à mes anciennes missions, à mon âge, avec des infirmités précoces, était une résolution qui parut héroïque aux uns, insensée à d'autres, désespérée à quelques intimes, elle était, peut-être, à la fois tout cela. Quoiqu'il en soit, elle fut accueillie par une réprobation générale, qui m'impressionna médiocrement, car si j'étais trop vieux pour redevenir missionnaire, ce n'était pas une raison pour mourir de faim ou de misère dans une cure de campagne.

Pendant sept ans, j'avais prévenu ceux qui m'ont le plus critiqué que je serais obligé de m'en aller, quand j'aurais dépensé, pour vivre, mes modestes économies. Tous faisaient alors la sourde oreille, puis m'accablèrent de remontrances une fois ma démission donnée. Je n'ai jamais eu l'idée de leur reprocher le platonisme de leurs sentiments pour moi, mais après avoir fait les sourds si longtemps, j'aurais aimé qu'ils fissent aussi les muets le restant de mes jours.

Si je revais en France, comme cela me paraît probable aujourd'hui, je suis sûr qu'on me reprochera d'être revenu, et que je trouverai peut-être moins de pain à mon retour que je n'en avais avant mon départ. Les hommes qui ne se refusent

rien, et ne reculent devant aucun sacrifice, pour se procurer une satisfaction quelconque, crient toujours misère quand il s'agit de secourir quelqu'un, ou de faire une bonne œuvre que Dieu seul récompense. La pauvre humanité professe pour les gens sans finances la même antipathie que les chiens de basse-cour professent pour les gens en guenilles.

Avec le produit de la vente de mon mobilier, de ma bibliothèque et quelques dons des bonnes âmes de Miéry et d'ailleurs, — car, si je ne demandais rien à personne, je ne refusais rien non plus, — je me trouvais, au moment fixé pour mon départ, posséder une somme suffisante pour faire les dix mille kilomètres que j'avais à faire par terre et par mer pour arriver à mes anciennes missions. Quant aux moyens d'existence que je trouverais là-bas, je n'y songeais même pas, car Dieu ne fait jamais défaut à ceux qui se confient chrétiennement en lui.

Comme dernier détail nécessaire à l'intelligence des mésaventures qui m'arrivèrent bientôt, je dois rappeler qu'en 1874, si mes souvenirs ne me font pas défaut, le Texas avait été divisé en trois diocèses. Les titulaires actuels sont: Mgr Dubuis, évêque de Galveston, remplacé par Mgr Gallagher, administrateur américain du diocèse;

Mgr Néraz, évêque de San Antonio, et Mgr Manucy, vicaire apostolique de Brownsville.

Quelques jours avant l'époque assignée pour notre départ, nous apprîmes que Mgr Néraz devait s'embarquer à New-York le 30 mai, et qu'il arriverait en France le 1er juin. Cette nouvelle suspendit notre voyage, car c'était surtout dans son diocèse que nous devions exercer notre ministère apostolique, et nous ne pouvions le faire sans son autorisation. En outre, les deux prélats avaient des questions urgentes à traiter ensemble, de sorte que Mgr Dubuis dut l'attendre, et notre départ fut remis à la fin du mois suivant.

Quand je vis Mgr Néraz, pour la première fois, il ne me parut pas enchanté de notre détermination et des services que nous comptions lui rendre, dans la personne de ses diocésains, en évangélisant ceux que ses prêtres ne pouvaient pas visiter. Le digne évêque me trouvait trop vieux pour cette entreprise, et sans doute dans l'intention de me décourager, il me dit que les missions étaient aussi pénibles aujourd'hui qu'autrefois, qu'il fallait être bien robuste pour résister au climat, aux fatigues et aux privations qu'on devait endurer, et qu'en conscience il ne voudrait pas m'engager à retourner au Texas.

A Lyon, il fit partager, dans une certaine me-

sure, à Mgr Dubuis sa manière d'envisager la situation, et les deux évêques me conseillèrent de ne pas partir, à cause de mon âge. Ce conseil venait un peu tard pour ne pas m'affliger; il renversait toutes mes idées et mes notions que j'avais sur la nécessité des ouvriers apostoliques dans ces régions nécessiteuses, et du désir que devaient avoir les évêques d'en multiplier le nombre. Il me semblait aussi que le zèle du salut des âmes et la responsabilité des pasteurs devaient dominer toute autre considération. En présence de ces populations qui vivent et meurent sans les bienfaits de la religion, sans personne pour leur ouvrir les portes du ciel, il me semblait que mon ministère, n'aurait-il duré que peu d'années et même de mois, aurait dû être accepté avec empressement. Aussi, je fus bien désappointé de voir qu'il en était autrement. Je n'insistai cependant pas, je ne me permis aucune réflexion, et me contentai de répondre : « Eh bien, j'irai ailleurs. » Et je me décidai à partir le lendemain pour Lourdes.

Le lendemain, je déjeunai avec les deux prélats qui m'avaient fait appeler.

— A votre âge, me dit Mgr Néraz, vous ne pouvez pas aller en mission, mais vous pourriez vous fixer dans un centre, une ville et y faire beaucoup de bien. Ainsi, vous pourriez aller à

Laredo, sur les bords du Rio Grande ; j'ai été longtemps curé de cette petite ville, et je m'y plaisais beaucoup, la population étant très bonne. Il y a là maintenant un couvent, où se trouvent trois ou quatre cents élèves, et qui suffirait à donner constamment de l'ouvrage à un missionnaire, allez-y. Mgr Manucy, dans le diocèse duquel se trouve Laredo, sera d'autant plus heureux de vous avoir, qu'il manque de prêtres. Si vous voulez, je vais lui écrire, et dans quelques semaines, peut-être un mois, vous aurez la réponse.

— Dans ces conditions, répondis-je, j'aime autant porter votre lettre, ce sera plus vite fait, car je sais ce que valent les lettres ; puis elle pourrait se perdre, et m'éterniser ici dans l'attente, ce qui me mettrait dans un grand embarras.

Mgr Dubuis ajouta que l'évêque de Monterey, au Mexique, parfait gentilhomme, et manquant aussi de prêtres, serait également très heureux de m'avoir. Il y avait encore l'archevêque de Santa-Fé, dans le Nouveau-Mexique, auprès duquel je devais trouver pareillement un chaleureux accueil, mais il vaut mieux retourner au Texas, nos premières affections, dit en souriant mon vénérable ami.

Me voilà donc laissant Lourdes encore une fois de côté pour aller de nouveau au Texas.

Le surlendemain, je fus encore appelé par les

deux prélats, à propos d'un service qu'ils me réclamaient. Il s'agissait d'aller en Irlande, avec Mgr Néraz, pour y chercher vingt-quatre religieuses, et les conduire à San-Antonio, car l'évêque étant obligé d'aller en Bohême, chercher des prêtres, ne pouvait revenir aux États-Unis qu'au mois de novembre. Il était à la veille de partir pour Rome, et devait me rejoindre à Paris, dans quinze jours, pour faire ensemble le voyage en Irlande.

Naturellement, je me fis un devoir d'accepter sa proposition, et me revoilà ne partant plus directement pour le Texas, mais pour « la verte Erinn ». Tous ces *changements à vue*, dans ma destinée, commençaient à me montrer mon avenir sous trente-six mille couleurs, et je me demandais, *in petto*, si je verrais bientôt la fin de tout ceci. Je savais bien, par ma propre expérience, que les missionnaires font des milliers de kilomètres avec autant de simplicité et de facilité qu'un bon bourgeois avale un verre d'eau ; néanmoins, quand on boucle ses malles, il est bon de savoir où l'on va, car on ne voyage pas aux pôles de la même façon qu'aux tropiques, et ce qui serait nécessaire dans un pays peut devenir absolument inutile dans un autre. Mais j'étais loin d'être au bout de mes incertitudes.

A Paris, j'attendis quatre semaines Mgr Néraz

qui ne venait pas. Alors, abandonnant l'Irlande, comme j'avais abandonné Lourdes, je pris mes dispositions pour partir définitivement pour le Texas, par le paquebot du 28 juillet. Quant à Mgr Dubuis, étant retombé malade, son médecin lui défendit de retourner en Amérique. Je me résignai donc à m'embarquer seul.

Au moment de refaire mes malles pour la dernière fois, Mgr Néraz arriva de Rome, et me dit que quatorze de nos religieuses s'étaient embarquées à Queenstown pour New-York. Puis, il me pria d'attendre encore quelques jours pour savoir si les dix autres avaient besoin ou non d'être accompagnées.

Je lui répondis que je ne pouvais plus attendre, ayant déjà dépensé le tiers de mon capital avec tous ces retards multipliés. Je craignais, en ne partant pas de suite, de n'avoir bientôt plus les moyens d'arriver. Cependant, comme je tenais à lui être agréable, je me mis à sa disposition jusqu'au 27 du même mois, en lui disant : — Partez seul pour l'Irlande, et, si vous avez besoin de mes services, envoyez-moi une dépêche télégraphique, et j'irai vous rejoindre.

Cette fois j'étais sûr de m'embarquer, mais jusqu'à la veille au soir de mon départ, je ne savais pas si ce serait pour New-York ou pour les îles

Britanniques. Je me suis souvent trouvé dans des positions bien embrouillées, mais j'avoue que depuis le commencement de l'année, la mienne s'embrouillait de plus en plus, au point de dépasser les bornes du vraisemblable. Cette position, du reste, devenait intolérable. Il était temps que je m'en allasse, non seulement à cause des dépenses que m'occasionnaient tous ces retards, mais encore à cause des instances continuelles qu'on faisait pour me retenir. De tous les côtés on m'offrait des situations plus ou moins convenables à mes goûts, et de tous les côtés aussi je m'entendais dire : — Mais restez donc, vous êtes trop vieux pour vous en aller si loin.

Trop vieux! Rien n'est agaçant comme ce mot, quand on vous le jette sérieusement à la face pour la première fois. Rien n'est agaçant comme ce mot, lorsqu'on se sent encore le cœur si jeune. Un homme peut donc vieillir, sans s'en apercevoir ? Il peut donc ne s'en apercevoir que lorsqu'on le lui dit ? C'était une sorte de révélation, à laquelle je ne voulais pas croire, et, cependant, elle me revenait souvent à l'esprit; elle m'occupait et me préoccupait plus que je ne voulais l'avouer à moi-même.

Ces deux mots : *trop vieux!* finirent par me poursuivre avec un acharnement infernal; ils ré-

sonnaient sans cesse dans ma tête comme un glas funèbre. Je trouvais cette musique souverainement ennuyeuse et discordante. Je trouvais aussi qu'on me la serinait par trop aux oreilles et sans une nécessité bien évidente. Tous mes amis avaient l'air de s'entendre pour me répéter à tout propos, à chaque visite faite ou reçue : *Trop vieux!*

— Mais c'est une maladie, me disais-je, c'est un tic qu'ils ont, ces gens-là s'imaginent-ils que c'est amusant de s'entendre toujours dire : — Vous êtes trop vieux! Ils ont l'air de me chanter cela sur ce ton goguenard qu'on prend au théâtre, quand on chante : — « Tu as la fièvre, don Basile. »

Ah! pourquoi ne m'a-t-on pas laissé dans mes illusions! Je ne pensais pas à mes cinquante-sept ans, et je n'avais pas besoin qu'on m'y fît penser. Je me sentais encore si jeune d'esprit et de cœur; je sentais encore en moi de la vigueur et des forces que d'autres moins âgés n'avaient pas, pourquoi me donner des doutes sur ce que j'étais? Mon miroir me disait bien que je grisonnais, mais il ne me disait pas que je vieillissais, que j'étais vieux. Peut-être ne le regardais-je pas assez de près ni assez souvent. Qui fallait-il croire, mon miroir ou mes amis?

Trop vieux! A force de réfléchir sur ces deux mots, je sentis mon courage faiblir, de jour

en jour, juste au moment où j'en aurais eu le plus besoin. Si la veille de mon départ il en était ainsi, que serait-ce au Texas, lorsque je serais tout seul? Je me disais cela, je me disais bien d'autres choses, non moins énervantes, mais rien ne m'arrêta. Je ne sais si mon départ était insensé, comme on me le disait, je ne sais s'il était forcé, comme je le pensais, je sais seulement qu'il était fort triste. Qui donc me poussait encore au delà des mers, malgré tout, j'allais dire malgré moi-même?... La vie et les hommes sont des choses bien étranges!

La veille de mon départ je fis un sacrifice dont on pourra rire, mais dont je ne riais pas du tout, car il me fut très pénible, et je le considérais comme un grand événement.

Depuis ma campagne du Mexique, en qualité d'aumônier militaire, je portais la barbe. Les Mexicains et les Américains n'aimant pas la barbe au menton de leurs prêtres, Mgr Dubuis m'avait engagé, lors de mon passage à Lyon, à la couper. Je tenais à ma barbe à cause de la gorge qu'elle garantissait du froid. J'y tenais encore à cause du respect que je professe pour ma peau, qu'autrefois je balafrais sans cesse, lorsque je me rasais. J'y tenais aussi pour d'autres motifs suffisamment nombreux pour en faire un livre, c'est pourquoi je ne les cite pas.

Ma barbe était une sorte d'enseigne que je portais au menton, et qui disait que je n'étais pas comme *tout le monde*, c'est-à-dire qu'*à priori*, elle me classait parmi le clergé dans une catégorie à part. Un prêtre à barbe en impose toujours, même parmi ses confrères, plus qu'un prêtre rasé. Il en est de la considération comme de bien d'autres choses qui ne tiennent que par un fil, un cheveu. Dans le monde, le prêtre à barbe a des privilèges qu'on n'accorde pas aux autres, et jouit d'une considération dont les autres ne jouissent pas. On lui tolère des allures, une indépendance et des libertés qui paraîtraient étranges et peu cléricales à des mentons imberbes. C'est peut-être puéril et ridicule, mais c'est un fait.

Je savais qu'en perdant ma barbe, je perdrais, si jamais je revenais en France, les privilèges, la considération, et les libertés dont j'avais joui pendant de longues années. J'avoue qu'il me fallut une certaine dose de volonté pour me résigner à me priver de tous ces avantages, dont maintes fois j'avais reconnu la valeur et l'importance, surtout par le temps qui court.

Ma barbe me donnait un air vénérable et patriarcal, qui me faisait respecter des grands et des petits. En me voyant passer dans les rues, l'ouvrier se disait : — « En voilà un qui me va. » — Je l'ai

CHAPITRE II

La vie à bord des transatlantiques. — « La manœuvre des pruneaux. » — Après le mal du pays, le mal de mer. — Silhouettes des passagers. — La complainte des choux. — Tours pendables du tangage. — Les bancs de Terre-Neuve et le Trou de l'enfer. — « Le dîner des bonnets. »

J'ai déjà dit que jusqu'à la veille de mon départ, je ne savais pas si je m'embarquerais pour l'Irlande ou pour l'Amérique, ne recevant aucune dépêche de Mgr Néraz. Je me mis en route pour New-York dans la matinée du 28 juillet. Un *train spécial* conduisit de Paris aux docks du Havre tous les voyageurs qui devaient s'embarquer sur le paquebot en partance, et qui s'appelait le *Canada*.

Ce navire n'était autre que le *Panama* transformé, sur lequel j'étais allé de Vera-Cruz à Saint-Nazaire en 1866. Aujourd'hui, c'est un magnifique paquebot à hélice, long de cent douze mètres, jaugeant quatre mille cent tonneaux, d'une force effective de trois mille trois cents chevaux, et parfaitement aménagé. D'autres sont plus rapides dans leur marche, mais on en voit peu d'aussi réguliers, et se comportant mieux en mer.

A peine embarqués, l'on nous distribua gracieusement la liste des passagers, imprimée sur papier rose glacé. C'est ainsi que nous apprîmes que le commandant était M. Frangeul, un des plus aimables commandants de la ligne, avec lequel j'avais déjà voyagé sur le *Panama*, et que le commissaire était M. Douët, un des plus charmants commissaires de la Compagnie. Il faut avoir fait de longues traversées sur mer pour comprendre l'importance de ces détails, car le caractère et les qualités du commandant et du commissaire jouent un grand rôle, à bord, sur la santé morale et physique des passagers.

Nous devions quitter le port avant trois heures, mais les bassins du Havre sont très incommodes pour ces grands navires qui ne peuvent y manœuvrer qu'avec lenteur et beaucoup de difficulté. En outre, aux heures des marées les encombrements y sont continuels, de sorte qu'il était cinq heures lorsque les deux coups de canon traditionnels nous avertirent que nous avions quitté le port et que nous marchions à toute vapeur vers l'Atlantique.

Ces deux coups de canon retentissent d'une manière lugubre dans la poitrine de tout homme qui s'expatrie, car c'est toujours avec un certain déchirement, plus ou moins violent, qu'on laisse

derrière soi son pays, sa famille, ses amis et ses habitudes. Vu la quantité considérable de navires qui périssent chaque année, la séparation peut devenir éternelle, et cette éventualité la rend encore plus pénible. En quittant la France, on se demandait si jamais on la reverrait. Pauvre France ! combien ne l'aime-t-on pas, malgré ses malheurs mérités, ses égarements insensés et ses hontes coupables ! Le cœur se gonfle de plus en plus, à mesure que ses côtes se perdent dans les brumes ; le *mal du pays* saisit l'être tout entier avec une incroyable vigueur, et quand on ne voit plus rien que le ciel et les flots, on s'aperçoit que des larmes d'amour et de tristesse coulent sur le visage.

Aussi, quand je pense que des misérables osent nous accuser de ne pas aimer notre pays, l'indignation me fait bouillir le sang dans les veines. Je ne dirai pas que le mensonge et la calomnie me laissent impassible, je n'ai pas assez de vertu pour qu'il en soit ainsi, mais de toutes les fausses accusations qui m'irritent le plus, celles qui touchent au patriotisme des prêtres tiennent le premier rang.

Les personnes qui n'ont jamais fait de grands voyages sur mer ne s'imaginent pas la vie qu'on mène à bord, ni ce que sont ces grands palais flottants qu'on appelle *Paquebots transatlantiques*. Cette vie et ces palais méritent cependant d'être

connus, surtout les paquebots français qui, de l'aveu même des voyageurs étrangers, priment ceux des autres nationalités pour l'affabilité des officiers, l'excellence du service et le confortable.

Les cabines de ces navires sont spacieuses et commodes, autant qu'elles peuvent l'être ; dans chacune il y a deux couchettes et un divan, qui se métamorphose en une troisième couchette, au besoin. Les cabines, les salons et les corridors, n'ont pas ces odeurs de renfermé, de goudron et d'huile échauffée, qui donnent ordinairement le mal de mer dès qu'on met le pied sur un bateau à vapeur.

Les salons, ordinairement blancs, or et velours rouge, sont bien éclairés et spacieux; celui du *Saint-Germain*, le plus beau de tous, est vraiment admirable de grandeur et d'élégance. Le grand salon du *Canada*, où se prennent les repas, est plaqué de panneaux en marbre blanc veiné de gris, avec sculptures en creux dorées. Des colonnettes de marbre des Pyrénées, à chapiteaux d'or, séparent les panneaux les uns des autres. Le ciel du plafond est blanc et or, ainsi que ceux des petits salons réservés aux dames. Les fauteuils, divans et supports sont en velours cramoisi capitonné. Un piano droit et des jardinières, toujours garnies de plantes et de fleurs, complètent le mobilier du grand salon.

Un escalier double et monumental conduit du pont à l'intérieur du navire. Une glace, flanquée de jardinières, tient toute la largeur de la cage de l'escalier. Des tapis partout. Un fumoir, une salle de bain, un perruquier, une buvette qui fournit gratuitement, à discrétion, des limonades à la glace, à ceux qui en désirent. En outre, on trouvait au fumoir des jeux de dames, de cartes, d'échecs, et sur le pont, des jeux de tonneaux, de palettes, etc. Le médecin et la pharmacie n'étant pas une distraction, je n'en parle pas. Des sonnettes électriques, dans les cabines et partout, rendent le service plus prompt. Le soir, les salons, les cabines et les corridors sont très bien éclairés. Sur la *Normandie* l'éclairage est à l'électricité.

A bord des transatlantiques on a peu le temps de s'ennuyer, car on mange toujours. Le matin, à sept heures, on sonne la cloche pour le café, le thé, le chocolat ou la soupe à l'oignon. La soupe à l'oignon a beaucoup d'amateurs sur mer, sous prétexte qu'elle se digère facilement. Le café, le chocolat et le thé sont accompagnés de petites brioches chaudes, de pain, de beurre et de biscuits anglais. A dix heures, on sonne le dernier coup du déjeuner, Les menus sont sur la table, et ceux qui n'ont pas assez faim pour manger de tout choisissent ce

qu'ils veulent. En voici un que j'ai pris au hasard, et que je copie textuellement :

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

PAQUEBOT CANADA

Menu du 7 août 1883

DÉJEUNER

Beurre, radis, olives.
Concombres. Salades de haricots.
Viande froide.
Œufs à la Ravigote.
Navarin de mouton.
Poulet sauté provençale.
Beefsteacks.
Pommes frites.
Petits gâteaux.
Fromages.
Desserts. Fruits.

La Compagnie transatlantique fournit le vin, blanc ou rouge, à discrétion. Sur les paquebots des autres compagnies, ceux qui veulent boire du vin sont obligés de le commander et le payer, car on n'en donne pas. A une heure, on sonne de nouveau pour le lunch. Nous appelions ce repas *la manœuvre des pruneaux*. Les pruneaux étant très utiles, en mer, on voyait figurer sur toutes les tables d'énormes saladiers remplis de cet intéressant comestible, en compagnie de viandes froides, langues salées, sardines à l'huile, etc. Tous les voyageurs expérimentés se livrent avec entrain à la manœuvre des pruneaux. A cinq heures, on sonne encore

pour le dîner. Voici pareillement un des menus que je copie, en supprimant les en-têtes :

Potages { Gombó.
Consommé au tapioca.
Beurre. Olives. Pickles.
Vol-au-vent financière.
Turbot braisé à la Maintenon.
Filet de bœuf aux truffes.
Petits pois à la Française.
Cèpes à la Bordelaise.
Quartier d'agneau au chevreuil.
Dindonneau à la broche.
Pièce de nougat.
Biscuit monté.
Glace vanille.
Salade.
Fromage. Fruits.
Dessert. Café.

Enfin, à huit heures on prend le thé, toujours accompagné de viandes froides, sardines à l'huile et biscuits anglais. On voit que la table tient une large place dans la vie à bord, et que la Compagnie transatlantique traite ses passagers comme des diplomates.

Le matin, entre les repas, on fait toilette, on lit, on cause, on se promène sur le pont. Dans l'après-midi on joue dans le fumoir et sur le pont, on lit, on dort, l'on se groupe pour causer, les femmes brodent, travaillent. Le soir, on fait de la musique, on chante, ou l'on s'étend sur des fauteuils pour contempler les étoiles, quand il y en a. Inutile

d'ajouter que ce programme varie selon le temps, l'état de la mer, les goûts et le caractère d'un chacun.

Nous avions à bord une collection de passagers des deux sexes qui pouvaient fournir, au moral comme au physique, le sujet d'études très intéressantes et même des plus drôlatiques. On voyait des Russes, des Allemands, des Suisses, des Espagnols, des Italiens, des Japonais, des Turcs, des Américains, des créoles et des Français parlant cinq ou six langues, y compris le chinois. Tout ce monde nous donnait une idée suffisante de ce que devait être la famille humaine, à l'époque de la Tour de Babel, au moment de sa dispersion.

Dans cette collection se trouvait la nombreuse famille de M. de Struve, ministre aux Etats-Unis, charmante au possible, et qui fut d'une grande ressource pour la distraction des passagers. Le soir surtout, les enfants chantaient en chœur des airs populaires russes d'une touchante mélodie, et se livraient à des danses nationales qui leur attiraient beaucoup de spectateurs. On faisait cercle autour d'eux pour les voir et les entendre, les encourager et les applaudir.

Un docteur américain nous intriguait passablement par ses allures de misanthrope. Maigre, chétif, il arpentait le pont du matin au soir, et ne marchait

layaient dans un verbiage long et lent une pensée banale qui pouvait s'exprimer en deux ou trois paroles. D'autres faisaient mieux ou plus, ils n'exprimaient aucune pensée par leurs paroles sentencieuses qui sortaient péniblement d'un cerveau vide.

Le lendemain de notre départ du Havre était un dimanche, nous eûmes la pluie, le froid, les brouillards, et bientôt après un vent violent qui faisait sauter notre palais flottant comme une coquille de noix. La mer devint de plus en plus mauvaise ou *creuse*, comme disent les marins; nous eûmes ce qu'ils appellent *un grain*, et ce que nous appellerions une tempête, si nous osions dire tout haut ce que nous pensions tout bas.

Les physionomies changèrent vite d'expression; les figures pâlirent, devinrent livides, et presque tous les passagers désertèrent le pont les uns après les autres. Après le mal du pays arriva le mal de mer. La maladie fut générale, et la *demi-tempête* continuant, il n'y eut le jour suivant que six personnes capables de se mettre à table.

De toutes les cabines partaient des soupirs et des gémissements douloureux. Les enfants malades pleuraient et criaient à tue-tête. Les sonnettes électriques, appelant les garçons et les femmes de service, ne cessaient plus leur petit roulement

argentin. Les portes s'ouvraient et se fermaient avec ce fracas particulier qui dénote que la mer avait plus de puissance sur elles que ceux qui les ouvraient ou les fermaient. Le maintien de l'équilibre devenait chose impossible. Les efforts faits pour rendre la nourriture prise la veille s'entendaient de tous les côtés, et soulevaient le cœur. Des émanations nauséabondes s'échappaient des cabines où se trouvaient des malades, c'est-à-dire à peu près partout.

Des colloques lamentables s'établissaient entre les compagnons d'une même cabine ou les voisins. Tous ces colloques se traduisaient naturellement par des plaintes uniformes et parfois des plus amusantes sur le mal de mer et le mauvais temps.

Un juif allemand qui n'était pas malade avait pour compagnon de cabine un passager, également allemand et juif, que nous ne vîmes jamais. Après le déjeuner du lundi, tandis que le *grain* sévissait avec le plus de violence, en entrant dans sa cabine pour y prendre des cigares, il trouva son compatriote couché, et l'apostropha de la sorte :

— Comment, vous ne vous êtes pas encore levé depuis hier matin !

— Dites donc depuis avant-hier soir, s'il vous plaît.

— Alors, vous vous êtes donc couché en montant sur le paquebot!

— Oui, je me couche toujours en entrant, et ne me lève que pour débarquer.

— Mais, dans ce cas, vous devriez demander une cabine pour vous seul.

— Oh! ce n'est pas nécessaire, car personne ne peut rester avec moi, tant ça sent mauvais.

Un immense éclat de rire des voisins accueillit cette réponse, mais le juif qui n'était pas malade ne riait pas du tout; heüreusement pour lui, il obtint une autre cabine pour y transporter ses pénates. Mais quand les passagers sont nombreux, et que toutes les couchettes sont occupées, il est bien désagréable d'avoir de pareils compagnons de voyage.

Le mal de mer est une maladie spéciale qui affecte le moral aussi bien que le physique. Il ne donne pas la mort, mais parfois il la fait désirer. Ce mal manque d'élégance et de poésie de la manière la plus absolue. Les contorsions et les grimaces qui l'accompagnent souvent font rire ceux qui les voient. Sur le pont, où les plus courageux se tiennent, il faut se munir d'un parapluie pour se garantir des *fusées* que les malades envoient spontanément, partout où ils se trouvent, sans pouvoir les retenir, et que le vent éparpille dans

l'air. De là, l'utilité d'un parapluie ou la nécessité de se mettre à l'abri du vent.

Cette spontanéité dans les effusions d'un estomac malade du mal de mer est irrésistible. Tout sert de cuvette dans ces moments de détresse. Une fois, ce furent les bottes de mon voisin qui reçurent mes épanchements forcés. Ce terrible mal ne respecte ni les habits les plus à la mode, ni les robes les plus fraîches et les mieux taillées, ni les chapeaux les plus coquets; il ne respecte rien. Malheur à tout ce qui se trouve près d'un estomac atteint du mal de mer.

Dans les cabines, ce mal est infect autant que cruel, car ceux qui restent dans leurs couchettes sont inertes, sans volonté, sans force, sans mouvement, sans voix et presque sans vie. L'odeur des vomissements en attire d'autres; elle suffit parfois à rendre malades ceux qui ne le sont pas encore, et qui ne le seraient peut-être pas, sans les bruits qu'ils entendent et les émanations qui s'exhalent de ces petites infirmeries provisoires.

Sur le pont, la maladie, moins violente à cause de l'air pur et salin qu'on y respire, a des effets divers qui ne laissent pas d'avoir des côtés comiques. Telle figure est jaune comme un citron, telle autre est verdâtre, toutes sont grimaçantes. Les voyages sur mer, à mon avis, sont contre nature.

La mer est faite pour les poissons, et non pour les hommes. Si la mer et les poissons se fâchent, si nous payons un peu cher l'envahissement d'un territoire ou d'un élément qui n'est pas le nôtre, nous n'avons qu'à rester sur « le plancher des vaches » où nous ne nous plaindrons ni du mal de mer, ni des tempêtes.

Le dimanche soir, cinq ou six personnes seulement se trouvaient près de moi sur le pont pendant le *grain*. Nous plaisantions pour repousser le mal de mer ou nous en distraire; on discutait les remèdes et l'on tuait le temps et la maladie comme l'on pouvait. Chacun disait son mot. Quelquefois plusieurs parlaient ensemble ou répondaient tardivement à des questions que d'autres avaient déjà fait oublier. De là des *quiproquo*, des réponses saugrenues et des conversations décousues, qu'il ne m'était pas toujours facile de crayonner à la volée. Ces conversations empruntaient aux circonstances un caractère jovial que la plume ne saurait rendre.

— Dites donc, Monsieur, disait un jeune homme malade à un passager plus malade que lui, vous êtes-vous fait peser hier au Havre?

— Non, mais je dois diablement moins peser qu'au moment du départ; j'ai plus rendu depuis une heure que dans toute ma vie.

— Et vous, avez-vous été malade?

— Ah! vite, mettez-vous devant moi, voilà la grosse femme qui va nous envoyer une averse.

— Oh! je ne suis jamais malade... que sur mer.

— Comment se fait-il qu'ayant mangé des pruneaux, je vomisse des carottes?

— Les carottes sont d'hier, et les pruneaux d'aujourd'hui, vous les gardez pour demain.

— On ne dit pas j'ai vomi, mais je me suis gargarisé, c'est plus décent.

— Garçon, le balai; vous voyez bien que la grosse femme s'est gargarisée sur tout le pont. Quel tonneau!

— C'est étonnant qu'on n'ait pas encore découvert un remède contre le mal de mer.

— Gare, gare, un parapluie, la grosse femme va nous inonder de nouveau!

— Comment, elle n'a pas encore épuisé son récipient, depuis deux heures qu'elle travaille?

— Si, on a trouvé un remède contre le mal de mer, c'est... de ne pas s'embarquer.

— Oh! comme elle est agitée!

— La Manche est souvent comme cela.

— Je ne vous parle pas de la Manche, mais de la grosse femme.

— Garçon, un verre de limonade sans glace.

— Connaissez-vous la complainte du planteur choux?

— Non.

— Eh! bien, je vais vous la dire, quoique vers ne soient pas très riches.

— Est-ce vous qui venez de l'improviser?

— Curieux. Chut! Écoutons.

Cette nuit que, dans ma couchette,
Le roulis me tourmentait fort,
Je me disais : l'homme est bien bête ;
De naviguer il a grand tort,
Quand il pourrait rester tranquille,
A cent lieues des flots en courroux,
De quitter les champs ou la ville;
Il vaut bien mieux planter des choux.

Vous me vantez du Nouveau-Monde
Les habitants et le climat,
La nature, en trésors féconde.
Ce tableau ne me séduit pas;
Car pour voir ce ciel magnifique,
Que rien n'égale, dites-vous,
Il faut traverser l'Atlantique,
Et j'aime mieux planter des choux.

Que d'ennuis on éprouve à bord!
L'étroitesse de la cabine,
Le mal de mer, le vent du nord,
Le chaud, la mauvaise cuisine...
Puis, rester toujours à l'attache,
Ce n'est pas gai, qu'en dites-vous?
Ah! mieux vaut le plancher des vaches
Où chacun peut planter des choux.

Oh! zut! la mer est trop perfide,
Et je ne me sens plus d'humeur
A labourer ce sol liquide
Où ne pousse ni fruit ni fleur...

Jardins que parfume la rose,
Frais vallons où vivre est si doux,
Qu'à votre ombre je me repose,
Et j'y reste à planter des choux.

Cette mauvaise improvisation fut accueillie par des bravos peu mérités, mais justifiés par l'état de la mer et celui des esprits. Combien de gens voudraient faire comme l'homme de la complainte, s'ils le pouvaient ; mais planter des choux sur son propre terrain, quand ce n'est pas pour les vendre, suppose une certaine indépendance de fortune dont peu jouissent.

Un personnage, se mêlant à notre conversation, nous dit sérieusement, mais sous forme de plaisanterie, et s'adressant à moi : — Vous devriez vous occuper des *Nourriceries marines*.

— Des nourriceries marines! Qu'est-ce que c'est que ça?

— Voilà ; c'est un projet qui n'est pas encore réalisé, mais qui devrait l'être. Vous savez que la mortalité des enfants en nourrice, aux environs de Paris, est de 80 à 90 pour 100, d'après les statistiques officielles. Vous savez aussi que la même femme en prend quelquefois dix et même plus, qu'elle nourrit au biberon. La plupart du temps elle travaille aux champs et laisse ses nourrissons chez elle, sans s'en occuper durant la journée; de là cette grande mortalité d'enfants au berceau.

Pourquoi ne ferait-on pas de grandes nourriceries, sortes d'hospices, avec jardin et tous les accessoires nécessaires aux maisons de santé, où l'on enverrait ces enfants, et bien d'autres qui seraient nourris au biberon par des marins retirés du service?

Habitués à l'ordre, à la discipline, à la propreté, modestes et sobres dans leurs goûts, aimant les enfants, et ne craignant pas la peine, ces vieux marins feraient les meilleures nourrices du monde. Avec eux, les enfants seraient nourris régulièrement, consciencieusement, bien soignés, bien élevés, et la mortalité ne les moissonnerait plus d'une manière aussi révoltante, aussi effroyable qu'elle le fait aujourd'hui.

En outre, ces hospices deviendraient pour les vieux marins, et même pour quelques officiers de la flotte marchande, qui dirigeraient ces établissements, une retraite convenable, car ces malheureux, une fois retirés du service, pour n'importe quelle raison, peuvent à peine gagner de quoi ne pas mourir de faim. Par nécessité, comme par amour pour les enfants, beaucoup d'entre eux se feraient volontiers nourrices, sur leurs vieux jours. Je veux bien croire que des nourrices à barbe, ça ne s'est pas encore vu, mais à tout il faut un commencement.

Si j'avais vingt ans de moins, je fonderais une

de ces nourriceries marines, mais étant trop vieux je soumets cette idée au public, espérant qu'elle fera son chemin.

C'est ainsi que par toutes sortes de moyens, les plus robustes et les plus courageux essayaient de se distraire du mal de mer ou le rendre moins insupportable, mais le roulis et le tangage nous rappelaient vite cette vérité, que la force de la volonté ne suffit pas pour se garantir de la maladie. Le roulis, c'est-à-dire le balancement du navire de droite à gauche, est bien désagréable, mais le tangage, c'est-à-dire le mouvement de l'arrière à l'avant, est le plus écœurant, c'est celui qui donne le plus facilement le mal de mer.

Quand le navire après avoir, en quelque sorte, été lancé dans l'espace par une forte lame, retombe subitement et plonge sa proue dans le gouffre qui s'ouvre devant lui, le corps reste presque suspendu en l'air, à cause de sa légèreté relative, et ne tient plus au plancher que par la pointe des pieds. C'est alors surtout que l'estomac travaille, que la tête tourne, s'alourdit, s'endolorit, qu'une sueur froide passe sur tout le corps et que le mal de mer agit. C'est alors aussi qu'une nouvelle lame vient souvent mettre le navire entre deux eaux, balayer, briser, emporter ou tuer tout ce qui se trouve sur le pont.

Ces sortes de lames, quand elles sont considérables, prennent le nom de *paquet de mer*. Quelquefois elles pénètrent dans l'intérieur des paquebots par toutes les ouvertures, font des dégâts considérables, et même éteignent les feux, comme cela s'est vu pour la *Picardie* et beaucoup d'autres navires qui sombrèrent plus ou moins rapidement. Une fois étant à bord du *Franklin*, en route pour New-York, un paquet de mer nous enleva les mâts, une roue, brisa le bastingage, tout ce qui se trouvait à l'avant du paquebot, et nous mit cinq mètres d'eau dans la cale.

Le tangage et le roulis ne sont pas toujours aussi dangereux ni si néfastes, parfois ils ont l'humeur joviale; ils se contentent de renverser tout ce qui est debout, hommes et choses, et produisent des scènes d'un comique indescriptible, quand le tragique ne s'en mêle pas. Au dernier voyage que je fis de New-York à Southampton, en Angleterre, j'étais à bord de l'*Hermann* de la ligne de Brême. La traversée de l'Océan fut très mauvaise, et nous eûmes tout le temps des brouillards, des *grains* et grosse mer.

Un jour, à la fin d'un repas, le garçon de service fut jeté, par le roulis, sur notre table avec un énorme plat de pruneaux qu'il nous apportait pour le dessert. Il retint fortement le plat, mais

ne put retenir les pruneaux qui s'en allèrent, au complet, sur la tête d'un Prussien assis à côté de moi. La sauce épaissie par le sucre fondu était gluante, siroteuse et reliait ensemble les pruneaux qui descendirent lentement sur le nez et les oreilles ou tombaient par groupes de la tête sur le visage et du visage sur son patelot gris noisette, son gilet et son pantalon.

Ce brave homme, qui n'avait jamais assisté à pareille fête, restait cloué sur son siège dans le plus profond ébahissement, tandis que les autres passagers se tordaient de rire. Après le dîner, nous eûmes une scène bien plus drôlatique, encore, mais qui faillit coûter cher aux acteurs.

A cause du mauvais temps, nous fumions dans la cage de l'escalier, et nous regardions, tout en causant, passer devant nous le dîner des officiers du bord. Au moment où le garçon qui les servait descendait avec une oie rôtie et placée sur un grand plat de porcelaine, un autre garçon montait avec une femme de service, en tenant les anses d'une immense corbeille. Cette corbeille était, à l'intérieur, doublée de fer blanc, et contenait les restes de notre dîner, ainsi que la vaisselle, les verres et les couverts qu'on portait à l'office pour les laver.

Au milieu de l'escalier, le garçon des officiers

fut jeté, par le tangage ou le roulis, avec son oie, dans la corbeille, et fit rouler jusqu'au bas l'autre garçon, la femme, la vaisselle et le reste, avec cet effroyable tapage particulier à ces sortes d'accidents. Les officiers et les passagers, croyant à quelque malheur causé par un paquet de mer, sortirent en toute hâte des salons et des cabines pour se précipiter sur le pont, et tombèrent sur les trois infortunés. Roulés ensemble par le mouvement du navire, ils furent longtemps à pouvoir se relever.

Raconter la scène et peindre ce tohu-bohu inimaginable que nous avions sous les yeux, est chose impossible. Cependant, tout n'était pas comique dans ce tableau, car si les visages et les vêtements étaient barbouillés de sauces et du contenu de la corbeille, il y avait aussi du sang sur les mains et les figures, par suite des coupures faites avec les couteaux et les verres cassés. Néanmoins, si tous furent plus ou moins avariés, personne ne fut sérieusement endommagé.

Sur le *Canada*, le tangage et le roulis nous traitèrent avec plus de ménagement. Il faut bien le dire aussi, tandis qu'ils étaient au paroxysme de leur violence, nous étions tous couchés, et le pont, ce jour-là, ne fut guère visité que par les lames qui faisaient nager notre navire entre deux eaux. Une

d'elles ouvrit mon hublot, probablement mal fermé, et m'inonda dans ma couchette. Je sonnai le garçon pour changer ma literie qu'on aurait pu tordre tant elle était mouillée, mais un dérangement dans le tableau électrique le fit aller au numéro 40, qui ronflait.

— Que désire Monsieur ? dit le garçon en l'éveillant.

— Que le diable vous emporte, lui répondit le dormeur, assez grinchu, paraît-il ; vous voyez bien que je dors, laissez-moi donc tranquille.

Au bout d'un instant, le garçon ne venant pas, je le sonnai de nouveau.

Nouvelle visite au numéro 40, qui s'était rendormi.

— Voulez-vous me f... icher la paix, vociféra-t-il en jurant comme un troupier ; est-ce que je suis somnambule pour vous sonner quand je dors !

— Mais, Monsieur, je ne sais pas si vous dormez ; mon service me commande d'aller au numéro qui sonne, et j'y vais.

— Allez au diable, vous et votre service, et laissez-moi dormir.

Trois autres lames ayant changé ma couchette en un bain froid, je commençais à greloter, et le garçon ne venant toujours pas fermer mon hublot et me donner une autre literie, je mis le

doigt sur le bouton électrique, et l'y laissai jusqu'à son arrivée. Il mit longtemps encore à venir, car à sa troisième visite au numéro 40, il s'aperçut que le timbre sonnait toujours, et que le monsieur grinchu ronflait de plus belle. Il se garda bien de l'éveiller cette fois, mais il alla prévenir le mécanicien en chef qui répara l'erreur du tableau. Le garçon vint alors au numéro 35, où je l'attendais avec impatience, ferma le hublot, changea ma literie, puis je me changeai des pieds à la tête, étant trempé jusqu'aux os.

Après la pluie le beau temps ; après deux jours de *half-gale*, demi-tempête, la mer se calma ; le nombre des malades diminua rapidement ; malgré la houle encore assez forte, les passagers envahirent bientôt le pont de nouveau. Tous venaient respirer un air plus pur que celui des cabines. Hommes, femmes, enfants, le teint blême, la marche hésitante, vinrent s'étendre sur les bancs, s'accroupir contre les claires-voies ou se coucher sur des chaises longues. Enveloppés de couvertures, de châles ou de pelisses, gémissant et se plaignant encore de temps à autre, tous ressemblaient à des blessés attendant les voitures d'une ambulance, et donnaient au *Canada* l'aspect d'un petit champ de bataille.

Enfin, avec la bonne mer, les visages reprirent

leurs couleurs naturelles. La gaieté se revit sur toutes les figures ; les causeries se multiplièrent, ainsi que les jeux et les promenades. Les mouettes et les goëlands qui nous suivaient par centaines, et les marsouins qui sautaient et plongeaient autour du navire, rendirent au pont cette physionomie spéciale qui tient du boulevard, du cercle et du cabinet de lecture, comme les plages des stations de mer en été.

Le vendredi nous arrivâmes à la hauteur du *Trou de l'enfer* ou du *Trou du diable*, comme beaucoup l'appellent. Ce *trou* est un brusque abaissement du sol sous-marin à 6,000 mètres environ au-dessous du niveau de la mer, et qui se termine aux Bancs de Terre-Neuve. Du milieu de ce trou s'élève le *Bonnet flamand*, pic sous-marin, dont le sommet n'est qu'à 180 et même 160 mètres au-dessous du niveau de la mer.

Là se rencontrent le courant glacial du Saint-Laurent, le courant boréal, dont la température varie entre 2 et 5 degrés au-dessus de zéro, et le courant chaud du golfe du Mexique, dont la température moyenne est de 25 degrés. Cette différence de température, entre ces vastes courants, produit des perturbations atmosphériques presque continuelles. C'est la région par excellence des brouillards, des tempêtes et catastrophes ma-

ritimes. Le passage de ce point est le moment le plus *psychologique* ou, pour parler plus clairement, le plus dangereux de la traversée.

Plus loin, viennent les bancs de Terre-Neuve, où les brouillards sont à peu près en permanence, de sorte que pour éviter les collisions avec d'autres navires, ainsi qu'avec des pêcheurs de morue, on est obligé de faire siffler la *sirène* presque continuellement. La *sirène* diffère du sifflet des machines à vapeur, en ce que la vapeur, au lieu d'entrer dans un sifflet, fait tourner un papillon métallique placé dans un large tube terminé par un pavillon, dans le genre de celui des trompettes, mais vertical et très grand. Aussi le bruit fait par la sirène ressemble au beuglement sonore d'un animal monstre, et s'entend à plusieurs kilomètres au loin.

Les bancs de Terre-Neuve sont formés par un plateau sous-marin, dont le sommet est en moyenne à 50 mètres au-dessous du niveau de la mer ; dans un endroit il n'arrive qu'à 80 mètres; et dans un autre il atteint 16 mètres seulement. Par un temps calme, on aperçoit son fond de sable. Ce qui le rend très dangereux, ce sont les brouillards, les collisions possibles et les *iceberg* ou montagnes de glaces flottantes.

Un brouillard vaut dix tempêtes, disent les ma-

rins qui font habituellement la traversée de l'Europe à New-York. A ce point de vue, les traversées d'hiver sont préférables à celles de l'été, car en été *le banc* et son voisinage sont généralement couverts de brouillards qui cachent les *icebergs* et les bateaux affectés à la pêche de la morue. Si l'on se heurte contre un *iceberg*, on est coulé; si l'on heurte une barque on la coule, et, vu la rapidité de la marche des nouveaux paquebots, il est très difficile d'éviter ces catastrophes en pareilles rencontres. Aussi chaque année quelques barques manquent à l'appel, lorsque les flottilles des différentes nationalités qui se livrent à la pêche de la morue rentrent au port.

Les brouillards rendent la traversée de la Manche presque aussi dangereuse que celle des bancs de Terre-Neuve, et la nuit, c'est la multitude des navires qui croisent la mer en tous les sens, qui rende les abordages si fréquents. Lorsque je me trouvais sur le *Franklin*, nous coupâmes un navire à voile en deux, presque en vue du Havre. Ce navire sombra si vite et nous marchions avec une telle rapidité, que notre capitaine, Américain, ne jugea pas à propos de s'arrêter pour chercher à sauver quelques-uns des malheureux que nous venions de lancer dans l'éternité.

Le *Saint-Germain*, avec lequel j'ai pareillement

ritimes. Le passage de ce point est le moment le plus *psychologique* ou, pour parler plus clairement, le plus dangereux de la traversée.

Plus loin, viennent les bancs de Terre-Neuve, où les brouillards sont à peu près en permanence, de sorte que pour éviter les collisions avec d'autres navires, ainsi qu'avec des pêcheurs de morue, on est obligé de faire siffler la *sirène* presque continuellement. La *sirène* diffère du sifflet des machines à vapeur, en ce que la vapeur, au lieu d'entrer dans un sifflet, fait tourner un papillon métallique placé dans un large tube terminé par un pavillon, dans le genre de celui des trompettes, mais vertical et très grand. Aussi le bruit fait par la sirène ressemble au beuglement sonore d'un animal monstre, et s'entend à plusieurs kilomètres au loin.

Les bancs de Terre-Neuve sont formés par un plateau sous-marin, dont le sommet est en moyenne à 50 mètres au-dessous du niveau de la mer ; dans un endroit il n'arrive qu'à 80 mètres; et dans un autre il atteint 16 mètres seulement. Par un temps calme, on aperçoit son fond de sable. Ce qui le rend très dangereux, ce sont les brouillards, les collisions possibles et les *iceberg* ou montagnes de glaces flottantes.

Un brouillard vaut dix tempêtes, disent les ma-

rins qui font habituellement la traversée de l'Europe à New-York. A ce point de vue, les traversées d'hiver sont préférables à celles de l'été, car en été *le banc* et son voisinage sont généralement couverts de brouillards qui cachent les *icebergs* et les bateaux affectés à la pêche de la morue. Si l'on se heurte contre un *iceberg*, on est coulé; si l'on heurte une barque on la coule, et, vu la rapidité de la marche des nouveaux paquebots, il est très difficile d'éviter ces catastrophes en pareilles rencontres. Aussi chaque année quelques barques manquent à l'appel, lorsque les flottilles des différentes nationalités qui se livrent à la pêche de la morue rentrent au port.

Les brouillards rendent la traversée de la Manche presque aussi dangereuse que celle des bancs de Terre-Neuve, et la nuit, c'est la multitude des navires qui croisent la mer en tous les sens, qui rende les abordages si fréquents. Lorsque je me trouvais sur le *Franklin*, nous coupâmes un navire à voile en deux, presque en vue du Havre. Ce navire sombra si vite et nous marchions avec une telle rapidité, que notre capitaine, Américain, ne jugea pas à propos de s'arrêter pour chercher à sauver quelques-uns des malheureux que nous venions de lancer dans l'éternité.

Le *Saint-Germain*, avec lequel j'ai pareillement

navigué, coula l'année dernière, comme on le sait, un paquebot avarié, remorqué par un autre vapeur anglais. Le remorqué s'était dispensé d'allumer ses feux pendant la nuit, l'officier de quart fit passer le *Saint-Germain* derrière le remorqueur, et n'aperçut le remorqué que lorsqu'il était trop tard pour éviter une collision. Au moment de l'abordage le capitaine anglais fit siffler la machine. Au bruit du sifflet, le brave commandant Bonnaud, du *Saint-Germain*, ne fit qu'un bond de sa cabine à la passerelle des officiers, aperçut le remorqué qui allait le couper en deux. « Tout babord, » cria-t-il aussitôt. Les deux navires étaient trop près l'un de l'autre pour s'éviter, mais cette manœuvre habile changea les rôles, et le *Saint-Germain* devint l'abordeur, au lieu d'être l'abordé. Le remorqué fut pris en écharpe et coulé en trois minutes.

Sans la présence d'esprit de M. Bonnaud, les sept cent cinquante personnes qu'il avait à bord auraient été noyées. Cependant ses avaries, inévitables en pareilles circonstances, furent si sérieuses, que, pour ne pas couler lui-même, il dut se réfugier à Plymouth, qui n'était qu'à trente milles du lieu de l'accident, tandis que Cherbourg, port français le plus proche, en était éloigné de cent vingt milles. De l'avis même des officiers anglais

qui virent le navire après la collision, ce fut un vrai miracle que le *Saint-Germain* ait pu parcourir cette distance sans sombrer.

La concurrence est une des causes principales des dangers que rencontre la navigation des nouveaux paquebots transatlantiques. Les compagnies de toutes nationalités luttent de vitesse, au lieu de lutter de sécurité. Les conseils d'administration, menant la vie agréable que donnent la fortune et les gros appointements, se moquent des brouillards, des tempêtes, des *icebergs* et des pêcheurs de morue, il faut, avant tout, arriver vite. Loin de s'intéresser à la sécurité des voyageurs, par une entente sur une latitude convenable à laisser aux capitaines des paquebots dans leur marche, ils exigent la régularité dans l'arrivée comme dans le départ. C'est une question de charbon, de vivres, d'argent et de réputation. Malheur au capitaine en retard.

En passant au sud du « banc, » on éviterait les dangers déjà signalés, mais les compagnies ne s'entendent pas, ne cherchent pas à s'entendre, et pour gagner un jour ou deux sur la traversée, l'on multiplie les chances d'accidents. Pour abréger la distance, on prend la ligne droite, de sorte que malgré l'immensité de l'Océan, la route de l'Europe à New-York devient une rue longue de plus

de six mille kilomètres, mais trop étroite pour le nombre des passagers.

Les *icebergs* ou montagnes de glace flottantes descendent sur le banc de Terre-Neuve, depuis le mois de mars ou d'avril jusqu'à la fin de juillet et quelquefois même jusqu'au mois d'août. Détachées des banquises, par le courant chaud du golfe du Mexique, ces montagnes marchent avec une vitesse de plusieurs kilomètres à l'heure, se brisent et se fondent avant de pouvoir atteindre les côtes de l'Irlande. Leur volume est considérable, aussi bien que leur nombre. En 1851, nous rencontrâmes, pendant deux jours, au Trou de l'Enfer, des *icebergs* qui mesuraient cent mètres de hauteur environ, au-dessus du niveau de la mer, et avaient de deux à trois kilomètres de longueur. Sur le banc de Terre-Neuve, on en compta, d'une moindre dimension, jusqu'à quatre-vingts dans une seule journée.

Je n'oublierai jamais les heures passées sur le *Canada*, lorsque nous arrivâmes sur les bancs de Terre-Neuve. C'était peu de temps avant la chute du jour. Les brouillards épais couvraient la surface de la mer, et nous empêchaient de voir quoi que ce soit autour de nous. Le paquebot avait ralenti sa marche, car, d'un instant à l'autre, le choc d'un navire ou d'une montagne de glace pou-

vait nous précipiter au fond de l'abîme au-dessus duquel nous voguions.

Transis par le froid, nous regardions l'océan avec une certaine anxiété. Le soleil, un vrai soleil de Hollande au mois de janvier, se laissait apercevoir parfois à travers le rideau gris qui le voilait au moment de se coucher. La sirène envoyait dans le lointain, de cinq minutes en cinq minutes, son cri strident, prolongé, plaintif, comme un rugissement effroyable qui se mourrait à l'horizon. On aurait dit le râle d'un monstre antédiluvien, souffrant une horrible agonie, exhalant d'une poitrine de bronze des mugissements de douleur. L'écho, sans doute produit par les brouillards, prolongeait au loin ces formidables accents, et semblait se perdre dans les galeries d'un immense palais de basalte, creusé par la nature dans les profondeurs de la terre.

Après les bancs de Terre-Neuve, le brouillard se dissipe, le soleil brille, et la mer encore houleuse ne nous inquiète plus. Tout le monde est sur le pont, les groupes de causeurs s'épaississent, surtout le soir. Chacun raconte des histoires incroyables sur les pays qu'il a connus, habités. On se presse autour de ces narrateurs intéressants ; on fuit les politiques et les théoriciens qui raisonnent, et surtout déraisonnent, sur la forme des gouver-

nements et du cerveau, sur l'origine du monde et la manière de faire grossir les asperges, sur la disparition prochaine des monarchies en Europe et l'utilité de la flanelle. Tous ces politiciens de pacotille sont des plus ennuyeux; à bord, comme chez eux, ils disent avec plus ou moins de verve ce qu'ils pensent et ce qu'ils sentent sur ces différents sujets, et ce qu'ils pensent et ce qu'ils sentent est toujours ce qu'ils ont lu dans leur journal habituel.

On passe ses journées à regarder les requins qui se promènent à fleur d'eau, les hirondelles de mer qui fendent l'air, les goëlands qui se balancent sur les flots et les couchers de soleil qui, sur l'océan, sont d'une admirable splendeur et défient toute description. La nuit on regarde les étoiles, en se disant qu'au pays natal des cœurs aimés les regardent, peut-être de même, assis près d'une fenêtre ouverte ou dans un jardin fleuri.

Je faisais comme tout le monde, je parlais, je regardais, mais au crépuscule de la vie, un voile d'indéfinissable tristesse s'étend sur le cœur, sur l'esprit et mouille facilement les yeux, fatigués par l'âge, l'expérience et les illusions déçues. Les souvenirs se pressent quand la vie s'échappe, comme s'ils voulaient la retenir par leurs charmes ou leur mélancolique poésie. Puis, on a tant vu, tant éprouvé de choses, que, sans être cependant

blasé sur tout, on est plus froid dans ce qu'on admire et plus calme dans ce qu'on éprouve.

Sur les paquebots transatlantiques français, qui font la traversée du Havre à New-York, le dernier dîner qu'on prend à bord s'appelle le *Dîner des bonnets*. A ce dîner, le cuisinier et le pâtissier-confiseur déploient tous leurs talents, et font des merveilles gastronomiques, de sorte que l'on se croirait plutôt à la table d'un ministre des affaires étrangères, qu'à celle d'un navire en plein océan. Après les rôtis aux truffes et les glaces à la vanille, les garçons font passer un plat de papillotes dorées, dans chacune desquelles se trouve un bonnet en papier, dont on se coiffe aussitôt, et que l'on conserve jusqu'à la fin du dessert. Les enfants et les jeunes gens le gardent même jusqu'au soir pour s'amuser.

Chaque bonnet diffère des autres par sa forme et sa couleur. On en voit de classiques comme le bonnet phrygien et le bonnet normand, vulgairement appelé *casque à mèche;* on en voit également de fantastiques et tout à fait grotesques. Le commandant offre du champagne, et l'un des passagers se lève au dessert, coupe en main, fait un petit discours en l'honneur du commandant et propose de boire à sa santé. Tous les passagers se lèvent alors coiffés de leurs bonnets de papier, et

boivent à la santé du commandant. Cette scène, d'un drôlatique inimaginable, fait la joie de tous, et surtout des enfants qui rient et crient à qui mieux mieux.

Ayant été désigné sur le *Canada* pour faire ce discours et l'éloge de notre excellent capitaine, vieux marin qui vient d'être décoré de la Légion d'honneur, je profitai de la circonstance pour en faire un autre en faveur d'une pauvre mère de famille, passagère des troisièmes classes, qui venait d'accoucher à bord de son cinquième ou sixième enfant; je fis ensuite pour elle une quête qui produisit environ 210 francs.

Après le dîner, je fis le baptême du nouveau-né. Je priai M. Cériés, charmant jeune homme, sous-commissaire du paquebot, de servir de parrain; une jeune fille des premières classes et d'origine française servit de marraine, et nous allâmes en grande compagnie baptiser l'enfant, auquel on donna les noms de Charles-Joseph-César. Son père s'appelait Gorenflo; après le baptême, le parrain et la marraine firent, selon l'usage, une distribution générale de dragées à tous les passagers.

Le lendemain matin, après une traversée de dix jours et quinze heures, nous arrivions à New-York. Le dock de la compagnie transatlantique était couvert de monde qui nous attendait. Les

parents et les amis de nos voyageurs agitaient leurs mouchoirs pour saluer leur arrivée. Bientôt le pont fut envahi; l'on se jetait dans les bras les uns des autres, on s'embrassait, on se serrait les mains, on causait en attendant que le navire fût amarré et que les bagages fussent descendus pour la visite de la douane. Pour les uns comme pour les autres, le voyage ne fut bientôt qu'un rêve.

. . . .

Quand au départ on n'est pas accompagné, quand à l'arrivée l'on n'est pas attendu, quand on est seul au départ comme à l'arrivée, je me demande lequel des deux est le plus triste?

CHAPITRE III

Une avalanche d'amis inconnus. — Les embarras de New-York. — Du roi *Dollard* et de la reine *Marchandise*. —Comme quoi les Américains sont les gens les moins libres du monde. — Boutiques de planches et boutiques de marbre. — Mon *oncle d'Amérique* et mes trente millions. — Un ami forcené.

A peine débarqué, et même avant que les douaniers eussent fait la visite de mes bagages, je fus ébahi par la multitude de gens qui me saluaient et m'interloquaient comme si nous eussions été de vieilles connaissances, de vieux amis. Cette avalanche inattendue de questions et de demandes de toutes sortes me rendit la bonne humeur que la tristesse de mon arrivée m'avait fait perdre.

— Père, avez-vous fait un bon voyage?

— Excellent. Et vous?

— Père, avez-vous eu une tempête?

— Affreuse.

— Père, je viens d'envoyer une caisse de vin à la sœur Saint-Pierre, à San-Antonio.

— Vous auriez mieux fait de la garder pour moi.

— Père, je suis catholique, prenez ma voiture.

— J'attends la mienne.

— Père, prenez ma carte, c'est moi qui guide les missionnaires à New-York.

— Il fait si chaud que je préférerai prendre une limonade.

Durant près d'une heure, que les porte-faix mirent à décharger les bagages, et les douaniers à les visiter, je fus assailli de ces sortes de questions et surtout d'offres de services des plus intéressés. Et cela, au milieu d'un encombrement incroyable de voitures qui venaient chercher les voyageurs, et de charrettes qui venaient se charger, sur le dock, de bananes, d'ananas, de pastèques, de noix de coco, de fruits des tropiques etde légumes. Si je n'ai pas été écrasé vingt fois, c'est bien à mon ange gardien que je le dois ; aussi, très occupé des voitures et des charrettes qui se croisaient en tous sens à travers les malles, les caisses, les fruits et les légumes, je répondais vivement à mes interlocuteurs, la plupart du temps, sans les voir.

Ne sachant où aller, je pris une voiture pour transporter mes bagages dans un hôtel quelconque et faire mes commissions. Impossible de trouver une voiture à moins de deux piastres l'heure, c'est-à-dire plus de dix francs. Je trouvais ce prix un peu raide, mais il fallut en passer par là. Mon cocher me conduisit à l'hôtel de ***. On m'y donna la chambre n° 2, qui se trouvait dans une cave ou

sous-sol. Si j'avais eu le n° 20, me disais-je en en sortant, ma chambre se serait sans doute trouvée au fond d'un puits, d'après les lois de la progression !

Je me fis ensuite conduire au bureau des paquebots transatlantiques. Arrivé dans Broadway, l'artère principale de New-York, je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien, car le poème de Boileau sur les encombrements, les embarras et les bruits de Paris, n'est qu'une idylle en comparaison de ce qu'on voit et de ce qu'on entend dans Broadway.

Partout on ne voit que des enseignes plus ou moins colossales qui garnissent les façades des maisons, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au-dessus des toits, des affiches monstres et des drapeaux qui flottent aux fenêtres ou sur les palais de la finance et de la marchandise. Dans les rues, des voitures, des omnibus, des tramways et des charrettes de toutes sortes, de toutes grandeurs et de toutes les formes imaginables se croisaient, se heurtaient et s'arrêtaient; leurs cochers criaient à tue-tête, juraient et blasphémaient.

Une fourmilière d'hommes affairés, inquiets, pressés, encombraient les trottoirs, comblaient les vides laissés dans les rues par les voitures, causaient, discutaient, attendaient les clients ou marchaient avec une vitesse qui me faisait supposer que le feu était à leur maison. Au-dessus des

omnibus et des charrettes, on voyait des parapluies carrés pour garantir les cochers des coups de soleil, et les chevaux coiffés d'une sorte de chapeau de paille, pour les garantir de... je ne sais quoi, peut-être des mouches.

Sur les bords des trottoirs, on a planté une avenue de mâts gigantesques, plus ou moins droits ou raboteux, terminés par des traverses supportant les goulots de verre où sont attachés les fils télégraphiques et téléphoniques. Ces fils vont des poteaux aux maisons, traversent les rues, et sont en si grande quantité que, dans Broadway surtout, on dirait qu'une immense toile d'araignée recouvre les rues. Près de Castle-Garden, j'en ai compté *deux cent cinquante-six*.

On pourrait bien dire que New-York est la capitale du monde commercial, car ce n'est qu'une immense boutique, comme le sont, du reste, toutes les autres villes, grandes et petites, des États-Unis. Le roi *dollar* est le souverain de l'Union américaine, comme la *marchandise* en est la souveraine. C'est la marchandise, autrement dit « les affaires », *the business*, qui font le sujet de toutes les conversations, qui sont le mobile de toutes les actions, le moteur des intelligences, le constructeur de toutes les boutiques, en planches, granits, briques, marbre, avec ou sans colonnes, à un ou plusieurs

étages. Boutiques de planches avec un seul rez-de-chaussée ou de marbre à six étages, toutes sont couvertes, je l'ai déjà dit, et pour ainsi dire cachées par les enseignes.

A Londres, comme dans les autres villes de l'Europe, les plus commerciales, l'intelligence, la science, les arts, la littérature, la poésie, la société, la famille ont leurs droits, leur place au soleil et leur demeure artistique, élégante, vaste, sévère ou gaie, simple ou somptueuse ; aux États-Unis ces choses-là n'ont guère qu'une tente. La marchandise accapare tout, hommes et choses, elle règne et gouverne en despote en tout et partout, tout et tous sont ses esclaves.

L'Américain, si fier de sa liberté, la dépose brutalement au pied de sa souveraine. Tout est marchandise pour lui ; il la voit partout, ne pense qu'à elle, ne veut qu'elle ; il la cherche et la recherche jusque dans les misères les plus secrètes, les plaies et les besoins les plus cachés de notre pauvre humanité. Pour en tirer des dollars, il fouille, presse et pressure tout cela, jusqu'à ce que l'argent sorte de cette manipulation quelquefois infecte, odieuse. Je ne sais pas si c'est l'Américain qui passe sa vie à l'exploitation de sa souveraine absolue, ou si c'est elle qui l'exploite lui-même durant toute sa vie. C'est une question qui n'est pas

facile à résoudre, et sur laquelle je reviendrai plus loin en photographiant l'Américain sur nature.

Avec les fortunes déjà faites et le bien-être qui se développe chaque jour de plus en plus, je croyais que les Américains enrichis avaient modifié leur passion pour les *affaires*, et qu'ils les délaissaient pour jouir de la fortune acquise, mais il n'en est rien ; ils sont encore aujourd'hui, sur ce chapitre, ce qu'ils étaient il y a vingt ans ; ceux qui se retirent des affaires pour goûter le repos et jouir de leur fortune sont des exceptions très rares. La rapidité des communications avec l'Europe, la Chine et le Japon, fait que l'Américain voyage davantage et séjourne quelques heures de plus dans les villes qu'il visite, mais sa fortune ne lui sert qu'à développer le chiffre de ses affaires.

— Je viens de faire mon dix-neuvième voyage en Europe, me disait un Américain, passager sur le *Canada*.

— Pour vous promener !

— Oh ! non, pour affaires, seulement, l'année dernière je suis arrivé vers la fin de la morte saison ; alors comme j'avais ma femme, et que je pouvais disposer d'un mois, nous en avons profité pour visiter la France, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Suisse, le Tyrol, l'Autriche et l'Italie.

Ainsi ce brave couple n'a mis qu'un mois pour

visiter toutes ces contrées ; comme ils ne pouvaient pas aller aussi vite que le télégraphe, ils se sont contentés des *express*, n'en quittant un que pour en prendre aussitôt un autre. Ils n'ont vu que des gares, des tunnels et de la verdure entre les deux ; ils avaient hâte de revenir, étant appelés par les affaires.

Deux ans auparavant, me dit-il, sa femme avait perdu son fils unique, « heureusement, c'était dans la morte saison. » — Textuel. Il lui proposa d'aller au Japon, pour la distraire, « car, ajouta-t-il, nous avions encore six semaines à deux mois de libre, avant la reprise des affaires. »

Or, comme il faut une semaine environ pour aller de New-York à San Francisco, et vingt jours en moyenne pour aller de San Francisco au Japon, ces intrépides voyageurs n'avaient donc guère le temps que d'aller et revenir, et ne rien visiter du tout. Je pourrais citer des multitudes de faits de ce genre et de bien plus caractéristiques encore, mais ces faits n'empêcheront jamais les Américains de se croire le peuple le plus libre du monde. Ils peuvent, avec une certaine raison et dans une certaine mesure, se vanter de leurs libertés publiques, qui permettent à chacun de faire à peu près ce qu'il veut, pourvu qu'il n'empiète pas sur les droits et la liberté de son prochain ; mais quant à

la liberté privée, la marchandise et les affaires l'ont confisquée.

On dira que l'Américain est parfaitement libre de se retirer des affaires quand il a fait fortune. Non, c'est une erreur, il n'est pas plus libre de se retirer et de vivre tranquillement de ses rentes, qu'un bossu de quitter sa bosse, ou du moins qu'un vieil ivrogne de divorcer avec la bouteille. Le sang, le milieu dans lequel il vit, les leçons qu'il reçoit dès l'enfance, les exemples qu'il a sous les yeux, l'air qu'il respire, son amour pour le dollar, en un mot, tout en lui, tout autour de lui, le rive aux affaires comme un galérien à sa chaîne.

L'Américain étant condamné, par toutes les raisons que je viens d'indiquer, aux travaux forcés à perpétuité, devient généralement riche ou dans une honnête aisance. Aussi, tout indique la prospérité matérielle aux États-Unis, et particulièrement à New-York. Les désastres de la guerre de sécession ne s'aperçoivent plus que dans la Louisiane, écrasée, appauvrie, par les rancunes du gouvernement de Washington. Cet état visible d'universelle prospérité contraste douloureusement avec l'état de visible déchéance dans lequel les hommes au pouvoir ont plongé notre malheureux pays.

Dès qu'on met le pied sur le sol américain, il est

impossible de ne pas faire une comparaison entre les deux républiques, et cette comparaison est des plus humiliantes pour tout cœur vraiment français. Pauvre France ! loin de travailler à sa prospérité morale, physique, industrielle et commerciale, elle a voulu faire de la politique ; elle s'est donné des tyranneaux qui l'étreignent dans le despotisme et la servitude. L'égoïsme républicain, hideux, froid, inintelligent et pédantesque, détruit en elle l'amour de Dieu, de la patrie, de la famille, des grandes entreprises, des nobles idées et des sentiments héroïques. Loin de se révolter contre ceux qui lui mordent le sein, la dépouillent, la défigurent, elle boit à longs traits son ignominie, rit, chante et danse, malgré sa misère et sa honte ! Pauvre France !

A New-York, plus que dans les autres villes des États-Unis, la plupart des maisons de banque, d'assurances, des grandes industries et les grands magasins sont de véritables palais, quelquefois à cinq ou six étages, plaqués de marbres, de colonnes de granit ou de porphyre, ornés de sculptures fantaisistes, et surtout d'enseignes éclatantes. Ces monuments, très beaux à première vue, sont d'une architecture prétentieuse, pompeuse et supportent difficilement l'analyse et la critique. Généralement lourds, sans style et sans goût, ils rap-

pellent ces étiquettes flamboyantes appliquées à certaines marchandises pour les faire vendre, en flattant l'œil des passants.

Si ces monuments brillent à l'extérieur par la richesse des matériaux ou la variété de l'ornementation, à l'intérieur ils ne disent plus rien. Ils sont vides, c'est-à-dire qu'ils se composent de grandes salles dans lesquelles on voit des tables, des bancs, des bureaux ou des rayons garnis, en un mot le simple mobilier mercantile ou financier que le roi dollar comporte dans ses nombreux établissements.

Malgré leur luxe, purement extérieur, car tous les murs sont en briques, ces édifices n'ont absolument rien de commun avec ces résidences historiques et princières, si multipliées dans toute l'Europe, et qui parlent, soit à l'esprit, soit au cœur, par leur style correct, leur élégance, leur masse imposante, leur goût ou les souvenirs qu'ils évoquent. Les monuments de la finance, de l'industrie ou du commerce américains sont des symboles parfaits de la civilisation moderne, tout pour les yeux, tout pour l'argent, tout pour la matière, rien pour l'esprit, rien pour le cœur, rien pour l'âme.

Les églises catholiques à New-York ne participent pas au caractère américain des monuments dont

je viens de parler. La population catholique de cette ville est d'environ 650,000 âmes, réparties dans soixante-treize paroisses, c'est-à-dire que cette population est plus considérable que celle de toutes les autres dénominations réunies, chrétiennes, infidèles ou juives. Aussi cherche-t-on, dans les églises catholiques, à multiplier avant tout le nombre des places, de sorte que les nefs latérales sont parfois surmontées de vastes galeries à gradins qui nuisent au style de l'édifice; mais en général l'architecture de ces églises est correcte et de bon goût.

Plus de la moitié de la population de New-York étant catholique, il n'est pas étonnant qu'on en trouve partout. Près du bureau de la compagnie transatlantique, tandis que mon cocher était descendu tranquillement de son siège pour allumer un cigare, un sergent de ville, *policeman*, s'approcha de ma voiture et me dit :

— Père, je suis catholique : les Français, car vous êtes Français, n'est-ce pas, aiment beaucoup fumer la cigarette, voulez-vous des allumettes ?

— Merci, j'en ai.

— Connaissez-vous le Père *** ? c'est un lazariste français.

— Non, j'arrive et ne pense plus connaître personne ici.

— Allez donc le voir; c'est un charmant garçon, qui sera bien aise de causer de son pays avec vous et de vous offrir à déjeuner.

Nous causâmes quelques instants de ses affaires, qu'il me raconta tout au long, puis il donna l'adresse du Père *** à mon cocher. Comme cet ecclésiastique demeurait à six kilomètres, je me privai de cette visite, à dix francs l'heure, le déjeuner m'aurait coûté trop cher.

Les *policemen* aux Etats-Unis, et surtout à New-York, sont des hommes superbes par leur taille, leur tournure et leur tenue, mais ils coûtent cher, *douze cent cinquante* francs par mois (250 dollars). On les dit d'une brutalité révoltante, principalement vis-à-vis des ivrognes et des pauvres diables qui se trompent de poches, en mettant la main dans les vêtements des passants. Quelquefois ces malheureux se trompent de la sorte à cause de la faim qui les presse ou par horreur du vide. Armés d'un casse-tête en bois de fer, les policemen assomment à moitié ou enfoncent les côtes des récalcitrants qui ne veulent pas se laisser conduire au poste de police. On m'a même assuré que plus d'une fois, moyennant finances, ils se font, la nuit, complices des voleurs, en leur tournant le dos, pour ne pas les voir lorsqu'ils crochettent les portes et dévalisent les maisons.

Lorsque je dis au policeman, qui m'avait offert des allumettes, que je ne connaissais plus personne, j'avais oublié M. de *** qui demeurait dans Broadway. Quand je fus le voir pour la première fois, il me dit :

— Avez-vous vu votre oncle ?

— Mon oncle ! non, il est mort à la Nouvelle-Orléans.

— Oh ! pas celui-là, un autre qui porte le même nom que vous.

— Ah ! j'ignorais que j'en avais un autre ici.

— Comment, vous ne connaissez pas votre oncle, un vrai *oncle d'Amérique*, riche à plus de trente millions ! Allez donc vite le voir.

— Trente millions ! *Bigre*, mais c'est que je n'en ai jamais entendu parler.

— Cela ne fait rien. Attendez un instant, je vais vous écrire son adresse.

Muni de cette adresse, je courus chez mon oncle. Trente millions, me disais-je en route, c'est un joli denier, que vais-je en faire ? car je ne doutais pas que mon oncle, vieux célibataire, ne se fît un bonheur de me nommer son héritier. Ces deux mots : trente millions, bourdonnaient dans ma tête comme un carillon de Noël ; je voyais déjà la farandole que j'allais faire danser aux écus américains, et je trouvais que les chevaux de ma voi-

ture marchaient comme des limaçons. C'était inconvenant. Quand on va chez un oncle d'Amérique, on devrait brûler le pavé; mais les cochers ne sont guère respectueux à New-York. Le mien s'arrêta tout à coup.

La circulation, déjà si difficile, venait d'être interrompue par le passage d'une procession de plusieurs Compagnies de nègres « commandeurs francs-maçons marrons ». Chaque compagnie était précédée d'une musique, de porteurs de croix et de bannières sur lesquelles on voyait des croix d'or avec la devise du *labarum* de l'empereur Constantin : *In hoc signo vinces.* Je pris cette procession pour une manifestation politico-religieuse de nègres. C'était une simple promenade, et ces emblèmes étaient maçonniques, aussi bien que chrétiens, car aux États-Unis on ne peut se faire recevoir dans une loge, avant d'avoir affirmé sa croyance en Dieu.

Les Frères qui formaient cette procession étaient vêtus d'une tunique militaire, coiffés d'un chapeau de général de division avec les plumes blanches, et portaient à la main une épée nue. Quant aux musiciens, ils avaient un costume tout aussi carnavalesque que les Frères. Tous étaient sérieux, et même parmi les spectateurs personne n'avait envie de rire en voyant ce que je prenais pour une mascarade.

Enfin, après une longue attente, je finis par arriver chez mon oncle. Je fus reçu par un grand et beau jeune homme, qui me dit que son père n'y était pas, mais qu'il rentrerait bientôt. En apprenant que mon oncle était marié depuis longtemps et qu'il avait des enfants de cette taille-là, je sortis indigné, maugréant contre les oncles d'Amérique en général, et le mien en particulier, trouvant de la dernière inconvenance et parfaitement ridicule d'oublier ainsi son rôle et son caractère spécial d'oncle, pour contracter mariage. Il me semblait que ces sortes de parents ne devaient jamais se marier... Je me consolais cependant, en réfléchissant que nous n'étions peut-être pas parents le moins du monde.

Malgré mes réflexions, mes trente millions me trottaient toujours dans la tête; je m'imaginais qu'on me les avait volés ou peu s'en faut. En remontant en voiture, j'étais assez maussade. Les embarras et les encombrements de la voie publique, qui nous arrêtaient à tout instant, augmentaient cette disposition d'esprit. Tous ces gens qui pullulaient dans les rues, avec cet air affairé, inquiet, pressé, comme des voyageurs qui craignent de manquer le train, m'agaçaient au suprême degré. La vie à New-York, comme dans tous les États-Unis, du reste, n'est pas une vie, mais une

course au clocher, où le roi dollar couronne les premiers arrivés.

Je ne crois pas avoir vu dans Broadway plus de douze ou quinze femmes, pendant les trois ou quatre heures que je suis resté dans cette rue. Je fus même si surpris de ce fait que je le consignai sur mon carnet en rentrant à l'hôtel.

La femme, en Amérique, est en dehors des affaires, et par conséquent ne s'en occupe pas. Elle va dans la soirée visiter les magasins, acheter ce dont elle a besoin, mais quand elle n'a pas d'emplette à faire, elle reste à la maison, surveillant son ménage ou lisant les journaux ou des romans. Celles que je vis dans la rue, jeunes ou mûres, avaient une toilette impossible, heurtée, tapageuse et cavalière, qui convenait à merveille à leur air indépendant, masculin, quelque peu insolent et des moins modestes.

Ce manque de modestie, surtout chez les femmes américaines, n'est pas toujours un indice vrai d'un manque de vertus. Cependant, le vice a tant d'attraits pour la femme à la mode, et celles qui la singent dans les hautes comme dans les basses classes de la société, que lorsqu'elle n'en a pas, elle fait souvent tout ce qu'elle peut pour avoir l'air d'en avoir.

En France, sous le second empire, ces sortes de

femmes imitaient les *cocottes* par leur tournure et leur tenue; sous la république elles affichent une impudeur arrogante. Avec leurs chapeaux mousquetaire et leurs habits masculins ou collants pour mieux dessiner l'enveloppe de leur charpente osseuse, elles semblent provoquer le vice et narguer la vertu. Quand je quittai Paris, beaucoup commençaient à prendre un petit air canaille, si parfaitement réussi, qu'on ne savait plus s'il était emprunté à la mode du jour ou si l'air n'était pas accompagné de la chanson.

Avec la foi, la femme s'en va comme elle. Du ridicule dans la toilette, elle passe au ridicule dans sa nature. La forme tue le fond. Avec les lycées de jeunes filles, la gymnastique, l'expulsion de Dieu dans l'enseignement, la mode et la république, on ne trouvera bientôt plus de femmes dans les rues, les salons et même dans les églises. A leur place on ne verra plus que ces sortes de poupées vivantes, aussi laides au moral qu'impossibles dans la famille.

Quoi qu'on en dise pour justifier sa propre indifférence religieuse, le monde, sans Dieu, dompte, maîtrise, dénature, avilit tous ceux qui ne reconnaissent que lui pour souverain. Il dissout les liens les plus sacrés, corrompt les sentiments les plus nobles, détrempe l'acier des âmes les plus fortes, et démasculinise toutes les virilités. Son

despotisme efféminant devient de plus en plus populaire; les foules adoptent ses doctrines, se parent de ses livrées, accourent à ses fêtes, s'enivrent à ses joies malsaines, et ne voient pas où tout cela les conduit. Si du moins ils voyaient le cercueil qui les attend au sortir de la vie!

Tout ce que je voyais et ce que j'entendais à New-York m'engageait à déguerpir au plus tôt de cet immense bazar. Un commissionnaire, agent de passagers, m'avait donné l'adresse de son « Bureau central » situé dans Broadway, au numéro 849. En voyant ce chiffre, je me demandai dans quelle partie du monde se trouverait ce bureau, s'il était excentrique, au lieu d'être central, et s'il avait été loin, au lieu d'être près, comme il me l'affirmait. Il me fallut encore une heure de voiture pour y arriver.

A ce bureau, je pris un billet de *Pullman's car*, pour la Nouvelle-Orléans, libre à moi de partir quand je le voudrais. Comme j'avais déjà pour une cinquantaine de francs de voiture, et que j'avais faim, je me fis conduire ensuite à mon hôtel où je déjeunai tant bien que mal. Tandis que je *mangeais* mon café, car il y avait plus à manger qu'à boire, dans ma tasse, plusieurs Français entrèrent dans la salle où j'étais attablé, m'adressèrent la parole, et l'un d'eux m'offrit un verre de bière.

Je l'acceptai pour faire passer mon café. Ce brave homme était le représentant d'une maison de vins de Bourgogne. Après la bière, il m'emmena de force chez les pères de la mission française, vrais missionnaires et vrais Français, disons-le en passant. J'eus beau protester que je n'avais plus le temps de faire des visites, et que je voulais partir par le train de six heures et demie, rien n'y fit, mon amphitryon me tenait, et ne voulut pas me lâcher.

Après la visite aux pères, il me fit monter dans un tramway qui me conduisit chez lui. Je tournais de plus en plus le dos au chemin de fer, à mon grand désespoir, car l'heure s'approchait; mais mon bourreau me retenait plus fort que jamais.

Je crois que tout le monde est enragé dans cette ville, me disais-je à moi-même.

Chez lui, je dus boire un verre de champagne et lui promettre de lui écrire. Je le fis plus tard, au Texas, mais il ne me répondit jamais. Enfin je me lève pour partir.

— Emportez donc du champagne pour boire en route, me dit-il.

— Mais vous oubliez qu'en chemin de fer, ce n'est guère facile de boire des vins mousseux; il faut des pinces, un verre, puis le bouchon saute,

on ne sait où, ni sur qui, et le vin s'échappe en mousse sur les voisins.

— Ça ne fait rien, prenez toujours.

— Mais ça m'embarrassera ; je ne puis pas voyager trois jours et trois nuits avec une bouteille de champagne dans ma poche.

— Je vous donnerai une boîte de carton pour la mettre.

— Mais, ce n'est pas convenable pour un prêtre de voyager avec pareilles provisions.

Peine perdue ; tous mes *mais* ne servirent qu'à me faire perdre encore du temps. Il plaça dans un carton trois demi-bouteilles de Champagne et de Bourgogne, et ficela le tout. Son garçon prit le paquet sous son bras, et se mit à courir avec moi pour prendre le chemin de fer aérien, seul moyen de transport qui nous restait pour ne pas arriver trop tard.

J'avais déjà passé sous ce chemin de fer qui traverse les rues et domine les toits. Je m'étais bien promis de ne pas me fourrer dedans, car les rails reposent sur des charpentes à jour, tellement légères que je craignais de dégringoler avec la locomotive et tout le train sur les voitures et les passants de la rue ; mais la nécessité me fit oublier ma promesse.

Deux trains, allant et venant en sens inverse,

s'arrêtent toutes les deux minutes à chaque station. Les wagons, excessivement longs, peuvent contenir soixante personnes environ; ils ne se composent que d'un seul salon des plus coquets, avec une plate-forme à l'avant et à l'arrière, juste à la hauteur du trottoir des stations. Des fenêtres de ces wagons, appelés *cars*, le regard plonge dans les maisons que l'on suit, et que l'on contourne pour aller d'une rue dans une autre.

Les trains vont si vite qu'en vingt minutes nous arrivâmes en face des bureaux du chemin de fer de Pensylvanie que je désirais prendre pour aller à la Nouvelle-Orléans. Il me tardait de me délivrer des embarras et du bruit de New-York, ainsi que des tendresses de mes nouveaux amis. Il faut bien avouer aussi que ces amitiés improvisées n'étaient pas tout à fait désintéressées, quoique des plus gracieuses, car tous m'avaient bourré les poches d'adresses, de cartes et de prospectus de leurs marchandises. Quelqu'un qui m'aurait fouillé, m'aurait pris pour un commis-voyageur en vins, en fleurs artificielles, chaussures, bijouterie fausse et denrées coloniales.

A la station du chemin de fer, il me fallut traverser l'Hudson sur un *ferry-boat*, pour aller aux salles d'attente de la tête de ligne, qui se trouve de l'autre côté de la rivière. Ces *ferry-boats* sont d'é-

normes édifices ou bateaux, mus par la vapeur, et divisés en trois compartiments. Dans celui du milieu, vingt voitures y sont à l'aise ; les deux autres, grands comme des églises, sont réservés aux voyageurs.

Lorsque le *pullman* dans lequel je m'étais installé se mit en route pour la Pensylvanie, je poussai un *ouf!* de satisfaction facile à comprendre. Je n'étais resté que huit heures à New-York, mais je n'y avais pas perdu mon temps. C'est ainsi qu'après un long voyage on se repose, en Amérique !

CHAPITRE IV

Jeunes et vieux. — Les chemins de fer américains. — Les « wagons-palais de Pullman. » — Trop de bottes et pas assez de savon. — De la marche des trains. — Des employés. — De la cuisine américaine. — Serviettes universelles. — Plats de poupée. — Usine à sauces. — Boissons glacées.

Avec l'âge les souvenirs s'effacent, les points de vue changent d'aspect, et les sentiments se refroidissent. Les objets n'ont plus, au crépuscule de la vie, la même apparence et la même valeur qu'ils avaient à son aurore. Je ne sais si ces suppositions, généralement admises, sont exactes, j'en doute même beaucoup pour ce grand nombre d'hommes que les sensations et les événements n'ont pu blaser. Néanmoins, après m'être entendu dire si souvent que j'étais trop vieux pour retourner en missions, je finis par supposer aussi que mes yeux, mon cœur et mon esprit avaient vieilli, que j'étais proche de la tombe, et que j'allais voir, sous un nouveau jour, un pays sinon entièrement nouveau pour moi, du moins méconnaissable.

Ce jour nouveau, sous lequel je devais voir des

choses et des lieux oubliés, étant dépourvu des enthousiasmes de la jeunesse, qui colore tout en rose, devait être naturellement rempli d'ombres, de désillusions et de tristesse. La mort qui s'approche assombrit moins le front et la pensée que la fuite de la jeunesse ou de la virilité dans un lointain perdu. Le printemps de la vie peut avoir ses accidents, ses chagrins et ses larmes, il n'aura jamais ces douleurs muettes et profondes, ces deuils répétés que personne ne voit, et qui brisent l'âme par le sentiment du vide qui se fait autour de soi, du vide en soi, du vide partout.

Ces douleurs ne s'éprouvent qu'à l'automne de la vie, elles l'abrègent et le remplacent par un hiver précoce; elles tuent lentement, mais sûrement. Tout sourit à la jeunesse. Elle-même est gaie, folâtre et rit sans cesse; la bonne fortune la caresse; la mauvaise ne l'épargne pas, mais la ménage; ses jours ont plus de fleurs que d'épines, et même la vieille femme, vieille fille ou grand-mère, aime à l'approcher, la choyer, et manque rarement d'indulgence pour ses fautes.

Il en est autrement, quand les rides sillonnent un visage ou que les cheveux blancs grisonnent une tête. Les hommes et les choses semblent se concerter pour froisser son cœur, blesser ses sentiments, aigrir son caractère, attrister son esprit.

Pour lui, le soleil est moins chaud, la nature perd sa poésie, sans perdre cependant sa beauté, les ruines s'amoncèlent de tous côtés, les amitiés se refroidissent, la jeunesse le fuit, les sympathies s'éteignent, et même la famille, ne voyant plus en lui qu'un sac d'écus vide ou plein, ne lui témoigne une affection fausse ou vraie, qu'à proportion de la grosseur du sac et des espérances qu'il donne. L'intérêt par ci, la sévérité par là, l'indifférence au fond de tous les cœurs, voici ce qu'il rencontre à peu près partout autour de lui, ce qui lui fait replier ses ailes, quand il en a, ce qui le fait vivre en lui-même, et le conduit lentement vers la tombe plutôt que l'âge.

Je commençais à faire un peu cette expérience de toute vie humaine, expérience qui souffre des exceptions, mais rares. Ces réflexions me revenaient à l'esprit, lorsqu'étant à la gare, j'attendais avec impatience le départ du train. Ce que j'avais sous les yeux n'était point fait pour me distraire, encore moins pour m'égayer. En effet, les gares et les salles d'attente, aux États-Unis, sont simplement de vastes hangars en planches, ouverts à tous les vents, et dépourvus de cette propreté, de cette élégance et de ce confortable qu'on remarque en Europe, dans presque toutes les gares.

Chaque locomotive qui manœuvre, arrive ou

part, au lieu de faire jouer son sifflet, sonne pendant un temps plus ou moins considérable, une énorme cloche placée au-dessus de sa chaudière. Dans les grandes gares, où les locomotives en mouvement sont assez nombreuses, le bruit de toutes ces cloches est vraiment étourdissant. Les voies n'étant pas protégées par des barrières, les trains pourraient écraser les passants et les enfants qui s'amusent sur la voie ou près d'elle; c'est pour éviter ces accidents que cette sonnerie se fait entendre.

On a fait aux chemins de fer américains une réputation d'excellence beaucoup trop générale pour ne pas être inexacte. La forme des wagons ou *cars*, le confort, le service, la rapidité de la marche des trains et la sécurité des voyageurs sont autant de sujets différents, qui ne doivent pas être confondus dans cette question, et méritent une observation rapide. Pour ne pas me laisser influencer par l'enthousiasme des uns et le dénigrement des autres, j'ai noté mes impressions du moment, durant un parcours d'environ huit mille kilomètres faits sur un certain nombre de lignes. Ces notes pourront éclairer le lecteur, et lui permettre de se faire une opinion propre, sur cette question.

Chaque train se compose habituellement de deux *cars*, dans l'un desquels on peut fumer, et de deux ou

plusieurs *Pullmann's palace cars*, wagons palais de Pullmann, nom de l'inventeur. Sur certaines lignes, les Pullmann sont remplacés par leur équivalent, le *sleeping car*, wagon pour dormir. Les Pullmann ne peuvent pas être des palais, comme on leur en donne pompeusement le nom, mais ce sont des voitures vraiment admirables, et qui méritent une description minutieuse.

On sait que les voitures des chemins de fer américains, longues d'environ vingt à vingt-cinq mètres, portées sur huit ou douze roues, se composent d'un salon, capable de contenir de soixante à quatre-vingts voyageurs, d'un cabinet d'aisance, et d'une plate-forme à l'avant et à l'arrière de la voiture. Les sièges, rangés sur deux lignes, sont faits pour deux personnes et laissent au milieu du *car* un passage libre d'un bout à l'autre. Ces sièges ont un dossier mobile qui permet d'aller en sens inverse du train, et par conséquent à quatre personnes de se voir en face en causant.

Les parois des voitures, au lieu d'être capitonnées comme les nôtres, sont en bois de meubles, avec incrustations, dorures, peintures ou sculptures. Le toit, au-dessus du passage libre, est plus élevé que sur les côtés. C'est ordinairement là que sont suspendues les lampes à pétrole qui doivent éclairer les voyageurs pendant la nuit. Un poêle calorifère

et une fontaine d'eau glacée se trouvent au fond de chaque voiture.

Les Pullman sont des salons-dortoirs qu'il est assez difficile de décrire d'une manière intelligible. Les sièges en velours rouge de ces salons sont à coulisse, et servent la nuit de sommiers pour un matelas qui se trouve avec toute la literie nécessaire dans une sorte de placard dissimulé dans un panneau de la boiserie, aux parois supérieures du Pullman. Ce panneau-porte se baisse, au moyen d'un bouton, comme cela se voit pour certains secrétaires, et sert de second lit superposé au premier, dans le genre des couchettes d'une cabine de navire. Les lits des Pullman sont suffisamment larges pour deux personnes.

Les sièges sont ainsi rapidement transformés en couchettes. Des cloisons mobiles par côté, et de grands rideaux, lourds, épais, algériens ou damassés, ferment cette sorte d'alcôve. Chaque fenêtre, ayant, comme dans nos wagons de première classe, trois carreaux de front, fournit la place pour deux lits superposés. Sous la protection de ces rideaux, l'on fait sa toilette de nuit, puis on se hisse, on se glisse dans les lits, et l'on tâche de dormir, malgré le cahotement, le bruit, la poussière et l'atmosphère étouffante de cet étrange dortoir.

La nuit, cette longue rangée de rideaux verts, bleus ou rouges, séparés par un étroit passage au milieu, éclairés par quatre lampes à pétrole ou par le gaz, produit un singulier effet. Cela ne ressemble à rien de connu ; c'est quelque chose de moins lugubre qu'une rangée de catafalques ; c'est quelque chose d'intrigant et de mystérieux qui ferait bien trotter l'imagination, si l'on ne savait pas d'avance ce que c'est. Le jour, tous ces lits et ces rideaux sont rentrés dans leurs cachettes, et l'on ne voit plus qu'un long salon, étroit, petite merveille d'ébénisterie, de bois précieux, d'incrustations artistiques et de dorures.

Dans les deux vestibules placés à l'extrémité de ces wagons se trouvent une chambre pour les nouveaux mariés et autres infirmes de ce genre, un fumoir, des lavabos et des *water-closet*. Le matin, les dames vont en robe de chambre à leur lavabo, portant à la main, ou dans de petits sacs, leurs chignons, leurs perruques, leurs peignes et leurs brosses. Quant au savon, elles se servent ordinairement du savon public, fourni par l'administration, et placé près des fontaines aux vestibules. Elles trouvent moyen de faire ainsi, très convenablement, une toilette assez incomplète, mais suffisante en voyage.

Dans les wagons-salons, les sièges à deux places

sont remplacés par des fauteuils, et le plus grand luxe règne dans tout le salon. Quant aux wagons-restaurants, ils sont bien tenus et d'un grand secours pour les voyageurs qui doivent parcourir les distances interminables parcourues par les chemins de fer américains. Même pour un Français, la nourriture est bonne et pas chère dans ces restaurants, mais quel branle-bas, pendant la marche du train! Le potage, le thé, le café, l'eau, le vin ne peuvent rester en place, secoués à outrance par la trépidation du wagon, ils quittent volontiers la faïence ou le verre qui les retient, et se répandent avec complaisance sur la table et les convives.

Les Pullman sont pour les Américains ce que nos premières classes sont pour les Européens; les autres wagons correspondent à nos deuxièmes et troisièmes classes. Si l'on est admirablement bien dans les Pullman, il n'en est pas de même des wagons ordinaires, qui ont leur bon et leur mauvais côté. Les sièges de ces derniers sont trop rapprochés les uns des autres, et par conséquent assez incommodes. Quand les voyageurs sont peu nombreux, on est mieux à son aise dans les *cars* américains que dans les wagons européens, mais quand ils sont au complet, on y est assez mal, surtout dans les zones chaudes. En allant de San Antonio à Uvalde, au Texas, voici ce que je crayonnais sur

mon carnet, en photographiant ce que j'avais sous les yeux et sous le nez.

« Si ce genre de wagon est commode parce qu'on ne risque pas d'y être tué par quelque bandit, comme cela se voit parfois en France, en revanche ils sont souvent infects au possible. J'ai devant moi plus de cinquante hommes ruisselant de sueur, débraillés, en manche de chemise, avec leurs pantalons dans leurs bottes boueuses, et leurs bottes sont partout excepté par terre. Ces jambes qui s'étendent en zigzags fantastiques, ces semelles malpropres ou ces pieds en chaussettes noirâtres et trouées, qu'on rencontre à droite, à gauche, devant et derrière soi, sont des plus désagréables aux étrangers qui ne peuvent s'habituer à cet étalage de vieilles chaussures rougies par le soleil, la pluie, le sable, et qu'on ne nettoie jamais. Trop de bottes et pas assez de savon dans le budget des Texiens.

« Leurs corps, à en juger par le visage, les mains, le linge et les habits, doivent être d'une malpropreté révoltante. Tout ce monde sue des pieds à la tête; cette sueur, chauffée par 40 degrés de chaleur, et concentrée dans cette arche nauséabonde, monte au nez, monte à la tête, soulève le cœur, l'estomac et donne le mal de mer. Décidément, il vaut mieux voyager dans notre pauvre

France, bien-aimée, que dans ces pays excentriques, où l'homme même est une marchandise. »

On vante encore la commodité du système américain, parce que, dit-on, l'on peut se promener d'un bout à l'autre du train. Ceci n'est exact que pour les voyageurs en Pullman, dont les voitures sont interdites aux autres voyageurs. Les uns et les autres ont la faculté de se promener dans leurs wagons, comme un homme a la faculté de se jeter d'un quatrième étage dans la rue, s'il ne veut pas descendre par les escaliers. En effet, les secousses et le trépignement des voitures ne permettent pas de conserver longtemps la position verticale, et lorsqu'on quitte sa place pour aller à l'extrémité du wagon, l'on est obligé de s'appuyer sur le dossier des sièges pour ne pas tomber. J'en ai fait l'essai sur toutes les lignes, et toutes m'ont prouvé qu'il fallait partout se cramponner à quelqu'un ou quelque chose, quand on voulait seulement changer de place.

Somme toute, pour les petites distances que nous avons à parcourir en France, il me semble que les wagons français sont aussi bons, sinon préférables, aux américains; mais pour les grandes distances que l'on doit parcourir en Amérique, e crois que les wagons américains sont plus praques que les nôtres.

Quant à la rapidité de la marche des trains, je crois que nous n'avons actuellement plus rien à envier aux États-Unis, à ce sujet. Comme en Europe, les Américains ont des trains qui vont très vite et d'autres qui vont lentement; de même qu'ils ont de bonnes lignes, comme celle de la Pensylvanie, et d'autres mauvaises à tous les points de vue. Dans les unes, on est très peu secoué et dans les autres on l'est horriblement. On voit des trains qui vont avec une telle rapidité qu'il ne resterait, je crois, presque rien de deux trains qui se rencontreraient; on en voit d'autres, au Texas surtout, qui marchent si modestement et s'arrêtent si souvent, qu'on irait plus vite sur une rossinante. De Corpus Christi à Laredo, l'on perd huit heures sur douze, par les arrêts, pour franchir cette petite distance. D'autre part, on m'a dit que l'express de New-York à Chicago ne mettait que vingt-six heures pour franchir les 1466 kilomètres qui séparent ces deux villes. Je n'ai pas examiné, dans les indicateurs, *times-table*, l'exactitude de ce renseignement.

A part quelques lignes principales très fréquentées, les chemins de fer en Amérique n'ont qu'une seule voie et peu d'employés, de sorte que les embarras, les encombrements et les attentes sont continuels. De là, ces retards habituels sur toutes

les lignes, mais principalement pour les trains qui s'arrêtent à toutes les stations.

Sur la voie, les employés font complètement défaut; et leur nombre, dans les gares, est limité au strict nécessaire, de sorte qu'en route, il faut bien savoir où l'on doit s'arrêter, et quel wagon on doit prendre aux arrêts, car on n'a pas ou l'on a peu de monde pour se renseigner. Chacun s'occupe de soi. Parmi les figures patibulaires qu'on voit aux stations, il est difficile de distinguer un employé de la gare d'un flâneur. Les employés des trains ont une indication à leur casquette, mais les autres n'en ont pas, et la cloche de la locomotive ne sonnant que lorsqu'elle est en marche, il faut alors courir pour rattraper le train, ce qui n'est pas toujours possible. Puis, dans les grandes gares, les trains se déplacent, s'augmentent ou se raccourcissent, changent de wagons ou de voie, ce qui déroute souvent les voyageurs inexpérimentés.

Les conducteurs de train sont de vrais potentats, aux États-Unis, ils sont tout-puissants, comme un capitaine sur son navire. Pour n'avoir pas à demander, à chaque station, les billets aux voyageurs, ils mettent aux rubans des chapeaux des nouveaux arrivés qui doivent faire un long trajet, une sorte de billet long, flexible, rouge, blanc

ou bleu, ce qui leur permet de ne demander les billets qu'à ceux dont les chapeaux sont dépourvus de cet ornement.

Sur certaines lignes les conducteurs laissent voyager gratuitement les prêtres catholiques; sur d'autres les évêques ont droit au libre parcours; sur presque toutes, les ministres de n'importe quelle religion ont droit à moitié place. Il m'est arrivé plusieurs fois, n'ayant pas eu le temps de payer ma place à la station du départ, de m'entendre dire par le conducteur, avec qui je devais régler mon compte : « Nous ne faisons pas payer les prêtres catholiques. « Ce respect pour le clergé mérite d'être mentionné.

Je ne parle pas de la sécurité des voyageurs dans les chemins de fer américains, tout le monde sait qu'elle est bien inférieure aux chemins de fer européens. Ce manque de sécurité provient des rampes trop fortes pour éviter les tunnels et les viaducs, elle provient surtout du peu de solidité des ponts. Quelques-uns de ces ponts sont vraiment effrayants, par leur hauteur et la légèreté de leur construction; j'en ai vu qui ne se composaient que de quelques pilotis sur lesquels on avait cloué les traverses qui supportent les rails, aussi les accidents sont-ils plus nombreux et plus terribles qu'en Europe.

Lorsque je partis de New-York pour la Nouvelle-Orléans, je n'ignorais pas ces détails, et je recommandai mon âme à Dieu, car je n'étais pas sûr le moins du monde d'arriver à destination. Ayant 2670 kilomètres à faire, et devant rester trois jours et trois nuits dans le train, je pris, moyennant un supplément de 15 francs par jour, en sus de ma place, 197 fr. 60, un Pullman, afin de pouvoir me coucher la nuit. C'était cher, mais je ne voulais pas arriver trop avarié, de crainte qu'en me trouvant trop cassé, l'on n'osât pas me confier une mission. Les repas sont de 3 fr. 75, de sorte que la dépense totale de New-York à la Nouvelle-Orléans est d'environ 254 francs.

Pour ne plus m'arrêter dans la narration de mon voyage, je crois devoir faire connaître ici de quoi se composaient ces repas. Autrefois, les chemins de fer n'existant que dans le Nord, et le cheval étant alors, au Texas, à peu près le seul moyen de transport que nous avions, je n'avais guère voyagé aux États-Unis que sur les bateaux à vapeur qui font le service de tout le Mississipi, le Missouri, l'Ohio, les grands lacs et leurs affluents. Sur ces bateaux, autant que je puis me le rappeler, la nourriture était moitié créole ou française et moitié américaine. J'avoue, du reste, que j'y fis peu attention. Si pendant ce dernier voyage

je l'ai mieux remarquée, c'est que j'en ai plus souffert.

Dans les hôtels des petites villes, la Louisiane exceptée, et dans les restaurants des stations de chemin de fer, la nourriture est essentiellement américaine, c'est-à-dire des plus excentriques. La table est ordinairement recouverte d'une nappe en coton rouge, damassée de blanc, pour les repas du matin et du soir ; pour celui de midi, elle est blanche, damassée de rouge. C'est peut-être la même, mise à l'envers. Les serviettes, plus petites qu'un mouchoir de poche de femme, sont assorties à la nappe. Ce genre de linge, étant moins salissant que le nôtre, se lave aussi moins souvent. Les serviettes servent indistinctement à plusieurs personnes, pendant plusieurs jours, et même plusieurs semaines, comme je l'ai constaté maintes fois, au Texas ; aussi pourrait-on les appeler serviettes universelles.

Le repas se sert dans une multitude de plats microscopiques de la grandeur de nos bobêches de verre ; quelques-uns sont ovales. En les voyant, on les prendrait pour des jouets d'enfants qui vont faire la *dînette*. Une demi-douzaine de ces plats sont distribués à chaque convive, et placés autour de son assiette. Cette coutume est motivée par deux raisons : l'une est que chacun a son

repas placé devant lui, tout prêt, et qu'il ne perd pas de temps à couper ce qui lui convient; l'autre raison est dans le manque de tact et de savoir-vivre des consommateurs, car le premier assis à table se sert habituellement comme bon lui semble, sans s'inquiéter de ses voisins. Grâce à ces plats de poupée, chacun a sa ration devant soi et ne peut empiéter sur les droits d'autrui.

Ces portions se composent d'un petit morceau de *roastbeef* très dur, d'un beefsteack inmangeable, une pomme de terre, un œuf, une tomate au vinaigre, une patate bouillie, un oignon cuit, une cuillerée de haricots, de petits pois ou de grains de maïs, du jambon grillé, du fromage jaune, rance et très salé, de vieilles pommes séchées et coupées par quartiers, couleur chocolat, cuites et sucrées avec de la mélasse, des tartes à la flanelle, — *flanel-cakes*, — sortes de crêpes, quelquefois des glaces et des fruits pour dessert. A part la soupe aux huîtres, qu'on sert à dîner, tous les potages emportent la bouche par le poivre et la cannelle qu'on y verse à profusion.

J'ai remarqué que les Américains, comme les Anglais, tiennent à table leur fourchette comme nous tenons nos cuillères, et leur couteau comme l'on tient une plume. Autrefois, l'on mangeait avec le couteau, les fourchettes étaient rempla-

cées par de petites fourches uniquement destinées à maintenir la viande que l'on voulait découper.

Le cuisinier américain, ne sachant pas faire les sauces, les achète toutes faites pour manger son effroyable marchandise. On voit aux États-Unis des usines immenses pour la fabrication de toutes sortes de sauces, que l'on expédie partout, en flacons de toutes grandeurs et de toutes formes. Au milieu de chaque table, s'étalent des flacons de mélasse, d'huile d'olive faite avec la graine du coton, d'huile au piment, de sauces d'anchois, de sauces noires, rouges ou brunes qui me faisaient éternuer, quand elles ne me donnaient pas le mal de mer, du poivre de Cayenne et du sel au céleri.

Pour boisson, nous avions du petit-lait glacé, du lait avec de la glace dedans ou de l'eau. La Californie produit d'excellent vin, et peu cher, mais pas encore en assez grande quantité pour en servir comme boisson dans les hôtels et les restaurants américains. Quand je pense à cette boisson glacée et au mélange de cette nourriture bizarre, je me demande comment on peut résister à pareil régime pendant une semaine. En outre, tout ceci s'avale en dix minutes au plus. Aussi, quoique les Américains aient des estomacs d'autruche, ils sont vite détraqués, de sorte que les vieillards sont rares aux États-Unis.

Je n'ai pas parlé du pain, parce qu'on en sert, seulement au dîner, un morceau mince comme du carton, et suffisamment pour n'en faire qu'une ou deux bouchées. Aux autres repas, le pain est remplacé par des *cakes*, sorte de petit gâteau, gros comme un œuf, de pure farine et sans goût, qu'on sert brûlant. Je n'ai jamais pu m'habituer à cette pâte fumante, d'une digestion à peu près impossible. Pour l'avaler, on la coupe ordinairement en deux, et l'on étend du beurre rance et salé, sur chaque partie, ou bien on les arrose de mélasse.

Quant au café, les Américains ne savent pas le faire; j'en ai *mangé* quelquefois, mais le plus souvent il ressemble à de « l'eau de châtaigne », c'est-à-dire qu'indépendamment de son mauvais goût, il est si clair qu'on peut voir les cheveux et autres malpropretés que le cuisinier laisse tomber au fond de la tasse.

Je ne sais ce que Brillat-Savarin aurait dit de toute cette atroce *bou-bouille;* ce que je sais, c'est que les Américains la trouvent bien inférieure à la nourriture française, et qu'ils sont heureux de pouvoir se procurer des cuisiniers français. Aussi, dans presque tous les grands hôtels des grandes villes, rencontre-t-on des *chefs* français. Les Européens, et particulièrement les jeunes mission-



naires finissent par s'habituer à ce galimatias culinaire, d'abord à cause de leur jeunesse, ensuite par nécessité ; mais l'estomac en souffre toujours, quoique ayant perdu ses premières répugnances.

On a dit que la cuisine était le thermomètre de la civilisation ; si c'est vrai, la France ne doit pas envier de sitôt la civilisation américaine.

CHAPITRE V

En route pour la Nouvelle-Orléans. — Un industriel et son étrange industrie. — Scènes à vol d'oiseau. — Les forêts vierges et les arbres chevelus. — La « Perle du Sud » et son marché. — Nègres et négresses. — L'exode des Acadiens. — La baie de Berwick.

On m'avait dit que je ne reconnaîtrais pas les États-Unis, tant ils étaient changés depuis mon dernier voyage. C'est encore une exagération ; un continent ne change pas de physionomie, parce que des chemins de fer le traversent. En effet, de New-York à la Nouvelle-Orléans, j'ai retrouvé les mêmes figures que jadis, les mêmes maisons de planches ou de briques, les mêmes rues non pavées, dans les petites villes, et les mêmes routes boueuses ou poudreuses ; c'est-à-dire que je n'ai rien trouvé de changé à ce qui existait lorsque j'écrivis mon premier ouvrage sur l'Amérique.

De New-York à Pittsburg et même jusque dans l'Alabama, le paysage n'a pas de caractère, pas de cachet particulier ; souvent même on croirait suivre la ligne de Saint-Amour à Besançon, moins la culture, car la ligne américaine passe dans des

contrées peu cultivées. Près des stations, de jeunes filles en robes claires se promènent dans les jardins; les enfants jouent sous les arbres, et les parents causent sur le seuil de la porte en se balançant ou se berçant dans des fauteuils *ad hoc*.

Nous regardons ces douces scènes d'intérieur domestique qui se renouvellent matin et soir devant toutes les maisons que nous passons, soit près des petites gares, soit au milieu des forêts. Le pauvre missionnaire dont le cœur semble grandir avec l'âge au lieu de se rétrécir regarde avec attendrissement ces gracieux tableaux de famille, qui lui rappellent son jeune âge, et lui rappellent aussi qu'il n'a plus de famille, plus de patrie. Son âme est tout entière à ces chères créatures éparpillées dans les vastes solitudes qu'il doit évangéliser; mais la nature humaine a des contradictions étranges; elle a toujours besoin de s'appuyer sur quelqu'un ou sur quelque chose pour cheminer dans la vie. Quand tout lui manque ici-bas, elle s'appuie plus fortement sur Dieu, et levant alors des yeux humides vers le ciel, il dit : « Père, j'ai tout quitté pour vous; maintenant vous êtes tout pour moi; faites que je sois votre enfant, et que je meure dans vos bras en vous aimant. »

De Philadelphie à Pittsburg, la route est montagneuse, et le chemin de fer, dédaignant les tun-

nels, contourne les montagnes, grimpe sur leurs sommets en traçant des lacets, puis descend dans de nouveaux vallons, en suivant toutes les sinuosités des collines et des montagnes. Sur toute cette ligne, on sent que la nature n'est pas faite pour les yeux, mais pour l'industrie. Les arbres et les rochers ont l'air d'enseignes indiquant que le fer et le charbon sont un peu partout. Aussi ce paysage laisse froid le voyageür et ne lui dit rien.

A Pittsburg, ville uniquement composée d'usines, de fonderies, de magasins et des habitations nécessitées par leur personnel, on ne voit presque jamais le soleil ; la fumée des cheminées est d'une telle densité qu'elle le cache à peu près toute l'année. Pendant l'arrêt du train, un grand industriel américain, descendu sur la voie, me fit remarquer que les roues de notre Pullman étaient en papier.

— Ces sortes de roues, me dit-il, sont plus solides que les autres, et donnent une plus grande douceur à la marche. Aussi, cette industrie se développe-t-elle maintenant avec rapidité ! Les poêles en papier, ajouta-t-il, se fendent moins facilement que les poêles en fonte, et bientôt le papier remplacera le fer dans une multitude d'ustensiles de ménage.

Je connaissais ce fait et cette nouvelle industrie, mais j'avoue n'avoir pu constater aucune différence entre des roues de papier et des roues en fonte.

Au départ du train mon industriel, très enthousiaste de son pays, me pressait pour que je lui en fisse des éloges, chose du reste très commune aux États-Unis, car les Américains sont toujours altérés des louanges des étrangers. Je n'étais guère disposé à lui donner cette satisfaction.

— Comment trouvez-vous les États-Unis, me dit-il en s'asseyant en face de moi?

— Mais, toujours de même.

— Vous y êtes donc déjà venu?

— Oui, il y a trente-sept ans, pour la première fois.

— C'est un grand pays!

— Je m'en suis trop bien aperçu, par l'argent qu'il faut dépenser pour aller du nord au sud, et de l'est à l'ouest.

— C'est pas ça que je voulais dire. Vous allez au sud?

— Au Texas.

— Moi, je vais à Cincinnati, où sont mes affaires.

— Quel genre d'affaires faites-vous?

— Je fais dans les cochons. C'est une grande industrie à Cincinnati. Et vous?

— Moi, je ne fais pas dans les cochons, répondis-je, en étouffant un éclat de rire, cela ne rapporte pas assez. Je suis missionnaire catholique, et

je travaille sur les âmes, cela rapporte davantage.

— Ah! dit-il d'un air étonné, vous êtes prêtre romain, et combien le pape vous donne-t-il par an?

— Il ne sait pas même si j'existe.

— Mais alors qui vous paie?

— Personne. Ce n'est pas de l'argent que mon travail rapporte, mais des fatigues et des misères de toutes sortes. Voilà mes bénéfices et ma fortune.

— Je ne comprends pas.

Pauvre homme! Absorbé par son usine à cochons, car en Amérique tout se fait par la vapeur, même la charcuterie, comment aurait-il pu me comprendre? L'homme d'argent ne comprendra jamais le prêtre de Dieu, quand il lui parlera des biens de l'âme chrétienne. L'homme d'argent a des poches. A-t-il une âme? Si peu!

De Cincinnati, nous voyageâmes de nuit jusqu'à Nashville, en passant par Louisville, capitale du Kentucky. Ne pouvant rien voir, j'allai me coucher, mais il me fut impossible de dormir, tant nous étions secoués dans nos couchettes. En outre, on étouffait grâce à ces lourds rideaux dont j'ai parlé en faisant la description des Pullman. Aussi je me levai et fis ma toilette du matin, dès que l'aurore vint éclaircir l'horizon.

De Nashville, capitale du Tennessee, jusqu'à

Montgomery, dans l'Alabama, on s'aperçoit que l'on approche des régions chaudes; des champs de tabac, puis de coton en fleurs font leur apparition, entre les champs de maïs encadrés de forêts. De petites filles, en robes blanches et jambes nues, jouent sur les vérandas des habitations, et battent des mains en nous voyant passer. Des négresses vêtues de blanc, de rouge, de jaune ou de bleu nous regardent en riant, et se précipitent en masse aux fenêtres ou sur le seuil de la porte pour nous saluer. Des pionniers à cheval, avec des besaces ou des sacs remplis d'effets divers et placés sur le derrière de la selle, s'arrêtent avant de repartir pour gagner les bois.

Autour de presque toutes les habitations, de tous les champs, et même dans les champs de maïs, on voit des multitudes d'arbres morts, tués par la hache ou par le feu, qui tendent leurs grands bras nus, blanchis par le temps ou noircis par la flamme. Rien n'est triste comme l'aspect de ces grands squelettes debout, mutilés, victimes de la civilisation. Près d'un cabaret isolé, nous voyons un évangéliste qui prêche sous un chêne. Un petit cercle d'hommes et de femmes l'entourent; une trentaine de chevaux sellés, attachés à des arbres, attendent la fin du sermon en hennissant et frappant du pied.

Le train s'arrête quelques minutes à Blount-Springs, station d'eaux thermales, composée d'un hôtel et de quelques maisonnettes de planches à moitié cachées par les arbres de la forêt. Sur une galerie de l'hôtel, six musiciens hétéroclites font, avec leurs instruments, tout le tapage qu'ils peuvent pour attirer des clients. Des jeunes gens en goguette se promènent en se tenant par les bras, et chantant des chansons américaines sur un air impossible et surtout des moins harmonieux. L'Américain est généralement, comme l'Anglais, tout à fait dépourvu de la bosse musicale.

Nous pénétrons ensuite dans les forêts vierges que nous ne devons presque plus perdre de vue jusque dans la Louisiane, et qui ne s'arrêtent qu'auprès des ondes bleues du golfe du Mexique. En route, nous traversons les fleuves et les rivières sur des ponts vraiment effrayants, pour la plupart, par leur manque de solidité. Dans l'Alabama, nous en passâmes un, dont les traverses, qui supportent les rails, étaient simplement clouées sur des pilotis de quinze à vingt mètres de hauteur; on allait lentement, mais tout l'édifice tremblait et nous faisait, à notre tour, trembler de frayeur.

De Mobile à la Nouvelle-Orléans, le chemin de fer passe à travers des forêts de pins et de cyprès, dont les branches sont couvertes d'une

plante parasite, effilée, d'un gris clair bleuâtre, qui pend comme des stalactites, qu'on appelle *barbe espagnole.* Ces sortes de pendentifs ont quelquefois plus d'un mètre de longueur, et donnent aux forêts un aspect tout à fait particulier, étrange, sauvage et mystique. Ces vénérables cyprès à barbe sont une des caractéristiques de la Louisiane. Mais comme l'industrie, en Amérique, ne perd jamais ses droits, on travaille cette barbe pour en faire des matelas. Ces forêts, en outre, fourmillent de buissons de palmitos, de yuccas, de liliacées et de plantes à fleurs admirables.

Avant d'arriver à la Nouvelle-Orléans, le chemin de fer côtoie le golfe du Mexique, traverse des baies peu profondes et ravissantes où les Louisianais viennent manger des huîtres et prendre des bains de mer. A la baie des Rigolets, nous commençâmes à voir les alligators nager dans les passes ou dormir sur la vase. Les plantations de cannes à sucre ne se montrent pas avant Lee, c'est-à-dire près de la Nouvelle-Orléans, où nous arrivâmes à dix heures du matin.

Je fus péniblement impressionné en revoyant cette ville, où j'étais attendu avec Mgr Dubuis, et qui renfermait pour moi tant de bons souvenirs. La mort avait fauché bien des amis vénérables, aimés et vénérés, et le temps avait détruit bien des

choses auxquelles se rattachaient mes premières émotions de la vie apostolique. Je revis cependant à l'archevêché un vieux prêtre louisianais, qui jouirait d'une grande gloire littéraire et poétique, s'il eût vécu en France, au lieu de vivre dans la Louisiane. Là-bas, tout le monde connaît le P. Rouquette, le poète, même les sauvages, les Chactas, en particulier, l'aiment, l'admirent et le vénèrent; mais en France on ne le connaît pas, quoique ses œuvres nombreuses, en vers et en prose, dénotent un génie poétique vraiment remarquable.

Je ne connais rien de plus fantastique que le marché français de la Nouvelle-Orléans, surtout le matin; il offre un sujet d'étude de mœurs des plus pittoresques. On y rencontre des échantillons du sexe féminin de toutes les classes de la population louisianaise. Ici, l'on voit des négresses, jeunes ou vieilles, en train de persuader leurs maîtresses d'acheter, pour quelques sous, des bananes, des ananas, des pastèques, des oranges ou d'autres fruits des tropiques. Là, ce sont des mulâtresses, belles ou laides, qui se font passer pour créoles aux yeux des étrangers, et qui marchandent des patates douces, du gombo, des tomates ou d'autres légumes en faveur.

Des dames, en toilette du matin, avec leurs

domestiques, des serviteurs de tout sexe et de toutes les couleurs, des enfants et des vieillards parlent, crient, se promènent, s'arrêtent devant les tables de fruits, de légumes, de poissons, de coquillages de mer, de volailles, de viandes, d'objets de ménage et de fantaisie. Les marchands, de leur voix la plus perçante, la plus aigre, la plus sonore, la plus éraillée, la plus grave ou la plus aiguë, selon le timbre ou la poitrine d'un chacun, arrêtent les clients qui passent, et, sous prétexte de dévouement, de tendresse ou de générosité pour les acheteurs, tâchent, par leur éloquence, de se débarrasser de leur marchandise, en la leur vendant trois fois plus qu'elle ne leur coûte. Tous ces cris, ces voix, ces colloques se font entendre en une demi-douzaine de langues différentes ou dialectes.

La Nouvelle-Orléans, surnommée « La Perle du Sud », est une ville ayant un cachet tout à fait exceptionnel. Assise sur les bords du Mississipi, large en cet endroit d'un kilomètre, et de cent cinquante à deux cents pieds de profondeur, elle a la forme d'un croissant. Ses rues sont larges, et quelques-unes sont ornées de très beaux édifices. On y voit tout à la fois la vie nerveuse, inquiète de l'homme d'affaires du nord, et la vie du *dolce far-niente* du créole, les maisons bruyantes où trône la marchandise, et la demeure calme, ombrée,

fleurie où se retrouve la vie molle, indolente des régions tropicales.

Mon long séjour en Europe m'avait fait oublier les nègres, aussi ce fut presque une curiosité pour moi de voir, le dimanche, à l'église un sacristaïn noir, très adroit, respectueux et recueilli, préparer les cierges et l'autel, des religieuses négresses arranger le linge et les bouquets de fleurs, et des négresses de toutes les nuances remplir la nef de l'église. La variété de leurs costumes et de leurs coiffures produit également un singulier effet sur les nouveaux débarqués. Quelques-unes, à cause de la transpiration, avaient la figure couverte de poudre de riz ; ce blanc que la sueur emportait en petites rigoles qui sillonnaient le visage leur donnait une drôle de figure. Toutes s'éventaient.

L'éventail, tout autour du golfe du Mexique, est un meuble à peu près indispensable ; la chaleur, le besoin d'air et les moustiques l'ont rendu d'un usage universel; les hommes et les femmes, les blancs et noirs, les laïques et les religieuses, jeunes et vieux, presque tous en ont. A Galveston, j'en ai trouvé jusque dans les confessionnaux.

Il faut avouer aussi que, sur les bords du golfe, la chaleur en été n'est pas accablante, brûlante, mais infernale et sans air respirable. On cuit, le jour ; on étouffe, la nuit. J'ai souvent tenté la nuit,

et sans y réussir, de faire descendre le thermomètre à 33 ou 35 degrés dans ma chambre, en établissant des courants d'air, et laissant portes et fenêtres ouvertes. Après avoir passé toute la nuit à remuer pour ne pas étouffer, et me débattre contre les moustiques, je me levais le matin sans avoir pu fermer l'œil, et plus fatigué que de mon voyage de Paris à la Nouvelle-Orléans, sans arrêt.

J'avais six cent trente kilomètres à faire, partie en chemin de fer et partie en bateau à vapeur pour arriver à Galveston. Je me remis en route le surlendemain de mon arrivée. A la Nouvelle-Orléans, comme à New-York, on traverse le fleuve dans un *ferry-boat* pour aller prendre la tête de ligne, mais à la Nouvelle-Orléans, c'est le train même qu'on embarque sur un *ferry* capable de porter seize wagons, huit sur chaque rang. Trains en l'air, trains sur l'eau, l'Américain veut des trains partout.

En quelques minutes, nous fûmes à Alger, de l'autre côté du Mississipi. D'Alger à Morgan-City, où je devais m'embarquer, le chemin de fer passe à travers un pays plat et marécageux, mais splendide par sa végétation plantureuse. Les forêts vierges et les cyprès à crin végétal ou chevelus forment une sorte d'avenue sur tout notre parcours; quelquefois cette avenue s'élargit et s'éloigne

pour encadrer des plantations de cannes à sucre, des rizières ou d'autres produits des terres chaudes.

Le sol, dans ces forêts, est couvert de plantes et d'herbes gigantesques de toutes sortes. Les buissons des palmitos atteignent des proportions énormes; en ces endroits, j'en ai vu dont les feuilles en éventail pouvaient mesurer plus d'un mètre de largeur. Des joncs et des herbes lancéolées, de trois à quatre mètres de hauteur, des agapantes monstres, des épis de fleurs mauves, bleues ou roses, des nénuphars dans tous les creux remplis d'eau, un dévergondage inouï de verdure encombrent les espaces compris entre les arbres, de sorte que les serpents et les crocodiles peuvent seuls se faire place dans ces dédales et connaître les secrets de ces forêts.

J'en vis une assez vaste, dont tous les arbres étaient morts, et n'avaient point de hautes herbes à leurs pieds. Le crin végétal qui pendait aux branches de ces cyprès était également mort et donnait à cette étrange forêt un aspect échevelé, mystérieux et lugubre, saisissant et vraiment extraordinaire.

Cependant le cyprès chevelu n'est pas le seul arbre dont se composent ces forêts, vieilles comme le monde; on y distingue aussi le chêne antique, le cèdre, le mélèze, le magnolier et le pin. Parmi

ceux qui perdent leurs feuilles en hiver, on remarque le pacanier, le platane, le tremble, le hêtre et le copalme à la gomme suave. Sous tous ces grands arbres poussent vigoureusement le laurier, le houx, la cassine, le galécirier qui donne une cire odorante, et dont les feuilles purifient l'air des marécages, comme celles de l'eucalyptus. On voit aussi le cornouiller, l'airelle et le sassafras. Des lianes entrelacées forment une voûte au-dessus de cet excès de végétation, et les oiseaux chantent sans cesse dans ces retraites imposantes, gracieuses et tranquilles.

Depuis le bayou des Allemands jusqu'à celui du Bœuf, le paysage est comme une lanterne magique où l'on voit passer successivement des forêts chevelues, des prairies toujours vertes, des plantations de toutes sortes, des cours d'eau ou petites rivières appelés *bayou* qui fourmillent d'alligators, de tortues de marais et de serpents. On entre ensuite sur le territoire de Lafourche, Thibodeau, Terrebonne et Romos, sur lequel on voit encore les descendants des Acadiens, pour lesquels, nous autres Français, nous ne professons, à notre honte, aucun intérêt.

Il y a près de trois siècles déjà, lorsque la France jetait sur tous les points du monde des germes de colonies qui, plus tard, devaient lui composer un si

couai' tant bien que mal ces sentiments tristes et pénibles, qui m'envahissaient comme une marée montante, et me dirigeai vers l'évêché, autrefois simple cabane de planches, aujourd'hui belle résidence en briques.

On sait que Galveston est une ville construite sur une île de sable, dans lequel on enfonce jusqu'à mi-jambe. Le soleil chauffe et surchauffe ce sable avec une fureur tout à fait tropicale. Les maisons, peintes en blanc, reflètent cette chaleur, et l'atmosphère embrasée ressemble à celle d'une fournaise en pleine activité. Avant d'arriver à l'évêché, j'étais déjà mis dans un tel état, que je me demandais si j'étais rôti ou bouilli. Rouge comme une crête de coq, et mouillé jusqu'aux os par la transpiration, je me sentais cuit à point pour ne pas passer de vie à trépas ; un degré de plus, seulement, et je terminais ma carrière en pleine rue.

En outre, l'excès de la lumière produite par le soleil et la réverbération du sable et des maisons, m'aveuglait, me faisait cuire les yeux et m'obligeait à les tenir presque constamment fermés. Cette exubérance de lumière, que je retrouvai dans tout le Texas, et dont j'avais perdu le souvenir, me fatigua tellement la vue, qu'après deux mois de séjour dans ce cher pays, je crus la perdre entièrement.

sédé sous le soleil, les Acadiens parurent dangereux, car ils comptaient déjà dix-huit mille âmes. De crainte d'être obligés de prendre les armes contre leurs frères de France au Canada, ces hommes fiers, robustes et courageux refusaient de prêter serment aux officiers du roi d'Angleterre. On résolut donc à Londres et à Boston d'anéantir cette population que ses succès passés avaient appris à redouter, et qui restait toujours française sous un gouvernement anglais.

En l'année 1755, date à jamais néfaste pour nos infortunés compatriotes, les Acadiens qui s'étaient rendus dans leurs églises, pour obéir à une proclamation du roi d'Angleterre, furent cernés, pris, traités de la manière la plus brutale par les soldats anglais, et embarqués de force sur des navires qui les jetèrent, sans aucune ressource, sur toutes les côtes des colonies anglaises. La façon dont on les embarqua fut encore plus cruelle que la mesure elle-même, car les hommes furent séparés de leurs femmes, les enfants arrachés des bras de leurs parents, et les uns et les autres furent débarqués dans des pays différents, ignorant ce qu'étaient devenus les êtres chéris sans lesquels la vie ne pouvait être qu'un exil horrible.

Dans plusieurs colonies anglaises, on poussa l'inhumanité jusqu'à vendre, comme esclaves, ces

enfants de la plus noble nation chrétienne. *Quatorze mille* Acadiens périrent dans cet épouvantable exode. Cependant quelques familles échappèrent à la déportation générale. Plus tard, réunies à quelques autres qui revinrent de loin, à travers mille dangers, mourir près des lieux qui les avaient vu naître, elles purent dans la solitude des forêts et des rivages encore déserts, reconstituer péniblement une nouvelle patrie et former un nouveau peuple.

Victimes dans la suite de plusieurs autres spoliations, les Acadiens ont, malgré tout, survécu à tant de désastres, qu'il serait trop long de rappeler, et à l'heure actuelle on en trouve plus de *cent vingt-cinq mille* dans les campagnes et sur les côtes de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, des îles du Prince-Édouard et du cap Breton. Ceux de la Louisiane, qui se sont établis, à la suite de l'exode de 1755, sur les bords des bayous que nous traversions en allant à Morgan-City, se sont également très multipliés. Ces rudes cultivateurs parlent encore le français que parlaient leurs pères, au dix-septième siècle ; avec leur vieux langage, ils ont conservé leurs vieilles mœurs, leur religion, leurs coutumes et leur caractère éminemment français.

A Morgan-City, je laissai le chemin de fer continuer sa route sur Houston, et je m'embarquai sur un steamer en partance pour Galveston. Pendant plu-

sieurs heures nous descendîmes l'Atchalafaya, rivière large et peu profonde qui va toujours en s'élargissant et fait une multitude de détours avant de se jeter dans la baie de Berwick. Les bords de cette rivière se composent d'immenses marécages qui se perdent à l'horizon, et du milieu desquels s'élèvent de hautes herbes ; quelques forêts cependant s'aperçoivent dans le lointain. Aucun animal, aucun oiseau ne vient animer ce paysage triste et solitaire au dernier degré.

La baie de Berwick est célèbre par ses huîtres dont les Louisianais raffolent. Nous côtoyons les bancs de ces crustacés qui sont à fleur d'eau, et rendent assez dangereuse la navigation des goëlettes qui viennent dans ces parages ou remontent l'Atchalafaya. Au coucher du soleil, nous entrions dans le golfe du Mexique ; je ne l'avais pas revu depuis 1866, lorsque l'empereur Maximilien transporta de Mexico à Paris mon cabinet, un mois avant le départ de l'impératrice Charlotte. Hélas ! c'était trop tard ; la presse ne pouvait plus sauver l'empire.

Que de douloureux souvenirs ne vinrent pas assaillir mon esprit, lorsque je me vis balancer de nouveau sur les ondes bleues de ce golfe que j'avais traversé tant de fois depuis 1846. Oh ! les souvenirs, les souvenirs, comme ils remuent le cœur de l'homme à tout âge !

CHAPITRE VI

Idées noires. — La fournaise de Galveston. — Un insecte diabolique. — Où l'on verra que je fais de la poésie, en chemise. — De mes rapports avec les fossiles et les momies d'Égypte. — Une effroyable tempête. — De la cannelle partout.

Si la vue de la Nouvelle-Orléans m'avait péniblement impressionné, en venant de New-York, celle de Galveston me fit une impression bien autrement triste. A mesure que la marche du navire, en entrant dans la baie, déroulait à mes yeux le panorama de cette ville plantée par des fous, sans doute, dans le sable brûlant d'une petite île perdue, mon émotion devenait de plus en plus vive et prenait un caractère des plus sombres.

La première fois que je vins à Galveston, je n'avais que vingt-deux ans, et je n'étais pas encore prêtre. N'ayant pas eu le temps de connaître le monde, je ne sentais en moi que des enthousiasmes naïfs ou poétiques. Je ne craignais ni la méchanceté des hommes, ni les épreuves de la vie, ni les feux brûlants du soleil des tropiques. Je ne connaissais rien, je ne savais rien, n'ayant aucune

expérience, je savais à peine ce que je venais faire au Texas.

Aujourd'hui, j'y revenais pour la dernière fois, sans espoir de retour dans la chère patrie. J'y venais comme une épave, après un naufrage complet, universel de toutes les espérances ou de toutes les illusions dont peut se bercer une existence humaine. Après avoir connu le faste des grandeurs et de la fortune, les douleurs inséparables de toute vie longue, accidentée comme le fut la mienne, et les privations inhérentes à la carrière apostolique; après avoir séjourné sur tous les degrés de l'échelle sociale, que les hommes et les choses ont successivement brisés sous mes pieds, je revenais à mon point de départ dans la vie du missionnaire.

J'y revenais à cinquante-sept ans, sans être sûr d'être accepté, à cause de mon âge; sans être sûr d'y trouver mon pain quotidien et de m'y reposer de mon dernier repos. Depuis que l'on m'avait dit que j'étais *trop vieux*, je vivais dans une disposition d'esprit assez semblable à celle du condamné à mort qui attend l'exécution de sa sentence.

Chaque souffrance physique ou morale me rappelait les coups de ciseaux de la dernière toilette; j'en éprouvais le froid glacial malgré moi. Les coups de ciseaux n'étaient pas près de finir! Je se-

couai' tant bien que mal ces sentiments tristes et pénibles, qui m'envahissaient comme une marée montante, et me dirigeai vers l'évêché, autrefois simple cabane de planches, aujourd'hui belle résidence en briques.

On sait que Galveston est une ville construite sur une île de sable, dans lequel on enfonce jusqu'à mi-jambe. Le soleil chauffe et surchauffe ce sable avec une fureur tout à fait tropicale. Les maisons, peintes en blanc, reflètent cette chaleur; et l'atmosphère embrasée ressemble à celle d'une fournaise en pleine activité. Avant d'arriver à l'évêché, j'étais déjà mis dans un tel état, que je me demandais si j'étais rôti ou bouilli. Rouge comme une crête de coq, et mouillé jusqu'aux os par la transpiration, je me sentais cuit à point pour ne pas passer de vie à trépas; un degré de plus, seulement, et je terminais ma carrière en pleine rue.

En outre, l'excès de la lumière produite par le soleil et la réverbération du sable et des maisons, m'aveuglait, me faisait cuire les yeux et m'obligeait à les tenir presque constamment fermés. Cette exubérance de lumière, que je retrouvai dans tout le Texas, et dont j'avais perdu le souvenir, me fatigua tellement la vue, qu'après deux mois de séjour dans ce cher pays, je crus la perdre entièrement.

La population de Galveston avait quintuplé son chiffre depuis mon départ. La ville s'était embellie par la construction de nouvelles églises, de l'hôpital, du collège catholique, des maisons de banque ou de commerce, mais les rues sont toujours les mêmes ; du sable, partout du sable.

Notre vieille cathédrale en planches, dans laquelle chacun ouvrait son parapluie, quand il pleuvait, afin de pouvoir entendre les offices et les sermons, sans se mouiller, n'existe plus.

Si Galveston était en France, on y aurait élevé déjà plus d'une statue à Mgr Dubuis, pour avoir métamorphosé la ville par les édifices religieux, d'instruction et de bienfaisance dont il l'a dotée ; mais la reconnaissance est un fardeau aussi lourd au Texas qu'ailleurs.

Des bananiers, des grenadiers, des figuiers, des arbres et des arbustes à fleurs ornent le devant et le derrière des maisons ; des touffes de laurier-rose garnissent la plupart des trottoirs ; des mimosas et des arbres rabougris à feuillage microscopique et saupoudrés de sable s'éparpillent sur les terrains vagues. Des tramways, traînés par des mulets, sillonnent la ville. Pour ne pas enfoncer dans le sable, les mulets trottent sur un sentier de planches placées au milieu de la voie.

Si j'ai retrouvé la même chaleur et le même

sable brûlant qui m'avaient déjà tant éprouvé, lorsque j'étais jeune, je retrouve pareillement le même nombre de moustiques.

Les deux nuits que je passai dans cette fournaise ardente, appelée Galveston, furent pour moi deux nuits de souffrances continuelles. La chambre que me donna l'administrateur de l'évêché regardait le nord; elle était par conséquent privée de la brise du golfe qui rafraîchit un peu l'atmosphère au Texas. La chaleur et la privation d'air m'étouffaient littéralement encore plus qu'à la Nouvelle-Orléans. Je transpirais sur mon lit, au point d'avoir l'air de flotter dans un bain d'eau chaude.

Vers minuit, je me mis à la fenêtre pour faire sécher mon linge et ma peau; j'y restai longtemps avant d'obtenir ce double résultat. Puis je fus saisi par une sueur froide, qui me fit redouter une fluxion de poitrine ou toute autre fièvre locale et pernicieuse. Sueur chaude ou sueur froide, on dirait que la sueur, dans ces régions, est une compagne inséparable de l'homme. Je me remis sur mon lit.

Ma moustiquaire, trop épaisse, avait la charmante propriété d'empêcher l'air de me parvenir et de laisser entrer les moustiques de tous les côtés. Je ne connais pas d'animal ayant un caractère aussi mal fait que celui de ce petit insecte vo-

lant et chantant toujours ses triomphes. Féroce, tenace, batailleur, dès que le moustique sent la chair fraîche, la chair vivante, il se précipite dessus, suce le sang comme un vampire, et ne s'en va que lorsqu'il est rassasié; on peut le tuer sur place, mais non le faire fuir avant d'avoir la gorge pleine.

J'étais sur mon lit sous une cloche pneumatique, haletant, soufflant, remuant et prêt à rendre le peu d'esprit qui me reste, sans pouvoir dormir une minute. Les moustiques introduisaient dans tous mes pores, avec leur infernal aiguillon, une chaleur cuisante semblable à la piqûre d'une aiguille rougie au feu. Ensuite venait cette démangeaison irritante, prolongée, particulière à la piqûre de ce diabolique insecte. Lorsque ces faits se produisent sur toutes les parties du corps, et pendant toute une nuit, on finit par se lever, s'éventer, fumer et boire de l'eau; puis on se recouche, on remue, on râle avant de se relever, se relaver, s'éventer, refumer et reboire de nouveau.

La seconde nuit, je me lavai tout le corps avec du jus de citron, ensuite je me raclai la peau avec le citron même, mais comme mes ongles, avec lesquels je m'étais frictionné, l'ébullition du sang qui m'avait couvert de petits boutons rouges, et la piqûre des moustiques m'avaient rendu sensible

comme un écorché, j'endurai bientôt le martyre de saint Laurent, et j'aurais donné dix ans de la vie de mon concierge pour que toutes les pompes de Galveston fussent dirigées sur ma peau.

Afin de ne pas devenir enragé, je me levai peut-être pour la vingtième fois, je courus à la fenêtre dans le plus simple et le moins poétique des costumes, et j'exhalai ma bile en faisant de la poésie de circonstance. Oh ! nuits charmantes des tropiques, m'écriai-je, — doucement pour ne pas éveiller mes voisins, — brises parfumées qui passez sur les forêts vierges, en vous enbaumant de mille senteurs enivrantes ! Oh ! doux oiseaux au brillant plumage, qui chantez à la lueur des étoiles la beauté, le calme et les ravissantes splendeurs des solitudes du Nouveau-Monde ! Pourquoi vous taisez-vous ? Pourquoi ne venez-vous point vous endormir sur les bananiers qui m'entourent ?

Oh ! nature adorable des tropiques, la rosée du soir sème sur ton gracieux feuillage des milliers de perles cristallines qui rafraîchissent les nuits silencieuses. L'enfant de tes grèves fait résonner sa mandoline sous ses doigts langoureux, dans les jardins fleuris qui parlent à son âme, qui parlent à son cœur. Oh ! Chateaubriand, le plus véridique des poètes, dont la muse gasconne semble s'être inspirée sur les bords de la Garonne, pourquoi

n'avez-vous pas promené votre lyre sur les plages enchanteresses de ce golfe aux ondes d'azur?...

Oh! la réalité. la réalité, comme elle est trompeuse. froide et moqueuse! Oh! jeunesse, jeunesse, comme tu te moques de la vérité, comme tu sais tout transformer, tout idéaliser, tout poétiser, même le laid, le mal et le prosaïsme le plus vulgaire! La poésie existe certainement dans la nature tropicale, à certains endroits et dans certaines saisons, mais il faut être toqué pour la trouver en été sur le littoral du golfe du Mexique, et surtout sur les côtes du Texas.

A Galveston, j'avais été reçu par l'administrateur du diocèse et par mes confrères avec une bienveillante curiosité, mélangée de beaucoup d'étonnement. Je savais bien qu'étant un des fondateurs de la mission, et qu'ayant beaucoup écrit sur l'Amérique, j'étais passé à l'état légendaire, mais j'eus un genre de succès auquel je ne m'attendais pas le moins du monde.

Des nombreux coadjuteurs que Mgr Odin avait emmenés au Texas, en 1846, nous ne restions plus que quatre : Mgr Dubuis, dont l'énergie est domptée par un effroyable rhumatisme articulaire inflammatoire ; l'abbé Giraudon, assis depuis bien des années sur le bord de la tombe, ne pouvant se soutenir que par des pruneaux et des pommes cuites ;

l'abbé Padey, aveugle depuis lougtemps; et moi, le mieux portant des quatre, quoique suffisamment avarié.

Mes confrères, à Galveston et plus tard dans tout le Texas, me témoignaient cette curiosité respectueuse avec laquelle on considère une vieille relique.

— J'aime tant les *antiquités*, me dit l'un d'eux, que j'ai plus de plaisir de vous avoir vu, que si j'avais reçu vingt dollars.

Il y avait, sans doute, une erreur grammaticale dans l'expression de sa pensée, car la bienveillance la plus cordiale était empreinte sur le visage de ce confrère ; néanmoins, je fus modérément flatté de me voir relégué dans le domaine des « antiquités », c'est-à-dire d'avoir une certaine analogie avec les fossiles et les momies d'Égypte. Mon amour-propre n'était point du tout surexcité par cette qualification, et je dus me résigner, une fois de plus, à me considérer comme étant trop vieux pour être bon à quelque chose, autre qu'à me laisser montrer par curiosité dans les foires.

Le prêtre qui remplissait à l'évêché les fonctions de vicaire général m'accueillit d'une façon analogue à celle que je rencontrais partout, parmi mes confrères d'outre-mer; il ne me dit pas positivement que j'étais une « antiquité », mais il me dit

carrément qu'à mon âge « c'était une folie d'être venu pour reprendre une mission, et que j'étais bien niais ou bien naïf d'avoir écouté ceux qui m'avaient conseillé de revenir ».

Aux yeux de celui-ci, j'étais moins un fossile qu'un insensé doublé d'un idiot; cette manière de m'apprécier me flattait encore moins que la précédente; aussi je me disais en moi-même : « Oh! mon Dieu, faites qu'un troisième ne vienne pas formuler son appréciation sur moi, sinon je vais descendre à la condition d'un crocodile empaillé ».

— Faire une visite à vos anciennes missions, ajouta-t-il, je comprends cela. Quand on a bu de l'eau du Mississipi et de celle du Rio Grande, on revient toujours en reboire, dit-on; mais à votre âge le fardeau du missionnaire est tout à fait impossible.

Il est incontestable que tout ceci commençait à me décourager suffisamment pour me rendre impossible ce fardeau, lors même qu'il eût été facile à porter. Cependant je voulus aller jusqu'au bout, et je répondis comme Pandore à son brigadier : « Vous avez raison », mais il faut que je porte à Mgr Manucy la lettre de Mgr Néraz. S'il me garde, je resterai quand même; s'il ne veut pas de moi, je passerai probablement l'automne et l'hiver au

Texas, et ne repartirai qu'au printemps prochain pour la France. »

Mgr Gallagher, administrateur du diocèse de Galveston, me dit alors : « Qu'avez-vous besoin d'aller auprès de Mgr Manucy, restez donc parmi nous; ce n'est pas le travail qui manque. »

Je ne sais si ce prélat me fit cette proposition sérieusement ou par politesse, mais deux mois après, lorsque je la lui rappelai, il refusait de s'embarrasser de ma pauvre personne. Ses sentiments à mon égard avaient-ils été changés par la réflexion ou par l'influence du pseudo-vicaire général? Je ne le sais. Mes offres de service furent refusées, quoique je m'offris comme missionnaire, maître d'école, professeur de langues, peintre d'église ou doreur sur bois, pierre et métaux, et je dus renoncer, par suite de ce refus, au projet de passer l'hiver au Texas.

Lorsque Mgr Gallagher me proposa de rester à Galveston, je déclinai conditionnellement cette proposition, car je ne me croyais pas libre d'accepter quoi que ce soit avant d'avoir vu le vicaire apostolique de Brownsville, qui demeurait à Corpus-Christi. Je n'aime pas les caractères faibles qui changent leur décision à tout propos, et ne tiennent aucun compte de leur parole donnée. On se rappelle qu'à Lyon il avait été décidé que j'irais à Corpus-

Christi porter à Mgr Manucy la lettre que Mgr Néraz m'avait remise, je crus ne pas pouvoir reprendre ma liberté d'action avant la remise de cette lettre.

Le surlendemain de mon arrivée à Galveston, je m'embarquai donc une troisième fois pour faire les 340 kilomètres qui me séparaient de Corpus-Christi. Deux seuls passagers se trouvaient à bord avec moi. L'un, d'une longueur et d'une maigreur phénoménales, ne parlait pas du tout. L'autre, une petite femme grosse et ronde comme un tonneau, parlait toujours. Elle avait un costume de soirée, c'est-à-dire le moins approprié à un voyage sur mer. Elle portait une robe fanée en satin bleu pâle, et des plus à la mode, pas de châle ni de confection sur les épaules, mais elle avait un chapeau blanc recouvert de panaches et de massifs d'énormes roses de toutes les couleurs. De ma vie je n'ai rien vu d'aussi grotesque et d'aussi ridicule.

Notre paquebot roulait de babord à tribord d'une manière vraiment inquiétante ; mais le roulis nous inquiéta cependant moins que ce que nous vîmes une heure après notre départ. Un immense demi-cercle de nuages noirs comme l'encre couvrait tout l'horizon derrière nous. Cinq lignes de nuages gris, égaux en épaisseur et de teintes plus ou moins foncées, bordaient ce demi-cercle ou croissant, dont la marche sur nous gagnait rapidement du

terrain. Bientôt il nous dépassa, rejoignit ses cornes, couvrit tout le ciel, et nous amena des ténèbres inimaginables, longtemps avant le coucher du soleil.

Un vent chaud, bruyant, moutonna la mer, la souleva subitement en lames courtes mais hautes qui semblaient vouloir nous briser et nous engloutir. Les marins se hâtèrent de fermer portes, fenêtres et les ouvertures qui pouvaient laisser pénétrer le vent ou l'eau dans le navire. Une trombe, plus noire encore que le ciel, nous apparut brusquement se dirigeant sur nous. Cette colonne d'eau tourbillonnante, à la façon d'une hélice, joignait la mer aux nuages, et glissait sur le golfe avec une rapidité vertigineuse. Heureusement elle s'effondra avant de nous atteindre.

Le tonnerre et les éclairs ne se succédaient pas, mais étaient continuels. Jusqu'au lendemain matin, ce ne fut qu'un effroyable roulement au-dessus de nos têtes, comme un éblouissant feu d'artifice à droite, à gauche, devant et derrière nous, partout. La tempête, s'étendant au loin, produisait des effets d'optique que je n'avais encore jamais vus ni sur l'océan ni sur terre. Les éclairs, au lieu de tomber du ciel, s'élançaient de l'horizon dans l'espace comme des fusées. Le capitaine, effrayé, nous fit approcher de terre ; il jugea plus prudent

de nous faire faire naufrage sur une île de sable que de courir le risque de sombrer en plein golfe. Cependant il ne nous arriva point d'accident.

Dieu nous tira sains et saufs de cette horrible convulsion de tous les éléments. Vers la fin de la tempête, nous vîmes du côté du nord une clarté, d'abord rougeâtre, puis très vive, comme celle d'une grande ville en flammes, et, derrière cet incendie, les fusées du bon Dieu s'élevaient toujours vers le ciel, sans intermittence, comme pour éclairer cette scène inouïe de grandeur. C'était sans doute un feu de prairie qui dévorait des kilomètres de broussailles et d'arbres résineux.

Oh! quelle nuit! Quel spectacle imposant, grandiose, inimaginable pour qui ne l'a pas vu; mais aussi quel spectacle à nul autre pareil pour les sentiments qu'il inspire, sentiments de crainte, de confiance dans la Providence divine, de la petitesse de l'homme et de la toute-puissance de Dieu. Je l'ai beaucoup admiré, il m'a profondément impressionné, mais je ne tiens pas du tout à le revoir, j'avoue même que dans le moment où la trombe s'approchait de nous, au bruit du tonnerre, à la clarté de la foudre, j'aurais préféré voir une noce de village dans les montagnes du Jura; c'eût été moins admirable, mais beaucoup plus rassurant.

Au lever du soleil, nous vîmes les dunes de

sable qui bordent le Texas, et que nous devions traverser au *Passo de l'Aransas*. J'étais encore sur le pont, regardant et fumant ma cigarette, lorsque le long passager qui ne disait rien ouvrit la bouche pour la première fois et, sans doute, énervé par les dangers de la nuit et la tempête, me dit brutalement :

— Monsieur, la fumée m'incommode.

— Eh bien, ne fumez pas, lui répondis-je. A moi, ce sont les choux qui m'incommodent, aussi je n'en mange jamais.

— Mais c'est l'odeur de votre cigarette qui m'incommode. Si vous ne mangez pas de choux, je suppose que vous n'obligez pas vos voisins à en manger.

— C'est très juste, d'autant plus que cela les incommoderait peut-être encore plus que moi. Quant à la cigarette, je vous ferai remarquer que vous n'êtes pas plus forcé d'en subir l'odeur, que moi de l'éteindre, puisque nous sommes sur le pont où tout le monde peut fumer.

Ce brave homme était un vrai Texien, c'est-à-dire peu poli, mal élevé, mais dont on n'est pas obligé de supporter les grossièretés. Ces gens-là se taisent ordinairement quand on leur répond comme il faut.

A côté du goulet ou passage de l'Aransas, nous

effleurâmes un autre paquebot qui avait sombré, et dont la moitié des roues et de la machine se voyait au-dessus de l'eau. De là, jusqu'à Corpus-Christi, nous avions encore quatre heures de navigation sur un chenal, tantôt large et tantôt étroit, mais toujours tortueux, qui serpentait au milieu de marais interminables, dont on ne voyait pas la fin. Ce paysage plat, marécageux, rempli de joncs à perte de vue, silencieux et torride, est d'une tristesse accablante ; il sue la fièvre.

En contemplant ce désert putride, pestilentiel, chauffé à blanc par le soleil des tropiques, je me rappelai Galveston et me disais à moi-même : — Quelle drôle d'idée ont eue les Américains de planter des villes dans des lieux semblables, et de les habiter après les avoir construites, au lieu d'y mettre le feu et de s'en aller après ! — Ah ! comme il est vrai que l'amour de l'argent fait faire des choses étranges et qui déroutent l'intelligence de ceux qui ne sont pas possédés de cette fatale passion. Je ne comprenais rien à la pensée qui avait présidé à la construction de ces villes sur le littoral du Texas, dont les animaux mêmes n'ont pas voulu pour y creuser leur tanière.

Je ne sais pas non plus si j'étais saturé de sel comme une morue, avec tous ces voyages sur mer, ou si la chaleur me jouait encore quelque vilain

tour, mais je me sentais piqué sur tout le corps par une multitude d'aiguilles, comme si j'eusse été ficelé dans une peau de hérisson tournée du mauvais côté. Néanmoins, je n'étais pas maussade, mais gai; j'avais fini par prendre bravement mon parti de ma singulière position. Galveston m'avait aguerri contre les épreuves morales ou physiques de l'avenir, du moins je le croyais; je riais de l'impression que j'avais produite sur mes confrères, et je m'attendais à n'être pas mieux reçu par ceux de Corpus-Christi.

En attendant, je m'amusais à regarder les échassiers blancs, gris ou roses, les flamants et les cormorans faire leurs pêches ou leur toilette les pieds dans l'eau. De gros oiseaux, de la même espèce, planaient lourdement, à quelques mètres au-dessus de la baie, poursuivant des poissons, puis ils plongeaient à pic, les saisissaient avec leur long bec, et les avalaient aussi lestement qu'ils les avaient pris. Des pluviers et des canards dormaient tranquillement sur l'onde sans ride, ne se doutant pas qu'il y eût des chasseurs dans ce bas monde. Cela nous donnait faim de voir cette gente emplumée, excessivement nombreuse dans ces parages, manger avec aussi peu de façon et tant d'appétit.

Notre cuisinier du bord eut l'heureuse idée de ne pas nous laisser à jeun jusqu'au débarquement.

il nous servit à déjeuner, un vrai déjeuner américain. Potage à la cannelle, plats à la cannelle, tartes à la cannelle ; il avait mis de la cannelle partout. Heureusement qu'il nous servit du beurre très rance et très fort, qui pouvait un peu changer, mais non améliorer le goût de son affreuse cuisine. Ah ! les notions culinaires, en Amérique, sont bien primitives. Beaucoup de perruquiers, au Texas et dans les autres États de l'union américaine, font de la pommade et de l'eau de Cologne à la cannelle. C'est une rage.

CHAPITRE VII

Les dunes de Corpus-Christi. — Troupeaux et *vaqueros* dans les solitudes. — Où l'on verra que je n'ai vraiment pas de chance. — Laredo. — Situation des missionnaires français aux États-Unis. — Vêpres économiques. — Confirmation et charivari.

Vers midi, nous aperçûmes les dunes de Corpus-Christi qui s'élevaient au-dessus de la baie de quelques mètres seulement. Ces dunes, composées de sable et de la chaux des coquillages, mise en poussière par le temps, sont d'une blancheur fatigante pour les yeux, surtout à cause de la lumière et de la chaleur du soleil. Quelques touffes d'une verdure sombre, mais saupoudrée de poussière, et les ordures de chaque maison atténuent cependant la blancheur des dunes dans la ville et ses environs.

La partie commerçante de Corpus-Christi s'étale le long de la plage; l'autre partie est éparpillée sur les dunes, à travers les mesquites, les mimosas et d'autres arbres aussi rabougris, aussi dépourvus d'ombrage, et tout aussi couverts de poussière blanche que les touffes de verdure déjà mentionnées. Quelques cactus complètent cette triste

de nous faire faire naufrage sur une île de sable que de courir le risque de sombrer en plein golfe. Cependant il ne nous arriva point d'accident.

Dieu nous tira sains et saufs de cette horrible convulsion de tous les éléments. Vers la fin de la tempête, nous vîmes du côté du nord une clarté, d'abord rougeâtre, puis très vive, comme celle d'une grande ville en flammes, et, derrière cet incendie, les fusées du bon Dieu s'élevaient toujours vers le ciel, sans intermittence, comme pour éclairer cette scène inouïe de grandeur. C'était sans doute un feu de prairie qui dévorait des kilomètres de broussailles et d'arbres résineux.

Oh! quelle nuit! Quel spectacle imposant, grandiose, inimaginable pour qui ne l'a pas vu; mais aussi quel spectacle à nul autre pareil pour les sentiments qu'il inspire, sentiments de crainte, de confiance dans la Providence divine, de la petitesse de l'homme et de la toute-puissance de Dieu. Je l'ai beaucoup admiré, il m'a profondément impressionné, mais je ne tiens pas du tout à le revoir, j'avoue même que dans le moment où la trombe s'approchait de nous, au bruit du tonnerre, à la clarté de la foudre, j'aurais préféré voir une noce de village dans les montagnes du Jura; c'eût été moins admirable, mais beaucoup plus rassurant.

Au lever du soleil, nous vîmes les dunes de

sable qui bordent le Texas, et que nous devions traverser au *Passo de l'Aransas*. J'étais encore sur le pont, regardant et fumant ma cigarette, lorsque le long passager qui ne disait rien ouvrit la bouche pour la première fois et, sans doute, énervé par les dangers de la nuit et la tempête, me dit brutalement :

— Monsieur, la fumée m'incommode.

— Eh bien, ne fumez pas, lui répondis-je. A moi, ce sont les choux qui m'incommodent, aussi je n'en mange jamais.

— Mais c'est l'odeur de votre cigarette qui m'incommode. Si vous ne mangez pas de choux, je suppose que vous n'obligez pas vos voisins à en manger.

— C'est très juste, d'autant plus que cela les incommoderait peut-être encore plus que moi. Quant à la cigarette, je vous ferai remarquer que vous n'êtes pas plus forcé d'en subir l'odeur, que moi de l'éteindre, puisque nous sommes sur le pont où tout le monde peut fumer.

Ce brave homme était un vrai Texien, c'est-à-dire peu poli, mal élevé, mais dont on n'est pas obligé de supporter les grossièretés. Ces gens-là se taisent ordinairement quand on leur répond comme il faut.

A côté du goulet ou passage de l'Aransas, nous

végétation. Les maisons sont presque toutes en planches passées au lait de chaux; peu sont en briques. Les rues, si l'on peut donner ce nom aux espaces qui séparent les maisons, ne sont pas pavées, car au Texas on ne pave pas les rues, et même aux États-Unis le pavage n'existe qu'à l'état d'exception, et seulement dans les voies principales des grandes villes; presque partout le sol est à nu. A Corpus-Christi le sable des rues et des dunes est mélangé de coquilles d'huîtres, de moules et d'autres crustacés.

Les habitants de cette affreuse localité avaient les bras, le cou, les mains, et probablement le reste du corps, couverts de boutons de chaleur et d'éruptions cutanées en telle quantité qu'on ne leur voyait qu'une peau rugueuse, étrange, parfois remplie de croûtes, comme s'ils venaient d'avoir la petite vérole. Le fait est que cette sueur continuelle qu'on a dans ces régions, et ce linge toujours mouillé, qu'on a sur soi, finissent par produire l'effet d'un immense Rigollot ou d'huile de croton.

A l'évêché, je ne trouvai qu'un seul prêtre, un Français qui m'accueillit avec bonheur. Mgr Manucy était à Laredo, c'est-à-dire à deux cent soixante kilomètres plus loin, mais le train étant déjà parti, je dus remettre au lendemain ma visite à ce prélat. Je profitai de mon séjour forcé à Corpus-Christi

pour aller dire bonjour aux religieuses françaises du Verbe-Incarné. Douée d'un esprit parfait, cette communauté possède plusieurs maisons au Texas, où elle est très aimée, même des protestants, par le bien vrai, solide, qu'elle y fait.

Ces bonnes sœurs se dévouent à l'enseignement et au soin des malades avec une douceur angélique, une abnégation d'elles-mêmes vraiment admirable, et un entrain qui charment tous ceux qui les approchent. Prêtres et laïques m'en firent partout des éloges enthousiastes. Pauvres sœurs! que de misères, de souffrances, et de privations de toutes sortes n'ont-elles pas endurées et n'endurent-elles pas encore, dans leur retraite de planches ou de briques, pour moraliser le pays et sauver les âmes! Oh! si l'amour de l'argent fait faire bien des choses insensées, que de sacrifices, que de choses grandes, nobles et sublimes l'amour de Dieu ne fait-il pas faire !

Le lendemain matin, je pris le train pour Laredo. Quoique la distance, qui sépare cette ville de Corpus-Christi, ne fût pas considérable, nous mîmes toute la journée, douze heures, pour la franchir. La route est triste et monotone au possible, surtout en été, le soleil brûlant ou jaunissant toute la végétation. Des prairies sans herbes, des yuccas, des cactus à *figues de Barbarie*, des taillis à perte de

vue, des arbres avortés, raboteux et presque sans ombrage, et des ruisseaux sans eau, voilà ce qu'on voit sur tout ce long parcours, aride, inculte et plat. J'ai remarqué qu'au Texas les prairies tendent à disparaître; elles sont progressivement envahies par les mesquites, arbre à gomme des plus laids, des plus biscornus, dont les graines renfermées dans des gousses, comme des haricots, sont emportées par les grands vents et semées dans les plaines.

De grands troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons peuplent ces solitudes, et la locomotive est obligée de siffler fréquemment, de ralentir sa marche ou même de s'arrêter pour leur faire quitter la voie, et leur donner le temps d'aller paître ailleurs. Sans doute, c'est à cause de l'envahissement journalier de la voie, par ces troupeaux, qu'on a supprimé les trains de nuit sur cette ligne, et que de jour ils marchent si lentement. Dans tout l'ouest du Texas, la culture est négligée pour l'élevage des bestiaux, qui s'expédient continuellement, par le chemin de fer, dans le nord et surtout à Chicago.

Tandis que je me trouvais dans cette région, un propriétaire livra mille bœufs pour mille dollars, parce que la sécheresse ayant détruit l'herbe des prairies, ses animaux n'en trouvaient plus suffisamment pour se nourrir. Or, quand on réfléchit

qu'aux États-Unis on dépense un dollar comme en Europe on dépense un franc, on voit à quel prix fabuleux de bon marché le bétail descend, en été, dans le Texas. Ce fait peut également donner une idée de l'importance numérique des troupeaux dans ces contrées lointaines.

Les hommes occupés à la garde et à la conservation de ces troupeaux, dont chacun se compose de milliers de têtes, sont à moitié sauvages. Les Mexicains les appellent *vaqueros*. La plupart des vaqueros sont des Mexicains, quelques-uns sont Texiens, et les autres nègres. Les Mexicains de ces parages rivalisent avec les nègres pour la couleur de leur peau. De temps en temps ils se livrent sur leurs chevaux, qu'ils ne quittent guère que pour dormir, à des *fantasias* insensées que jalouseraient des Indiens ou des Arabes. Les Texiens, grands, maigres, à forte carrure d'épaules, portent habituellement des chapeaux gris, en feutre, à larges bords, des pantalons étroits, enfoncés dans de grandes bottes, et des feuilles de maïs dans ces mêmes bottes, pour faire des cigarettes. Mexicains et Texiens vaqueros sont plus ou moins en guenilles, et d'une malpropreté qui se comprend, vu le genre de vie qu'ils mènent parmi ces buissons et ces bois.

Par ci, par là, nous rencontrons quelques mai-

sons isolées, perdues dans les clairières. Comment évangéliser ce monde-là? Comment courir, à travers ces distances, ces déserts et sous ce ciel de feu, après ces gens-là, continuellement à cheval, galopant on ne sait où, un jour ici, un jour là, pour les instruire et leur parler de leur âme à laquelle ils ne pensent pas et dont ils ne s'occupent jamais. Mon Dieu, mon Dieu, me disais-je en faisant ces réflexions, combien l'homme se donne de la peine pour vous fuir, se dérober à vos tendresses et se rendre éternellement malheureux! Cependant, à la station de San Diego, il y a un prêtre ou deux pour essayer de sauver ce pauvre monde.

Les stations de chemin de fer sur cette ligne, jusqu'à Laredo, se composent d'une ou de plusieurs cabanes de planches, plus ou moins grandes, isolées, brûlées par le soleil, ayant un cachet tout à fait local. A San Diego, nous eûmes le temps de déjeuner. Sur toute cette frontière la cuisine est plutôt mexicaine qu'américaine, c'est-à-dire que tout est au piment. Le piment remplace la cannelle; on en met partout, et quel piment! Il emporte la bouche, il brûle la gorge, il brûle les entrailles, et quand on se lève de table on irait volontiers se noyer pour éteindre l'incendie qu'on emporte avec soi.

Laredo est actuellement une petite ville moitié mexicaine et moitié américaine, construite sur une mer de sable, comme toutes celles du Texas méridional. Je ne la connaissais pas encore, et quand je la vis en arrivant le soir, après le coucher du soleil, je me disais : — Si je reste ici, j'y mourrai de chagrin ou de nostalgie, car le sable et la poussière me rendront bientôt aveugle. En effet, c'est un pays excellent pour les ophthalmies. Le sable est toujours mis en mouvement par de fortes brises du sud et les vents qui suivent la vallée du Rio Grande sur les bords duquel se trouve Laredo; l'air en est rempli, les yeux en sont voilés, on en avale sans cesse; le corps, les vêtements, les meubles, l'intérieur des maisons en sont couverts. Ce sable, fin comme une poussière impalpable, brûlant, corrosif, qu'on absorbe sans cesse, encombre les poumons, altère et suffoque tout à la fois, de sorte qu'on passe et passerait sa vie à boire de l'eau glaçée. Ce que j'ai bu d'eau, de Galveston à Laredo, m'aurait suffi largement pour me baigner, si je l'eusse mise dans une baignoire au lieu de la mettre dans mon estomac.

On sait qu'aux tropiques le crépuscule et l'aurore n'existent pas; le jour et la nuit viennent subitement avec le lever ou le coucher du soleil. Arrivé à l'entrée de Laredo, au soleil couchant, il

était nuit lorsque je frappai à la porte du curé, où le vicaire apostolique avait pris domicile. Grâce à la lueur blafarde d'une chandelle, dont la flamme, taquinée par le vent, se démenait comme un diable dans un bénitier, j'aperçus vaguement comme une ombre chinoise, Mgr Manucy, assis dans une berceuse de jonc. Je lui remis la lettre de Mgr Néraz, en lui déclinant mes noms et titres, et ajoutant que je venais pour mon propre compte, mais d'après le conseil de ses deux collègues, Mgr Dubuis et Mgr Néraz.

Est-ce un jugement téméraire, fondé sur l'antipathie des Américains pour les Français et dont je parlerai plus loin, je ne sais, mais il me parut que cette recommandation ne le disposait pas à m'accueillir à bras ouverts. En effet, à peine eut-il jeté un coup d'œil sur la lettre qu'il me dit brusquement : « Vous êtes trop vieux; vous ne faites pas mon affaire; je n'ai besoin que d'un jeune prêtre, je l'ai et je l'attends. »

Je fus d'abord étonné de l'entendre dire que j'étais trop vieux, puisque l'un et l'autre nous ne pouvions nous voir réciproquement qu'à l'état d'ombre ou de silhouette. Ensuite je me dis, sous forme d'aparté : — Pas de chance ! Faire dix mille kilomètres et dépenser 2,000 francs, avoir sué comme je l'ai fait, avoir été dévoré par les mous-

tiques, comme je l'ai été, avoir englouti dans mon estomac de la cannelle et du piment, comme j'ai dû le faire, et tout ça pour m'entendre dire que je suis trop vieux, cela n'en valait pas la peine. Vraiment, je n'ai pas de chance.

Il est vrai que ce n'était pas précisément pour m'entendre dire cela que j'avais tant voyagé, tant dépensé et tant sué, car je savais bien que j'étais vieux ; à Lyon, à Paris, à Galveston on me l'avait assez dit ; néanmoins, je ne m'attendais pas à pareille réception. Je retrouvais, pour m'établir au Texas, les mêmes difficultés que j'avais déjà rencontrées en France, et dont je raconte, dans mes *Confessions d'un curé de campagne*, l'incroyable odyssée qui me fit échouer à Montagnat-le-Reconduit. Comment s'étonner ensuite, de ce qu'on m'a si souvent reproché, d'être toujours par monts et par vaux, et de ne jamais m'arrêter. Je ne demandais que cela, je faisais tout mon possible pour déposer quelque part mon bâton de pèlerin malgré moi ; je ne reculai devant aucune fatigue pour atteindre ce but, mais avec la meilleure volonté du monde, je ne pouvais enfoncer les portes qu'on s'obstinait à me tenir fermées.

Quoique le cœur gros, car je ne savais que faire ni où aller, je fis contre fortune bon cœur. Je priai le curé de me donner l'hospitalité pour la

nuit, et remis au lendemain toute décision. En ce moment, l'évêque me dit :

— Vous ferez bien l'affaire de Mgr Néraz, pour sa cathédrale, où il n'a que deux prêtres.

— Je ne m'impose à personne, lui répondis-je; si Mgr Néraz avait eu besoin de moi, il ne m'aurait pas envoyé auprès de vous, je ne resterai ni dans votre diocèse ni dans le sien. J'irai seulement à San Antonio pour revoir mes anciennes missions, ensuite je repartirai pour la France.

Puis, je changeai la conversation, et, pendant les vingt-quatre heures que je restai à Laredo, l'évêque fut très aimable et très expansif avec moi. Je le trouvai même trop expansif, car il m'exposa ses sentiments sur son diocèse, en général, et sur les Mexicains en particulier, qui constituent la majorité de son troupeau, et j'aurais mieux aimé ne pas connaître ses sentiments sur ce sujet.

Après le souper, bourré d'ail et de piment, depuis le potage jusqu'au dessert, nous dressâmes nos lits dehors, car la chaleur et le manque d'air rendent inhabitable l'intérieur des maisons, surtout de la cure, très malheureusement orientée. En faisant mon lit, je me demandais à quoi servaient les maisons, puisqu'on ne pouvait les habiter ni le

jour ni la nuit. En effet, le jour comme la nuit, on se tient sous le toit de la galerie, quand il y en a; et, quand il n'y en a pas, l'on se tient à l'endroit le moins chaud et le plus aéré de l'habitation. Ah! quels drôles de pays que tous ces pays, quand on n'a plus des yeux de vingt ans pour les voir.

A Laredo, comme sur toute la frontière des deux côtés du Rio Grande, les francs-maçons font beaucoup de mal aux Mexicains qui, dans ces parages, n'ont ni l'instruction, ni les qualités qu'on trouve parmi la population de l'intérieur du Mexique. C'est l'histoire du *pot de fer et du pot de terre* du bon Lafontaine. Les mariages mixtes et le frottement continuel des Américains avec les Mexicains des frontières sont très nuisibles à ces derniers, principalement au point de vue des mœurs et de la foi. Les apostasies formelles ou dissimulées sous le masque de l'indifférence en matière religieuse ne sont pas rares. Pour se rendre compte de l'exactitude de ce fait, il suffit de comparer ce que sont aujourd'hui ces populations, avec ce qu'elles étaient il y a vingt ou trente ans.

En dehors des mariages mixtes et des relations journalières d'intérêt, ce douloureux phénomène a deux autres causes: d'abord l'active propagande

protestante qui dispose de sommes considérables pour pervertir les Mexicains, par n'importe quel moyen, et l'antipathie native de la race saxonne contre la race latine. C'est grâce à cette antipathie, dont ils ne se rendaient pas compte et contre laquelle ils ne luttaient pas assez, que les évêques américains des frontières négligeaient les Mexicains, ne savaient pas les prendre du bon côté, suscitaient des mécontentements et favorisaient, sans le savoir, l'œuvre délétère du protestantisme et de la franc-maçonnerie.

Les évêques et les missionnaires français, étant de même race que les Mexicains espagnols, leur sont plus sympathiques, les aiment davantage, leur montrent plus de dévouement et leur font plus de bien, comme on l'a vu sous les administrations de Mgr Odin, de Mgr Dubuis et comme on le voit encore sous celle de Mgr Néraz à San Antonio. Mais aujourd'hui les Français sont en baisse aux États-Unis, et quand on leur donne une mitre, c'est qu'on n'a pas d'autre tête sur qui la placer et qui soit capable de la supporter dignement.

Les évêques américains ayant, pour la plupart, les qualités et les défauts inhérents à leur race, ont un flegme automatique qui ne s'accorde pas avec la vivacité des sentiments de la race latine. Ce flegme est une entrave et les embarrasse quand

ils veulent avoir du zèle pour le salut des âmes. Le flegme, c'est de la glace morale; le zèle, c'est le feu sacré; la glace et le feu ne s'accordent pas et vivent rarement ensemble, car ils feraient un trop mauvais ménage. Comme ils n'aiment pas plus les Italiens que les Français ou tout autres étrangers, ils ne viennent presque jamais en Europe pour recruter leur clergé. Ils comblent les vides faits par la mort, les maladies ou les infirmités, comme ils le peuvent et quand ils le peuvent; habituellement, c'est au moyen des Irlandais qui viennent aux États-Unis, pour n'importe quel motif, et qui s'américanisent facilement une fois dans le ministère.

L'épiscopat américain, à peu près tout entier d'origine irlandaise, a pour principe, — principe aussi bon que naturel en lui-même, mais qui semble défectueux en pratique et dans son application, — qu'il faut des évêques et des prêtres américains pour les Américains, des prêtres, non pas des évêques, mais des prêtres allemands pour les Allemands, des espagnols pour les Espagnols, ainsi de suite pour les autres nationalités. Ce principe est très juste de prime abord, mais il n'est pas applicable dans les missions, et surtout au milieu d'un contact continuel avec toutes sortes de gens, de sectaires et de sectes.

Avec les évêques français qui survivent encore aux États-Unis, je dirai qu'il faut, avant tout, dans ce milieu, des *missionnaires*, c'est-à-dire des prêtres ayant le cœur, le zèle, l'activité, le dévouement et l'abnégation des vieux missionnaires d'autrefois, ou, si l'on veut, des hommes réellement apostoliques qui fondèrent l'Église des États-Unis. Quand on trouve ces qualités chez un prêtre de même nationalité que ceux qu'il doit évangéliser, édifier, convertir, alors le principe moderne américain et son application sont parfaits. Mais quand ces qualités font défaut, en tout ou en partie, on ne les remplace pas par le flegme américain, ni le caractère national, quel qu'il soit.

Autrefois, la grande majorité de l'épiscopat aux États-Unis se composait de prélats français; tous s'occupaient moins, dans le recrutement de leurs auxiliaires, des nationalités auxquelles ils appartenaient, que de leurs vertus apostoliques et sacerdotales. Avec la grâce de Dieu, les langues nécessaires à leur ministère et qu'ils ignoraient, s'apprenaient vite et bien, les préjugés religieux disparaissaient, les conversions devenaient nombreuses, et l'Église de l'Union américaine, qui n'existait en 1822 qu'à l'état d'embryon, devint si belle et si florissante qu'elle s'imposa bientôt au respect de tous.

Aujourd'hui les missionnaires français n'ont

rien à faire aux États-Unis, car ils partagent le discrédit dans lequel sont tombés nos nationaux à l'étranger, en Amérique comme ailleurs. Du reste, les chemins de fer ont tué les missions dans presque tous les États de l'Union, sauf dans l'ouest. Quand on exerce le ministère apostolique en chemin de fer ou en voiture, on n'est plus missionnaire mais curé rural. En outre, depuis que l'Église américaine est hiérarchiquement constituée, elle tend à s'organiser canoniquement, dans toutes ses parties, comme elle l'est dans les autres pays civilisés depuis longtemps.

Au Texas, comme dans quelques autres États occidentaux et septentrionaux de l'Union américaine, on voit cependant encore bien des missions et surtout de mauvaises missions ; mauvaises, au point de vue de l'esprit public, de la difficulté des communications et de la rareté des ressources morales et physiques. C'est avec peine que j'ai vu, dans ces localités, les missionnaires non français suivre une route qui me paraît défectueuse ou du moins insuffisante. Se borner à construire des chapelles ou des églises, et se contenter de prêcher, même fréquemment, c'est s'exposer à ne jamais améliorer la situation religieuse des populations qu'on est chargé d'évangéliser, encore moins à développer la propagande catholique, c'est-à-dire la foi.

Les missionnaires français, de mon temps, faisaient cela, mais ils faisaient plus aussi. Tous ceux qui ne pouvaient pas avoir de maître d'école catholique se dévouaient eux-mêmes à l'enseignement scolaire. Les lecteurs de mon *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique* (1) se rappellent qu'à Castroville nous n'avions qu'une pauvre petite chapelle qui pouvait à peine contenir cent personnes, et qu'une cabane en branches d'arbres pour cuisine et pour école. Ces deux monuments, construits des propres mains de Mgr Dubuis, alors simple prêtre comme moi, n'eussent certainement pas embelli la place de la Concorde, à Paris, mais dans cette école, il y avait soixante-deux enfants, garçons et filles, auxquels nous donnions un bon enseignement primaire, en trois langues, et une parfaite instruction religieuse.

Depuis longtemps, ces enfants sont devenus chefs de famille, et la population de Castroville est encore aujourd'hui la meilleure et la mieux instruite du Texas. J'avoue qu'il est dur, pour un prêtre, dans de pareils pays, avec un climat aussi rigoureux, d'ajouter aux études, aux travaux, aux privations, aux fatigues et aux obligations du ministère apostolique, les ennuis et les chaînes du

(1) Un vol. in-12. Paris, Gaume, 3, rue de l'Abbaye.

maître d'école, mais il faut en passer par là, dans les mauvaises missions, surtout au début, si l'on veut faire du bien et gagner des âmes à Dieu. Ceux qui ne veulent pas s'astreindre à ce surcroît de travail prêchent dans le vide, voyagent, charpentent, maçonnent, mais ne convertissent pas.

A Laredo, les deux missionnaires étaient français, et, quoiqu'ils fissent de la besogne comme quatre, ils ne pouvaient suffire aux besoins de la ville et des ranchos environnants. Là, comme dans un grand nombre de missions au Texas et même dans la Louisiane, je fus ému par la pauvreté des autels, des ornements et la simplicité, j'allais dire la bonhomie, des cérémonies du culte. Les rubriques, là-bas, sont comme les bougies et la cire dans les églises, la chaleur les fait fondre.

Si les cérémonies, en général, se font, dans les missions du Nouveau-Monde, *à la bonne franquette*, je suis assez embarrassé pour qualifier les chants. Le plain-chant est assez fantastique, et n'appartient à aucune école ; on le traite et maltraite comme on peut. Partout les vêpres sont des plus économiques, en ce sens qu'on économise le chant des psaumes, des antiennes et des hymnes le plus possible ; je crois que les chantres retrancheraient le tout, s'ils l'osaient. Le plain-chant est fréquemment remplacé par d'autres chants, religieux par

les paroles, mais américains par la musique. Cela n'empêche pas les chantres et la musique d'être admirés par les fidèles. Heureux fidèles !

Les chants religieux, dans la plus grande partie des États-Unis, semblent être monopolisés par les femmes ou les jeunes filles, qui professent, sans s'en douter, une grande indépendance des prescriptions de l'Église sur ce sujet. Il est vrai que ce n'est pas de leur faute si elles chantent quand elles devraient se taire, et si leurs chants sont trop souvent en langue vulgaire, quand ils devraient être en latin.

Je ne critique cependant ni les chœurs féminins ni la musique américaine, car bien des circonstances atténuantes plaident en leur faveur. Je constate simplement le fait. Bien des fois même, malgré toutes ces misères, au moment de la bénédiction, après des vêpres économiques, lorsque le prêtre sortait le Saint-Sacrement du tabernacle pour le mettre dans l'ostensoir, je me sentais empoigné par l'émotion, par des élans d'amour attendri pour Jésus, hostie sacrée, vivante qui venait bénir le peuple et recevoir ses hommages. En Europe, dans les grandes villes, on éprouve rarement ces sortes d'émotions, comme dans les pauvres solitudes du Nouveau-Monde.

Le jour de mon départ de Laredo, dans l'après-

midi, Mgr Manucy devait confirmer une vingtaine d'enfants, presque tous à la mamelle. Toute cette jeunesse n'avait pas l'air de beaucoup apprécier la faveur dont elle était l'objet, et le sacrement qu'elle allait recevoir. Les mères, debout sur une seule ligne, tenaient chacune son enfant dans ses bras ; tous criaient à qui mieux mieux, et nous donnèrent un charivari parfaitement réussi. Pour les calmer, leurs mères les berçaient, les faisaient sauter sur leurs bras, leur criaient de se taire, et complètaient le concert, en le rendant plus étourdissant encore. Quand l'évêque s'approchait de l'un d'eux les cris redoublaient, car tous en avaient peur. C'est vraiment merveilleux, me disais-je en moi-même, de voir des enfants, à peine nés, avoir des voix si puissantes et d'un timbre pareil !

Ah ! que de monologues n'ai-je pas eus dans ce singulier voyage !

CHAPITRE VIII

Du désagrément de promener un parapluie et cinq colis. — Comment j'entrai dans San Antonio. — L'invasion chinoise au Texas. — Où l'on verra que je commence à douter de ma raison. — Les sœurs aux États-Unis. — Les véhicules de M*. — Vieux souvenirs.**

Il est toujours triste et malheureux pour un homme quelconque d'avoir une individualité propre, un caractère franc, loyal, sans ambages, et des sentiments qui le mettent en une perpétuelle quarantaine au milieu du monde. Un homme qui n'est pas, ne fait pas et ne sent pas comme tous, a l'air d'avoir la main levée contre tous, et tous alors lèvent la main contre lui.

Le monde n'aime ni la vérité, ni la franchise, ni l'indépendance des caractères ; il n'a de sourires et de faveurs que pour les échines qui se courbent, les ailes qui se ploient, et les esprits qui rampent. Si j'ai été si longtemps et si constamment mis à l'index par le monde et dans le monde, c'est que ne l'ayant jamais aimé, jamais flatté, jamais servi, l'ayant, au contraire, toujours démasqué, toujours attaqué, toujours flétri, je me suis toujours laissé

vivre au gré de la Providence, ne demandant rien, ne désirant rien, n'ambitionnant rien qu'une place au soleil pour y faire le plus de bien possible. J'ai bien bataillé dans ma vie pour obtenir cette place, je ne sais encore si je ne mourrai pas sans l'obtenir, mais le monde, dont l'esprit s'insinue partout, même dans les cœurs où l'on ne songerait pas à le le trouver, n'aura jamais mon encens. L'encens est pour Dieu, non pour les hommes.

Un peu désabusé sur les évêques qui « seraient heureux de m'avoir », je n'eus pas le courage d'aller me présenter à ceux que Mgr Dubuis m'avait désignés comme ayant besoin d'un vieux missionnaire expérimenté dans le ministère et connaissant le pays. Sans doute, j'eus tort : car plus tard Mgr Salpointe, vicaire apostolique d'Arizona, voulut m'engager à le suivre dans ses missions; il me dit aussi que l'évêque du Colorado et l'archevêque de Santa Fé avaient chacun besoin d'un coadjuteur, à cause de leur grand âge, et que je ferais bien leur affaire ; mais indépendamment de mon aversion pour la mitre, pour laquelle je ne me sentais aucune aptitude et dont je redoutais les responsabilités, la question d'argent m'interdisait ces longs voyages, très coûteux et très embarrassants à faire avec mes bagages.

Je me rendis à San Antonio pour revoir une der-

nière fois mes anciennes missions, laissant au bon Dieu le soin de diriger ensuite mes pas où bon lui semblerait. C'était encore deux cent cinquante kilomètres à faire à travers une région à peu près semblable à celle que je venais de parcourir depuis Corpus-Christi. Je pris un train de nuit afin de voir le pays sous son plus bel aspect, c'est-à-dire de ne pas le voir du tout.

Nous arrivâmes à San Antonio vers les six heures du matin. J'allai d'abord à la cathédrale, mais la place manquant au presbytère pour me loger, je me rendis à l'évêché, où je trouvai un prêtre américain qui me conseilla d'aller chez l'aumônier du couvent des Ursulines demander l'hospitalité. Je repris donc mes colis, pour la troisième fois, et me remis en route pour le couvent, construit par Mgr Dubuis. Heureusement l'aumônier, vieux missionnaire français, ne m'envoya pas à l'hôpital ou ailleurs, car je commençais à nager dans ma propre transpiration. Ce vénérable et digne prêtre, le père Buffard, me reçut même avec toutes les démonstrations d'une vraie charité chrétienne et d'une parfaite courtoisie.

Je promenais avec moi, depuis Paris, un parapluie et cinq colis pesant cent cinquante kilos, c'est-à-dire une petite bibliothèque et des vêtements pour plusieurs années, car ces sortes de

choses coûtent horriblement cher aux États-Unis ; mais toutes ces promenades, avec mon parapluie et mes cinq colis, manquaient absolument de charmes et malmenaient ma bourse. A San Antonio, le cocher avait juché tout cela sur une charrette très élevée, et dont le siège sur lequel j'étais assis était à plus de deux mètres au-dessus du sol.

Lorsque nous arrivâmes à la porte de l'aumônier du couvent, il y avait un encombrement de voitures, et comme il n'y avait pas d'échelle pour descendre de mon perchoir, je dus sauter à terre, au risque de me casser les jambes ou le cou. Les chevaux, en ce moment, voulurent prendre la clef des champs, et s'en allèrent en me lançant sur la vieille capote d'un vieux cabriolet, à laquelle je fis un trou suffisamment large pour y passer tout le corps. Heureusement pour moi, personne ne se trouvant là pour constater les dégâts et me réclamer une indemnité, j'en fus quitte pour quelques contusions sans importance.

Ne perdant pas cette occasion de continuer mes monologues avec moi-même, je me disais : C'est vraiment étrange que je ne puisse pas arriver dans aucune ville comme tout le monde. Au début de chaque nouvelle station, il m'arrive toujours quelque chose qui n'arrive à personne. A-t-on jamais

vu quelqu'un, en entrant dans une ville, être jeté sur une capote de cabriolet et la crever en y passant à travers ! A-t-on jamais vu quelqu'un se promener, avec un parapluie et cinq colis, pendant trois heures avant de trouver un endroit pour déposer ses bagages et se reposer soi-même ! Décidément, je finirai par mourir comme personne !

San Antonio est une ville cosmopolite par excellence, je crois qu'actuellement toutes les nations du globe y sont représentées. Sa population, qui n'était autrefois que de six à sept mille habitants, presque tous Mexicains, s'élève aujourd'hui de trente-cinq à quarante mille âmes, dont plus de la moitié sont catholiques. On y compte maintenant quatre paroisses déterminées par la nationalité. La cathédrale est toujours l'église des Mexicains, des Français et des Italiens, qui n'ont pas renié leur foi. L'église de Sainte-Marie ou de l'évêché est pour les Irlandais et les Américains; celle de Saint-Joseph pour les Allemands, et celle de Saint-Michel pour les Polonais.

Toutes ces églises sont grandes et très jolies. Les trois premières paroisses sont assez nombreuses pour exiger bientôt une division et la création d'autres paroisses ; mais le manque de ressources, de prêtres surtout, fera différer encore longtemps

peut-être la réalisation de ce projet. A côté de ces églises s'élèvent de nombreux temples protestants récemment construits. La ville a complètement perdu son caractère mexicain pour devenir une ville américaine, avec ses temples, ses loges maçonniques, ses théâtres, ses grands magasins, ses maisons de banque et ses lieux de plaisir. L'élément étranger a noyé l'élément mexicain. Aussi je ne reconnaissais plus San Antonio.

L'ancien presbytère, où j'avais passé deux mois, en attendant mon ordination, dans un grenier meublé d'une chaise à deux pieds, d'une table boiteuse et du cercueil qui servait à porter les pauvres au cimetière, ayant été brûlé dans un incendie, a fait place à un orphelinat. Cet orphelinat, presque au centre de la ville, adossé contre la prison, serait bien mieux à quelques kilomètres de là, mais qui pouvait prévoir ce prompt agrandissement de San Antonio ?

L'hôpital, également construit par Mgr Dubuis, est bâti sur l'ancien emplacement du cimetière, où l'on allait jadis armé jusqu'aux dents à cause des féroces Comanches qui désolaient toute la contrée. Les deux rivières, le San Antonio et le San Pedro, sont actuellement couvertes de jolis ponts. Ce qui n'a pas changé, c'est le sable et la poussière des rues, dans lesquels on enfonce toujours, en se

poudrant de la tête aux pieds ou des pieds à la tête. Malgré tous ces changements, j'aimais encore parcourir cette ville où j'avais reçu les ordres sacrés en 1848, et où j'offris pour la première fois le saint sacrifice de la messe, à l'âge de vingt-deux ans. Ces souvenirs sont toujours chers au cœur du prêtre.

On m'avait dit en France, avec une certaine admiration pour cette métamorphose : — « Oh ! vous ne reconnaîtrez plus le Texas ni San Antonio ; tout est bien changé depuis vous ! » Je n'ai pas, sur les améliorations sociales, les mêmes idées que les gens enthousiastes du progrès purement matériel. J'ai retrouvé le Texas et les Texiens à peu près tels que je les ai laissés, mais avec des chemins de fer, des maisons et des émigrés en plus, et les Indiens en moins. Avec la population, le nombre des gredins s'est augmenté d'une manière considérable. Je lus un jour, dans un journal d'Austin, le récit de huit meurtres commis en une seule semaine dans un même comté au nord-ouest du Texas !

Ce qu'on appelle, aux États-Unis, la civilisation est arrivée portant, avec les chemins de fer, dans ses caisses de marchandises, la passion du lucre, de l'ostentation, du jeu, des plaisirs immondes, le vol, le viol, la prostitution, les assassinats, les suicides,

l'indifférence religieuse, l'impiété, la loi de Lynch et ses exécutions sommaires. Les temples protestants et les loges maçonniques se sont multipliés en sens inverse de la morale publique et de l'observation des lois divines. Le Texas est toujours le Texas, c'est-à-dire un pays peu estimé, dans les autres États de l'Union américaine, par ses mœurs, et je n'y ai trouvé d'autre changement qu'une augmentation de crimes avec l'augmentation de ses habitants. Aujourd'hui, comme autrefois, le revolver et les coups de couteau ont encore les coudées franches dans cet Eldorado.

Parmi les importations modernes, au Texas, de la civilisation américaine, il faut citer les Chinois. Ce n'est pas une importation, mais une invasion, car on en trouve partout, et j'avoue que la vue de tous ces Chinois et Chinoises n'a pas été le moindre de mes étonnements. A San Antonio, ils partagent avec les négresses et quelques Irlandaises le monopole du blanchissage du linge, tous sont blanchisseurs. Les compagnies de chemin de fer en emploient beaucoup pour les travaux de terrassement. Malgré la vigilance de la police, la moins vigilante, il est vrai, de toutes les polices, ces malheureux fument de l'opium comme en Chine, et s'enivrent à domicile dans des rêves abrutissants. Le gouvernement des États-Unis a fait une loi

pour leur interdire l'envahissement du territoire américain et faire cesser leur importation dans les États de l'Union, mais ses lois sont facilement éludées dans ce singulier pays, et les Chinois viennent toujours.

Ici, comme à la Nouvelle-Orléans, à Galveston et partout, mes confrères me considéraient avec cette respectueuse curiosité dont j'ai parlé plus haut. Ils ne pouvaient pas croire que je revenais avec l'idée sérieuse de rentrer dans la carrière apostolique. Cette idée leur parut tellement étrange, — toujours à cause de mon âge dont on ne manqua pas de me parler, — que je finis par douter de moi, de ma raison, de mon intelligence, de mes forces et de ma volonté. Je n'osais pas dire que j'étais venu faire une simple promenade d'agrément, car je ne mens jamais, puis je tremblais encore au seul souvenir de tous les *agréments* que j'avais eus déjà, du moment où je mis le pied sur le sol américain, mais j'esquivais les questions sur le but de mon voyage, ou bien je répondais que je comptais retourner en France au printemps prochain.

En effet, c'est ce que j'avais de mieux à faire, en présence de toutes les stupéfactions que je causais, et qui n'étaient, sauf trois ou quatre exceptions, généralement pas accompagnées du désir de me

garder. Mais je ne pouvais pas parler de mon retour dans la mère-patrie sans avoir un tremblement dans la voix, car enfin, ce n'était pas gai d'entendre ce concert, unanime et trop prolongé, de gens qui me répétaient sans cesse, sur tous les tons, sous mille formes ou sans aucune forme, que j'étais trop vieux et même insensé.

« Mon Dieu, mon Dieu, me disais-je en moi-même, dans un de mes éternels monologues, suis-je réellement fou de vouloir encore travailler à votre vigne ? Avais-je perdu sérieusement ma raison quand je résolus de venir mourir ici à votre service ? Le prêtre ne peut-il donc pas vous servir à tout âge ? Que faut-il donc qu'il fasse quand les cheveux commencent à blanchir sur son front ? Mon Dieu, mon Dieu, si je ne dois plus vous servir, laissez-moi du moins vous bénir et vous aimer ici, dans les solitudes, comme là-bas, lorsque j'étais pauvre petit curé de campagne ! »

Il fallait bien en prendre mon parti, bon gré, malgré, j'étais désormais condamné, à perpétuité, à me voir poursuivi, non par le fantôme de Macbeth ou « le joueur de flûte » de Duellius, mais par cette sempiternelle chanson : « Vous êtes trop vieux. »

Quelques-uns me disaient avec une charmante naïveté : « Mais c'est étonnant comme vous êtes encore jeune pour être si vieux ! »

Il leur semblait qu'étant un des premiers fondateurs de la mission, je devais avoir les cheveux blancs, le visage ridé, porter lunettes, priser du tabac et marcher avec un bâton; or, comme j'avais les cheveux plus noirs que gris, le visage indiquant à peine mes années, que je ne portais ni lunettes ni tabatière et que je marchais droit comme un grenadier, ces jeunes confrères n'en revenaient pas; j'étais une contradiction pour eux.

Mon esprit et mon cœur, comme on le voit, n'étaient guère saturés de jouissances, de consolations et d'encouragements; mes monologues ne suffisant pas à les remonter, je cherchais quelque ressort du côté de la France, j'avais soif de nouvelles de cette terre aimée. Mais les journaux américains, surtout dans l'ouest, ne s'occupent pas, ne parlent pas de nous, et n'ayant pu donner, avant mon départ, aucune adresse, je n'avais reçu aucune nouvelle du cher pays. J'écrivis alors une vingtaine de lettres aux amis, aux parents; cela ne me donnait pas de leurs nouvelles, mais cela me permettait de m'entretenir avec eux et préparait des réponses.

J'avais besoin de cette compensation à mes misères, car je n'avais pas même le repos de la nuit pour oublier les épreuves du jour. Depuis mon arrivée à la Nouvelle-Orléans, je n'avais pas en-

core dormi, et quoique exténué par le besoin de sommeil, c'était avec une sorte de terreur que, le soir, je voyais arriver le moment de me coucher. Je me mettais entre trois ou quatre portes et fenêtres que je laissais ouvertes pour mieux respirer, mais toutes ces précautions étaient inutiles; le manque d'air, les moustiques et la sueur brûlante qui ruisselait sur tout mon corps, m'empêchaient de dormir. Je tombais d'insomnie et de fatigue physique et morale, je sommeillais parfois quelques minutes sur une chaise ou sur mon lit, mais je ne dormais pas.

Est-ce une légende, est-ce une histoire, je n'en sais rien, mais on raconte que, pendant une attaque de l'île de Rhodes par les Turcs, un des chevaliers, trahissant ses frères et sa foi, livra une des portes de la forteresse, qu'il devait défendre, à l'ennemi. Lorsque la trahison fut connue et que les Turcs furent repoussés, le conseil de l'ordre s'assembla pour délibérer sur le genre de supplice qu'on infligerait au traître. Un des frères-chevaliers qui, sans connaître le Texas, connaissait sans doute le supplice de l'insomnie, conseilla de lui faire sonner, jour et nuit, tous les quarts d'heure sur le mortier de la pharmacie, car ils n'avaient pas de cloche. Cette sentence prévalut. Le malheureux condamné fut conduit à la pharmacie;

quatre chevaliers l'accompagnaient et le forçaient tous les quarts d'heure à frapper sur le mortier. On dit qu'il vécut quatre jours, demandant en grâce qu'on le tuât pour terminer les souffrances atroces qu'il endurait. Ce mortier, ainsi que la porte de l'hôpital de Rhodes, donnés au prince de Joinville par le sultan, furent placés dans la salle des Croisades, à Versailles, où l'on peut les voir encore.

Que de fois ne m'est-il pas arrivé de penser à cette histoire, en voyant que je ne pouvais pas dormir! Lorsque j'étais trop altéré par la chaleur et la transpiration, je n'avais pas même la ressource de boire de l'eau fraîche. L'eau de San Antonio, qui est distribuée dans toute la ville et dans les maisons, au moyen de petits tuyaux de plomb, est tellement chauffée par le soleil, que lorsqu'on ouvre le robinet pour en prendre, elle ne devient tiède qu'au bout de quelques minutes, puis elle devient douce, et finalement d'une température convenable. Ce n'est qu'en hiver, et lorsqu'il n'y a pas de soleil, qu'elle est fraîche et très agréable à boire.

Le matin, j'allais dire la messe à l'hôpital dirigé par des sœurs du Verbe-Incarné; la supérieure était cette sœur Saint-Pierre, dont on m'avait parlé à New-York, et qui, par sa bonté, son intelli-

gence et ses talents remarquables de direction, se fait aimer, apprécier, admirer de tous. Ces sœurs qui dirigent également l'orphelinat sont une vraie Providence pour le pays. Leur affabilité, leur charité, leur dévouement ont su leur attirer, non seulement l'estime, mais encore le concours de bien des protestants pour l'entretien de leurs œuvres.

En Amérique, les sœurs enseignantes font un bien immense en instruisant de jeunes filles, catholiques ou protestantes, qui deviennent généralement d'excellentes mères de famille très chrétiennes. Mais les sœurs hospitalières du Verbe-Incarné, de Saint-Vincent de Paul et les Petites-Sœurs des Pauvres exercent un véritable apostolat. Un jour, un vieux médecin américain, qui soignait les blessés pendant la guerre de Sécession, me dit : « Je ne suis ni protestant ni catholique, je ne suis rien, mais si jamais je deviens quelque chose, je me ferai catholique, car, lorsque pendant la guerre je tombais de sommeil, de fatigue et d'épuisement, et que je voyais de vieilles sœurs panser nos blessés et travailler gaiement nuit et jour sans se reposer et sans se coucher plus d'une ou deux fois par semaine, je me disais : leur religion est vraiment divine, et tôt ou tard, je me ferai catholique. »

Les bonnes sœurs de l'hôpital m'envoyaient

chercher au couvent tous les matins, avec une voiture qu'il me serait difficile de décrire, mais qui mérite cependant une description quelconque, car les véhicules de San Antonio sont à peu près tous de ce genre. Dans une des rues de la ville, je vis une enseigne de carrossier ainsi conçue :

*M*** fait toutes sortes de choses sur des roues.*

Cette enseigne me fit longtemps rêver, car elle prêtait à bien des interprétations. Je trouvais que cet endroit était peu commode pour y faire toutes sortes de choses. Parmi les choses qu'il faisait sur des roues, on remarquait une simple petite caisse plate et sans couvercle, comme une caisse à tableau, surmontée d'une banquette et d'une capote analogue à celle de nos anciens cabriolets. Deux légers ressorts de voiture pour supporter la caisse, et deux brancards pour la traîner; telle était une des fabrications dudit carrossier, et telle était la voiture de l'hôpital.

Ces sortes de véhicules sont d'une légèreté merveilleuse; ils ne sont pas traînés, mais emportés, enlevés par des chevaux suffisamment mal nourris pour être à l'abri de toute espérance d'embonpoint. Maigres comme des rossinantes, et nerveux, ces chevaux ont l'air de danser quand ils

trottent ou courent, car ils ne vont au pas que par exception. Les rues et les routes étant telles que la capricieuse nature les a faites, le voyageur éprouve dans ces voitures tous les mouvements imaginables, depuis le tangage et le roulis jusqu'à ceux qu'on fait subir à l'omelette durant les différentes phases de sa cuisson. Celui qui n'est pas un peu acrobate ne saurait faire un kilomètre sans risquer vingt fois d'être jeté par terre, quand il n'est n'est pas meurtri de ci ou de là, il descend toujours moulu, comme s'il eût été roué de coups.

La chapelle de l'hôpital est une simple et pauvre chambre qui rappelle l'indigence de Bethléem. L'autel de bois, les ornements sacerdotaux et les vases sacrés sont d'une affligeante pauvreté. Les sœurs du Verbe-Incarné copient Jésus. Lorsque le fils de Dieu descendit du ciel sur la terre, il naquit dans une étable, ayant à peine de quoi se couvrir; cependant, il continua de répandre ses largesses et ses bienfaits sur les hommes. Les sœurs se privent de tout, même de la consolation d'avoir une jolie chapelle, afin de pouvoir recueillir un plus grand nombre d'orphelines et de répandre plus de bien-être sur leurs chers malades. Qu'elles soient bénies en attendant la récompense éternelle du bon Dieu.

Les médecins du nord des États-Unis ont fait de

San Antonio une sorte d'infirmerie dans laquelle ils envoient les malades qu'ils ne peuvent guérir. Sous prétexte que cette ville est à 210 mètres au-dessus du niveau de la mer, que la brise du golfe l'embaume, que son air pur et son ciel bleu lui donnent un faux caractère de l'Italie méridionale, San Antonio devient une succursale de la baie de Naples. Les malades, principalement ceux qui sont atteints d'affections pulmonaires, de phtisie et de rhumatismes viennent du Canada, du nord de l'Union, de la vallée du Mississipi, de la Floride et d'ailleurs, chercher des forces et la santé dans ces régions, qui sont très saines, il est vrai, mais ne guérissent par elles-mêmes aucune de ces affections.

J'ai demandé sur ce sujet des renseignements à de vieux missionnaires établis dans le pays depuis que cette partie du Texas a la réputation de guérir les maladies de poitrine et des rhumatismes, tous m'ont répondu que les malades, au lieu de se rétablir, se faisaient enterrer au bout d'un temps plus ou moins court. Cela ne m'a pas surpris, car si le climat n'est pas malsain, la vie qu'on mène au Texas, encore plus que dans les autres États de l'Union, est certainement faite pour abréger l'existence. La vieillesse, et surtout la vieillesse bien portante, est une chose rare dans tous les États-Unis.

Malgré les changements qui se sont opérés à San Antonio, quelques coutumes se sont conservées et lui rendent sa physionomie mexicaine d'autrefois. Je veux parler des convois d'*arrieros*, que les chemins de fer diminuent tous les jours. On voit encore de temps à autre, sur la place de la cathédrale, ces longues files de charrettes, traînées par des bœufs qui ruminent, en plein soleil, des journées entières, et mâchonnant des tiges sèches de maïs. Des cuisines en plein air, et, près d'elles, des files de tables où les conducteurs des convois, femmes et enfants, des ouvriers et des industriels mangent des *ratatouilles* au piment et des fruits.

Le nombre des voitures publiques tend également à diminuer le nombre des cavaliers; néanmoins on voit encore des *rancheros* mexicains dans leur costume pittoresque et malpropre, et des Texiens mieux montés, mais guère mieux vêtus. Jadis ces cavaliers étaient de vrais arsenaux ambulants; aujourd'hui la sécurité relative dont jouit le pays a fait déposer les armes; seul le révolver s'aperçoit toujours à quelques ceintures et dans les magasins. Étant entré dans une maison de banque pour demander la monnaie d'un billet de vingt dollars, je vis à chaque guichet, derrière la grille, un revolver; plusieurs autres étaient

suspendus à des clous, à côté des habits des employés. Un instant je me crus à l'époque de ma première mission où le revolver régnait partout et jouait sans cesse.

Les vieilles églises des missions espagnoles ne seront bientôt plus que des souvenirs, car de notre temps on n'aime pas ce qui est vieux. L'église de l'Alamo, malgré son histoire liée d'une manière sanglante à celle de l'indépendance du Texas, n'est plus qu'un magasin militaire. Ses colonnes, ses statues, ses sculptures et tout ce qui rappelait son caractère religieux ont disparu, presque entièrement, à la suite des mutilations nécessitées par sa nouvelle destination.

La mission de la Conception avec ses deux grands clochers carrés et sa coupole massive, celle de San José, dont le portail, la façade et le clocher sont si riches en belles sculptures, genre Renaissance, et celle de San Juan tombent en ruines. A l'ombre de ces édifices, moitié religieux, moitié forteresses, que de bien n'ont pas fait les pères franciscains chargés d'instruire les Indiens et les âmes qui leur étaient confiées. Aujourd'hui quelques Mexicains et quelques cultivateurs des environs sont échelonnés autour de ces missions tristes, solitaires, abandonnées. Des touristes viennent les visiter. Pendant le jour, le soleil les

donné ce trésor, car ils m'ont donné l'indépendance de leurs préjugés, de leurs passions, de leurs petitesses, des événements et de tout ce qui trouble ce pauvre monde.

Quand je vins à Castroville pour la première fois, je regardais tout avec mes yeux de vingt-deux ans. Je voyais tout sous un beau jour. Je ne poétisais pas les prosaïques réalités de la faim, de la pauveté, des chaleurs excessives et des mille misères de la vie apostolique, mais je les supportais en les raillant. Je me vengeais d'elles par des mots, des indignations et des étonnements naïfs.

J'étais prêtre, autant qu'on peut l'être à cet âge, c'est-à-dire connaissant mes devoirs ecclésiastiques vis-à-vis de Dieu, des hommes et de moi-même, mais voilà tout. C'est au moment d'entrer dans mon éternité, lorsque la tombe s'ouvre déjà sous mes pieds, que je sens seulement toute la beauté de l'apostolat, comme la grandeur ineffable de la charité du prêtre pour l'homme. J'avais l'amour de mon prochain sans avoir l'amour des âmes ou, pour mieux dire, sans avoir pour leur éternel bonheur ce zèle que tout ministre de Dieu doit avoir.

Je comprenais qu'il fallait tout souffrir, tout subir, tout sacrifier pour faire des chrétiens, et tâcher de les faire bons, mais je n'allais pas au delà. Je ne comprenais rien à la vie pratique et peu de

CHAPITRE IX

Départ pour Castroville. — Une attente désagréable. — Comment je passai ma nuit à la porte de l'église. — Confession et souvenirs du passé. — Incidents du matin. — Histoire de deux barbiers. — Canons remplacés par des enclumes. — Mes anciens élèves.

Le samedi qui suivit mon arrivée à San Antonio, étant la fête de saint Louis, roi de France, patron de Castroville, le bon père Buffard m'engagea d'aller assister à cette fête, en me disant que mes anciens paroissiens seraient très heureux de me la voir présider. Le lendemain, jeudi soir, je pris le train pour me rendre dans cette colonie alsacienne et lorraine, qui fut ma première mission.

Le train devait partir à six heures et demie, il était au complet, et contenait même un supplément d'une douzaine de petits enfants qui pleuraient et criaient plus fort les uns que les autres. Ils me donnaient une douce réminiscence de la confirmation de Laredo.

A huit heures, le train était encore en gare. Nous cuisions dans une atmosphère parfumée de

sueurs et de senteurs de cuir de bottes et de linge mouillé par la transpiration, mais nous ne partions pas.

Deux énormes semelles, de vraies semelles de gendarme, étaient juchées sur le dossier de mon siège et m'empêchaient de remuer. Celui qui les possédait au bout de ses énormes bottes ronflait derrière moi pour tuer le temps. De même que les Napolitains ont toujours les mains dans la poche des autres, de même les Texiens ont toujours leurs jambes en l'air, sur n'importe quoi, quelquefois même sur n'importe qui, selon l'occasion. On dirait que leurs jambes interminables sont moins faites pour marcher que pour contempler les astres : car, à peine sont-ils assis, qu'ils posent leurs jambes aussi haut que possible, sans s'inquiéter de l'objet sur lequel ils les posent.

A neuf heures, on vint nous avertir que le train de Galveston que nous devions attendre avait déjà plus de trois heures de retard. Le feu des prairies avait brûlé un pont sur lequel il devait passer, de sorte qu'on fut obligé d'envoyer un autre train pour embarquer les voyageurs, le premier ne pouvant plus passer la rivière avant que le pont ne fût réparé.

Maintenant que les prairies sont envahies par les mesquites, lorsqu'on met le feu aux herbes sè-

ches, il se communique fréquemment aux arbres et aux taillis résineux, l'incendie devient alors terrible et suit le vent qui l'attire. Quand un train passe au milieu de cette fournaise, on ferme toutes les ouvertures des wagons et l'on marche à toute vapeur, afin de ne pas laisser aux flammes le temps de briser les carreaux des fenêtres et d'asphyxier ou brûler les voyageurs. Ce passage est toujours dangereux, quoique rapide, car parfois les rails se tordent sous l'action du feu.

Enfin nous nous mîmes en route à une heure du matin. Castroville est à neuf kilomètres de la station. Deux voitures, dans le genre de celle de l'hôpital de San Antonio, mais plus grandes, nous attendaient à la gare ; à chaque mouvement qu'elles faisaient, elles craquaient de toutes parts comme des allumettes chimiques. On empila sur des planches et nos valises, les passagers, les enfants et leurs mères. Chacun se cramponna de son mieux à tout ce qu'il pouvait accrocher, puis nous partîmes au trot.

— Pourvu que la voiture ne se brise pas dans le bois, avant d'arriver, me dit le cocher avec un air de doute et peu rassurant.

— Oh ! ça lui arrive encore assez souvent, ajouta un habitué qui avait entendu l'exclamation du cocher.

— Est-ce qu'il n'y a pas de charron à Castroville? dit une grosse femme chargée de trois enfants dont elle venait de faire taire les pleurs et les cris par une administration consciencieuse de claques, de giffles et de coups de poing.

— C'est la troisième fois qu'elle y va cette semaine, répondit mélancoliquement le cocher.

Quoique je n'eusse pas avec moi mes cinq colis et mon parapluie, j'étais peu rassuré par cette conversation; je l'étais d'autant moins que dans le bois notre voiture recevait à tout instant des chocs qui la faisaient craquer plus fort, et que nous avions à traverser deux fois la Médina, non pas sur des ponts, mais dans son propre lit. Cependant nous arrivâmes à Castroville sans accident, vers les trois heures du matin. Je me mis aussitôt à la recherche du presbytère.

Le curé dormait dans une petite chambre au-dessus de la sacristie adossée contre le chœur de l'église. J'essayai de le réveiller en l'appelant et en frappant contre la porte, mais n'ayant pas réussi, je ne voulus pas faire trop de tapage pour y parvenir. J'allai m'asseoir sur les marches du portail de l'église, et je récitai mon chapelet en attendant le jour. Comme je tombais de sommeil, je finis par m'endormir, malgré la fraîcheur et la dureté de la pierre qui me servait de siège.

Il faisait encore nuit quand je me réveillai. Un petit chien noir vint me caresser après avoir voulu me mordre. La lune envoyait ses lueurs blafardes sur les arbres, les buissons et les chemins blanchis par la poussière. Les maisons, dispersées dans la plaine, se cachaient dans l'ombre et la verdure. Les étoiles brillaient d'un grand éclat, malgré les clartés de la lune. Les sourires de l'aurore, les mélancolies du crépuscule et les tristesses de la nuit m'ont toujours fait sentir leur influence mystérieuse dans le silence et la solitude.

Assis sur la pierre, parvenu au terme de mon dernier pèlerinage dans les missions d'outre-mer, je regardais avec une profonde émotion ce berceau de ma carrière apostolique. Ces sentiers si souvent parcourus, ces retraites tant visitées, ces profondeurs ombreuses où j'avais pénétré, ces immensités verdoyantes où je m'étais perdu, réveillaient dans mon esprit et dans mon cœur un monde de pensées, de sourires et de tristesses. Les pensées tristes dominaient en moi. Tout, au dedans comme au dehors, avait une teinte lugubre.

Il me semblait que toutes les voix de la nature gémissaient de concert en ce moment. J'entendais le vent sangloter dans le feuillage des arbres et des plaintes s'élever du fond des vallées et descendre du haut des collines. L'eau murmurait sourdement

dans le lointain. Autrefois je n'entendais que des chants joyeux, aujourd'hui la thrénodie était universelle. La nature est toujours à l'unisson de l'âme, et le chant de l'âme n'est qu'une mystique élégie quand on n'a plus vingt ans.

Les étoiles brillaient et me parlaient de bien des choses. J'ai toujours aimé les étoiles, et toujours elles m'ont parlé de ce que j'aimais le plus. Elles parlent à l'âme de celui qui les aime et les écoute ; elles parlent bien mieux que la brise, mieux que la tempête, mieux que le chuchottement des arbres et le chant des oiseaux. Elles n'ont ni voix ni langage pour les foules et les gens du monde. La nature ne se dévoile et ne se révèle qu'à ses initiés ; elle ne se livre qu'à ceux qui se livrent à elle. Pour la comprendre il faut l'aimer. L'amour de la nature est en sens inverse de l'amour du monde. Si le monde m'aime si peu, c'est que j'aime la nature avec enthousiasme.

La nature entière murmurait bien des choses à mes oreilles, et ces choses, douces ou tristes, me firent pleurer. Oh ! combien j'avais besoin de pleurer ! Depuis bien des jours, depuis longtemps mes larmes retenues m'étouffaient. Je souffrais du cœur, je souffrais de la poitrine, je souffrais du front, parce que j'avais besoin de pleurer et que je ne l'osais pas. N'étais-je pas aussi « trop vieux »

pour pleurer, comme je l'étais pour servir le bon Dieu? on ne me l'a pas dit. Malgré mes cheveux gris, jamais mes yeux n'avaient versé tant de larmes. C'était ridicule, insensé, je le sais, mais j'étais seul, il faisait nuit, je ne pouvais plus les retenir.

Larmes douces, sans amertume, mais brûlantes et pressées, elles ruisselaient sur mon visage et me mouillaient les mains. Pourquoi coulaient-elles? Au fond du cœur, je n'éprouvais rien contre les hommes, rien contre les événements. A mon âge on ne devrait plus pleurer; c'est bon pour les enfants. Serais-je toujours enfant, ne saurais-je jamais vieillir? Et pourtant, on me dit que je suis vieux. Je ne sais plus ce que je suis. Est-ce le cœur, l'âge ou les rides qui constituent la vieillesse? On ne me l'a pas dit, et je ne le sais pas. Je ne sais plus rien.

Pèlerin perpétuel, involontaire, j'ai partout été comme un étranger parmi les hommes. Peu connu, moins aimé, sans abri sous un toit vraiment hospitalier, j'ai dû passer sur la terre comme un exilé sans patrie ici-bas, hâtant le pas pour arriver au repos éternel. Après l'amour de Dieu, j'aimai la liberté comme le plus grand trésor en ce monde. En me jetant, plus que jamais, dans les bras de Dieu, par leur égoïsme, les hommes m'ont

donné ce trésor, car ils m'ont donné l'indépendance de leurs préjugés, de leurs passions, de leurs petitesses, des événements et de tout ce qui trouble ce pauvre monde.

Quand je vins à Castroville pour la première fois, je regardais tout avec mes yeux de vingt-deux ans. Je voyais tout sous un beau jour. Je ne poétisais pas les prosaïques réalités de la faim, de la pauveté, des chaleurs excessives et des mille misères de la vie apostolique, mais je les supportais en les raillant. Je me vengeais d'elles par des mots, des indignations et des étonnements naïfs.

J'étais prêtre, autant qu'on peut l'être à cet âge, c'est-à-dire connaissant mes devoirs ecclésiastiques vis-à-vis de Dieu, des hommes et de moi-même, mais voilà tout. C'est au moment d'entrer dans mon éternité, lorsque la tombe s'ouvre déjà sous mes pieds, que je sens seulement toute la beauté de l'apostolat, comme la grandeur ineffable de la charité du prêtre pour l'homme. J'avais l'amour de mon prochain sans avoir l'amour des âmes ou, pour mieux dire, sans avoir pour leur éternel bonheur ce zèle que tout ministre de Dieu doit avoir.

Je comprenais qu'il fallait tout souffrir, tout subir, tout sacrifier pour faire des chrétiens, et tâcher de les faire bons, mais je n'allais pas au delà. Je ne comprenais rien à la vie pratique et peu de

choses à la vie apostolique. Je ne cherchais pas à comprendre, et me contentais de me laisser aller à ce double courant de la nature et de la conscience, sans me demander où j'allais. L'avenir et le passé n'existaient pas pour moi; je ne voyais que le présent, comme on le voit à vingt ans.

Une belle soirée, le souffle de la brise, le bruissement du feuillage, le chant des oiseaux, le scintillement des étoiles, le vol des nuages, toutes les belles scènes et les gracieux murmures du ciel et de la terre, me faisaient vite oublier les douleurs du jour et de la nuit. J'oubliais, comme on oublie à vingt ans.

Doué d'une excessive sensibilité de cœur et d'esprit, mon cœur a besoin d'aimer et mon esprit a besoin de rêver. Je rêvais à tout, sur tout, partout; j'aimais les hommes et les choses, j'aimais le bien, le beau, j'aimais tout, comme on aime à vingt ans.

Depuis cette époque, les événements les plus multipliés, les plus divers, les plus étranges ont rempli mon existence d'une telle sorte qu'avec le surplus d'une part ordinaire, et même abondante, ils auraient pu remplir convenablement vingt autres existences. Je ne sais encore comment mon cœur n'a pas été brisé par les hommes, ni mon esprit étouffé par les choses. J'ai souffert de tous et de

tout, au moral comme au physique, et ma vie est un vrai problème, car je vis et ne suis pas fou, du moins je le crois.

J'étais aimant, j'étais religieux, et cependant je n'avais ni la piété, ni la conscience, ni le zèle que doit avoir tout missionnaire et tout prêtre. Personne n'a pénétré dans tous ces secrets, profondément tristes, de mon être, Dieu seul les connaît; ayant plus senti, plus éprouvé que raisonné, je ne les connais pas complètement moi-même. Sur le seuil de l'église à Castroville je regardais tout ce passé, tous ces événements, tous ces sentiments avec une indéfinissable tristesse. Regarder en arrière, c'est regretter, c'est tenir à ce qui passe : serait-ce possible que ce qui passe ait encore quelques lambeaux de mon cœur?

Lorsque six heures sonnèrent, les étoiles ne brillaient plus, je ne pleurais plus, et le curé remuait dans sa petite chambre. J'essuyais mes yeux pour qu'il ne s'aperçût de rien. J'essayais même de sourire; devant le monde ne faut-il pas toujours sourire? Je frappai de nouveau chez lui.

— Je descends, cria-t-il, une minute, s'il vous plaît.

Quand il eut ouvert sa porte, il m'embrassa cordialement, dès qu'il sut qui j'étais.

— Je vous ai attendu jusqu'à dix heures hier

soir, me dit-il ; où donc avez-vous passé la nuit?

— Sur le seuil de l'église, lui répondis-je. Puis je lui fis, en deux mots, le récit concernant le retard du train, mon voyage de San Antonio à Castroville et mon installation à la porte du sanctuaire ; mais je ne lui dis pas comment j'avais passé mon temps.

— Vous êtes Français ? ajouta-t-il, d'un air tout à fait drôlatique.

— Oui ; des pieds à la tête.

— Il n'y a que des Français pour être durs à la fatigue comme cela. Une nuit passée de la sorte me tuerait.

Après nos deux messes dites, nous allâmes déjeuner à l'hôtel, car le presbytère étant en construction, le curé n'a pas de ménage. Du reste, au Texas peu de missionnaires mangent chez eux, faute de ressources suffisantes pour avoir une cuisinière, ou pour éviter les embarras et les inconvénients d'un ménage chez soi. Selon l'habitude de ces régions, il se mit un paletot en toile grise, pour avoir moins chaud et moins de poussière, puis il ouvrit un parapluie en cotonnade blanche, et nous partîmes.

— Et votre ombrelle ! me dit-il, en s'apercevant que j'allais en plein soleil, sans ce meuble.

—Je n'en ai pas, et n'en use jamais.

— Ah! fit-il d'un air étonné; vous êtes encore plus Texien que moi.

Après le déjeuner, il me laissa dans une des chambres de l'hôtel pour dormir. Au lieu de me coucher, je crayonnai sur mon carnet mes dernières impressions de voyage. Ce pauvre Castroville, où Mgr Dubuis et moi avons tant souffert et que nous aimions tant, est bien changé. Les mesquites, qui n'étaient alors qu'à l'état de buissons, sont devenus des arbres et cachent une grande partie de la ville. Les cabanes ont disparu pour faire place à des maisons de planches ou de pierres. De l'église en pierres que nous avions construite de nos mains, il n'en reste aucune trace; on en a construit une autre plus grande et plus belle.

La première petite chapelle, pareillement bâtie par Mgr Dubuis, en 1846, n'existe plus; une petite maison occupe son emplacement. En pensant à cette chapelle, je ne pouvais m'empêcher de sourire au souvenir de la nuit de Noël, en 1848 ou 1849, lorsque je voulus étonner mes paroissiens à la messe de minuit, par une invention des plus juvéniles. Ayant orné la chapelle de mon mieux, j'eus l'idée bizarre de cacher une flamme de Bengale rouge sur l'autel de la sainte Vierge, derrière un vase de fleurs. Au moment de prendre mes ornements sacerdotaux, j'y mis le feu sans que

personne s'en aperçût, puis j'entonnai le *Te Deum*. La flamme brûla, éclaira de ses vives clartés nos petits autels, et toute l'assistance, d'abord effrayée, admira l'effet produit. Mais il y eut un autre effet, auquel je n'avais pas réfléchi : la fumée de la poudre nous prit bientôt à la gorge de telle manière, qu'au lieu de continuer à chanter, nous nous mîmes tous à tousser. Ah ! mes paroissiens furent bien surpris, et moi bien plus encore, car notre toux dura longtemps.

Si mes souvenirs ne me font pas défaut, c'est pendant cette même messe de minuit que les Indiens vinrent massacrer un enfant de mon école et trois colons qui n'étaient pas à la messe, malheureusement pour eux. Nous retrouvâmes le lendemain leurs cadavres affreusement mutilés, et qui dénotaient que deux des victimes s'étaient défendues.

Notre pauvre petite cabane, œuvre manuelle de Mgr Dubuis, et dont les murs étaient une vraie mosaïque de bois, de briques, de pierre, de terre et de chaux, est encore debout, mais probablement refaite ou consolidée. Son propriétaire actuel est le frère de l'artilleur dont les bras furent emportés, en bourrant un mauvais petit canon, apporté par M. Castro, et qu'on tirait aux jours de fêtes. J'entrai dans cette maisonnette qui me rappelait tant

de souvenirs, et dont je parle longuement dans mon *Journal d'un missionnaire au Texas*. Ce fut avec une profonde émotion que je revis la place où mourut l'abbé Chazelle, la cheminée où nous faisions cuire, les jours de disette, hélas! trop fréquents, des chats, des serpents à sonnettes, des queues de crocodiles et toutes sortes de choses plus mauvaises les unes que les autres, et que je mangeais avec tant de répugnance.

La tombe de l'abbé Chazelle, mort de faim et de misère dans cette cabane, n'est plus dans le jardin, on l'a transportée dans le nouveau cimetière situé sur la colline au pied de laquelle se trouve l'*arbre des pendus*, c'est-à-dire le chêne où la population pendait les malfaiteurs qu'elle *lynchait*. A l'endroit où le fou venait la nuit prier et chanter sur cette tombe, on voit maintenant un gros mesquite. Le reste de la ville était méconnaissable pour moi, je ne vis plus de traces des anciennes habitations auxquelles se rattachaient bien d'autres souvenirs. En parcourant ces rues qui ne me disaient plus rien, j'avais l'air de chercher un mort sur un champ de bataille.

Le jour de la fête patronale était une fête chômée; je devais chanter la grand'messe. Pour faire honneur à mes anciens paroissiens, je crus devoir me faire beau, c'est-à-dire me faire raser,

car ma toilette ne consistait pas en autre chose. Un barbier de profession ou *dilettante* dans le métier vint me rendre ce service que je n'osais pas encore me rendre moi-même. Il commença par me fourrer deux grands journaux dans le cou, pour remplacer les serviettes qui faisaient défaut. Puis, au moyen d'un pinceau fait avec des crins de cheval, il me barbouilla le visage avec je ne sais quoi qui me cuisait horriblement, et me racla la peau, comme s'il eût voulu la tanner, essuyant de temps à autre son rasoir sur les journaux qui me servaient de serviette.

Je ne criai pas miséricorde, durant cette opération, de crainte qu'il ne me fît quelque balafre, mais j'en avais bien envie. Avait-il peur de me couper, avait-il trop chaud, je n'en sais rien, mais il suait au point que sa sueur ruisselait sur moi, ce qui n'était point ragoûtant du tout. L'anxiété, plus encore que la chaleur, me faisait également transpirer ; aussi, quand il eut fini, je poussai, de satisfaction, un *ouf!* formidable. Tout le temps que dura mon supplice, je pensais au barbier de Sligo, dont j'eus à souffrir bien plus que ne me le fit celui de Castroville, surtout par ses procédés qui méritent d'être rappelés ici.

Me trouvant un jour à Sligo, dans le nord de l'Irlande, et ne pouvant me raser moi-même, à

cause du froid qui me raidissait les mains, je me mis à la recherche d'un barbier quelconque, car j'avais plusieurs visites à faire et j'étais très pressé. Au bout de cinq minutes, j'avisai dans une rue, près de mon hôtel, une boutique de piteuse apparence, qui laissait apercevoir derrière des vitres malpropres deux pots de pommade, un peigne en corne grise qui paraissait avoir servi, deux perruques rousses placées sur des têtes de bois, et deux morceaux de savon de Windsor.

Cela m'inspirait une confiance des plus médiocres, mais nécessité ne connaît pas de loi : je me décidai, quand même, à tenter le rasoir du figaro de l'endroit. A peine eus-je mis le nez à la porte entr'ouverte que je voulus me sauver. La saleté de l'intérieur me donnait des nausées ; mais j'avais compté sans mon... barbier. Aussitôt qu'il m'aperçut, il se lança sur moi, me prit un pan de mon paletot, m'assit sur un banc plein de cheveux, et, sans me mettre de serviette au cou, me frotta durement la figure avec une brosse ou un pinceau de plâtrier rempli d'une sorte de colle blanche et gluante, composée de je ne sais quels ingrédients.

Tout cela fut fait avec une telle rapidité que, moitié par étonnement et moitié par force, je me laissai faire, sans me révolter contre une telle violence. Si j'avais admiré l'habileté de cet étrange

barbier, sa manière d'essuyer son rasoir me plongea dans une profonde stupéfaction. A mesure qu'il enlevait sa colle de mon visage, il la déposait sur le revers de la main gauche ; puis il essuyait le dos de sa main au derrière crasseux de son pantalon couleur cannelle et frottait enfin de temps en temps le derrière de son pantalon contre les murs de sa boutique.

Toute cette gymnastique malpropre se faisait en parlant avec une incroyable volubilité, remuant tête, bras et jambes, en un mot tout le corps, sans s'arrêter, et gesticulant avec son rasoir, comme un escamoteur avec ses gobelets, de sorte que je craignais sérieusement qu'il ne me coupât le cou, sans le vouloir. Quand il eut fini, l'émotion m'avait rendu plus pâle que son affreuse colle.

Ma barbe achevée, je priai ce singulier artiste de me donner une serviette et de l'eau pour me laver la figure, et je me sauvai ensuite en toute hâte « jurant, mais un peu tard », qu'on ne me reprendrait plus à me faire raser chez les perruquiers de Sligo. Ils ne prennent que deux sous par barbe, mais on leur en donnerait volontiers cent pour qu'ils laissassent sortir intacts les malheureux qui se sont fourvoyés chez eux. Le barbier de Castroville et celui de Sligo devraient s'associer pour l'exploitation de la propreté.

Le jour de la fête de Castroville, des hommes de

bonne volonté tirèrent des coups de canons avant, pendant et après les cérémonies religieuses, c'est-à-dire durant une bonne partie de la journée. En disant des coups de canons, c'est une manière de parler, car les canons, manquant, furent remplacés par des enclumes ; on les renversait et bourrait de poudre les gros trous qui servent probablement à les consolider sur leurs supports. Quand on mettait le feu à ces canons d'un nouveau genre, cela faisait un bruit aigu, étourdissant, épouvantable.

L'église et surtout le chœur et son autel monumental étaient ornés jusqu'à la voûte d'une grande quantité de lauriers-roses en fleurs qui métamorphosaient le chœur en un vrai jardin. Les lumières, les statues, les bronzes et les dorures du retable de l'autel animaient ce jardin d'une manière aussi riche que gracieuse. Je ne pouvais m'empêcher de comparer toutes ces magnificences avec la pauvreté de notre petite chapelle d'autrefois, que je revoyais par l'imagination, dans sa modeste parure, à cette fameuse messe de minuit où j'eus la malencontreuse idée de brûler une flamme de Bengale.

Avant la grand'messe, nous allâmes en procession au couvent — car il y a maintenant un couvent à Castroville, — chercher des reliques de saint Louis placées dans un beau reliquaire gothique. Cette procession était suffisamment belle et

souci devait être de bien nous repentir de nos fautes et de bien nous confesser, afin d'être absous par le bon Dieu, encore plus que par son ministre. Mais tout fut inutile. Peut-être son antipathie pour son curé provenait-elle moins de sa nationalité que de ce qu'il connaissait mieux que moi ce paroissien récalcitrant.

En Amérique, comme en Europe, on voit si souvent de ces pauvres chrétiens qui ne veulent pas se confesser à des prêtres qui les connaissent, parce qu'ils n'ont pas envie de se convertir et de changer de conduite !

CHAPITRE X

En route pour Uvalde. — De l'amour de Dieu et de l'amour de la choucroute. — Navrante misère. — Des rues sans maisons. — Bazars d'immondices. — Des espèces de rues d'une espèce de ville. — Les monuments d'Uvalde. — L'hôtel de mister Sargent.

Le jeune curé d'Uvalde, petite ville des frontières, située à cent cinquante kilomètres de San Antonio, sachant que j'étais à Castroville, vint me prier de le remplacer dans sa résidence. Il avait besoin de s'absenter pour aller à Cotulla, à l'extrémité de sa mission, construire une église, et ne voulait pas laisser Uvalde sans prêtre, pendant sa longue absence.

Le tableau navrant qu'il me fit de la pauvreté de sa résidence et de son église remua chez moi toutes les fibres du vieux missionnaire. Oubliant que j'avais plus besoin d'argent que de misères, pour retourner en France, je lui promis de le remplacer pendant son absence, et le même soir de la fête de Castroville, nous nous mîmes en route pour Uvalde, afin de procéder immédiatement à mon installation.

A Castroville, on voulut me dissuader de ce projet, et me faire revenir sur ma résolution. — « Vous n'y resterez pas quinze jours », me disait-on d'un petit air narquois qui ne laissait pas de m'intriguer; on m'insinuait doucement que j'allais tomber dans un guêpier; mais comme on ne spécifiait pas la nature des épreuves qui m'attendaient, je crus que ces épreuves seraient simplement de l'ordre physique, matériel, et ne les jugeant pas capables de m'arrêter quelles qu'elles fussent, je passai outre.

Après tout, j'étais très heureux de ne pas revenir sans avoir un peu travaillé pour le bon Dieu et le salut des âmes! Je n'ai jamais eu la prétention d'avoir réellement l'amour de Dieu, mais j'ai toujours beaucoup désiré l'avoir dans une bonne mesure, car il est indispensable au bonheur de toute existence humaine. Quand on parle de l'amour de Dieu, cela fait sourire les uns de ce sourire incrédule et moqueur qu'ont tous les hommes mal élevés lorsqu'on leur parle d'une chose qu'ils ne connaissent pas. D'autres trouvent que cet amour est trop platonique, en lui-même et dans ses effets, pour jouer un rôle quelconque dans la vie d'un homme sain de corps et d'esprit.

De nos jours, cette manière d'envisager l'amour de Dieu, — que du reste on n'envisage presque jamais, — est trop universelle pour n'être pas pro-

Il n'a plus d'indépendance, plus d'ailes pour s'élever au-dessus de la tourbe mondaine, plus de dévouement ni de générosité pour apprécier les joies du sacrifice de soi-même. Égoïste, idiot avant tout et par dessus tout, il ne sait pas, il ne peut pas s'aimer lui-même de cet amour vrai qui donne le bonheur ici-bas, et prépare celui de l'éternité.

La lèvre la plus brûlante et la plume la plus passionnée, voulant exprimer les plus violentes émotions suscitées par les amours de ce monde, feront toujours sourire de pitié celui qui sent au fond de son cœur un vague commencement d'amour de Dieu. Quand les affections sur cette terre ne sont pas un peu pénétrées de cette charité, fille du ciel, qui réchauffe, agrandit, ennoblit l'âme humaine, rien ne les distingue de cette affection qu'ont les Allemands pour la choucroute. Argent, honneurs, plaisirs ou filles d'Ève, l'homme sans Dieu aime toutes ces choses de la même façon. Il peut baptiser tout cela de n'importe quel nom, le poétiser, le mettre en vers, au clair de la lune, au souffle des zéphirs, ce sera toujours un amour de choucroute. Ce sera toujours des fibres de chair que la chair fera résonner comme des cordes de violon que raclent les crins de cheval d'un archet, jamais ce ne sera l'amour qui fait battre un cœur vraiment chrétien.

Sans cet amour de Dieu, au moins à l'état de germe, non seulement l'apostolat, mais la religion elle-même devient d'une pratique des plus difficiles. Quoique utile, je n'ai jamais aimé cette religion officielle qui frise l'indifférence et consiste simplement à prier Dieu matin et soir, pendant un quart d'heure, et, le dimanche, à se rendre à l'église pour assister aux offices. Ceci n'est juste que le strict obligatoire, et lorsqu'on ne fait que le strict obligatoire, on est bien près de le faire par force, sans goût et sans cœur. Dans ce cas la religion est ordinairement un fardeau souverainement ennuyeux, dont on se débarrasse à la longue, en tout ou en partie.

Mettre Dieu dans sa vie privée, le traiter comme un père, l'aimer comme un ami riche et puissant, agir en pensant qu'il nous voit, le regarder souvent par la pensée, même sans lui rien dire, faire ce qui lui fait plaisir, lui demander, quand on tombe, la main pour se relever, et s'oublier pour lui, voilà la religion facile, agréable, sûre et vraie qu'inspire l'amour de Dieu, ou qui le donne. Ce sont ces idées, ces sentiments et ces convictions qui me firent partir pour Uvalde; ce sont ces idées et ces sentiments que je voulais encore prêcher, après les avoir toujours prêchés.

En route, dans le train, un Américain jeune

encore vint s'asseoir près de moi, et me dit :

— Vous êtes prêtre catholique romain?

— Oui.

— Moi, je suis aussi catholique romain. Voilà six mois que je n'ai pas pu me confesser. Je vais dans un désert où je passerai six mois encore sans voir de prêtre. Je sais bien que l'endroit est mal choisi pour recevoir un sacrement; mais vu ma situation exceptionnelle, vous seriez bien aimable si vous vouliez entendre ma confession.

— Rien de plus facile; préparez-vous, et mon confrère ou moi nous vous confesserons sur la plate-forme du wagon, où nous serons seuls.

Ces cas de confession en chemin de fer ne sont pas rares; bien des conducteurs de train profitent des voyages des missionnaires, ne pouvant que difficilement le faire ailleurs. Quelques-uns ont même demandé de recevoir en route la sainte communion, parce qu'ils ne s'arrêtaient jamais, de jour, dans une station. Je ne crois pas que cette demande ait jamais été prise en considération, à cause du respect dû au sacrement, et qu'il eût été difficile de garder.

Nous arrivâmes à la station d'Uvalde vers onze heures du soir. Un omnibus nous conduisit en moins d'une heure au presbytère. Un jeune homme, canadien et poitrinaire, occupait la cabane

dans laquelle logeait mon confrère; en reconnaissance de l'hospitalité qu'il lui donnait, ce jeune homme lui servait tout à la fois de gardien et de sacristain. Pour lui donner le temps de se lever et de faire un peu de place dans cette petite cabane, mon confrère m'arrêta dans ce qu'il appelait son jardin.

— Voyez-vous mon jardin? me dit-il de la manière la plus sérieuse du monde; il n'y a encore que des plates-bandes, mais au printemps j'y mettrai des fleurs. Ici c'est un puits; comme on n'y voit pas, prenez garde de tomber dedans; il n'a pas encore de l'eau, mais elle viendra quand il sera fini, car il n'est pas achevé. Comment trouvez-vous tout cela?

— Mais je trouve que vous avez l'air de vous *ficher* de moi. Il est minuit; pas de clair de lune, je ne vois pas le bout de mon nez, et vous voulez que j'admire un jardin sans fleurs et sans plantes, et un puits sans eau!

Enfin, nous allâmes nous coucher ou pour mieux dire nous étendre sur je ne sais quoi, et le lendemain je pus me rendre compte de la pauvreté touchante de cette résidence.

L'église de cette mission, récemment fondée, est une petite chapelle en planches brutes. Sans cloche et sans clocher, sans ciboire, sans ostensoir,

presque sans ornements et sans linge, elle représentait assez bien la misère de l'étable de Bethléem. Une table, cachée par de la toile cirée, servait d'autel. Une petite caisse de bois couverte de papier doré et d'étoffe blanche formait le tabernacle. Six chandeliers de fer-blanc, d'autres en verre de couleur et quelques vases garnis de fleurs fanées garnissaient les gradins de l'autel. Ces fleurs, ficelées sur un fil de fer, étaient contournées en forme de cœur, au milieu duquel pendait, par un fil, un oiseau fantastique en calicot bourré de coton. C'était plus triste que grotesque.

Autour du chœur, on avait collé du papier peint pour empêcher le vent, qui soufflait à travers les fissures des planches, d'éteindre les lumières. Une lampe au pétrole, placée sur une caisse, tenait lieu de veilleuse. Une autre caisse pour s'asseoir et une malle pour enfermer les ornements sacerdotaux et le linge de l'église complétaient le mobilier du chœur. Dans la partie réservée aux fidèles, les planches étaient nues ; on y voyait huit ou dix bancs sans dossier, et un seau d'eau pour boire ; rien autre.

En regardant l'excessive misère de cette chapelle, les larmes me venaient aux yeux, et je me disais : — Tandis que le bon Dieu manque du nécessaire dans nos missions, que de chrétiens ne veulent pas se priver de leur superflu pour lui

quatre mille Américains et Mexicains; je crois que ces derniers forment la majorité de ce chiffre. Ce comté est très boisé; les deux principales rivières qui le traversent s'appellent le Sabinal et la Leona. Malgré tout mon désir de ne point déplaire aux Texiens, dont l'enthousiasme national n'a ni réserve ni limites, je ne puis pas dire que ces deux rivières arrosent le pays, car elles auraient elles-mêmes bien besoin d'être arrosées. On dit que lorsque les carpes du Mançanarès ont soif, elles cherchent une citerne pour aller boire; elles seraient bien plus malheureuses encore dans le Sabinal et la Leona, car je n'ai jamais vu d'eau dans leur lit; elles en ont cependant après les grandes pluies, au point de devenir des torrents. Comme le Mançanarès, elles ont également des citernes, c'est-à-dire des creux ou bas-fonds où l'eau séjourne à peu près toute l'année.

On dit aussi que le Sabinal a d'excellents poissons, mais on ne dit pas où l'on peut les pêcher; sans doute, c'est dans ces citernes naturelles. A part certaines essences qu'on voit en Californie, je crois que les arbres les plus gigantesques et les plus vieux du monde croissent sur les bords de cette rivière. La Leona passe près d'Uvalde, où le chêne vert et les arbres résineux atteignent des proportions colossales.

J'ai déjà dit que les médecins du nord des États-Unis, à bout de ressources pour guérir les malades, à moitié tués par leurs remèdes, les envoyaient au Texas; ceux du Texas envoient leurs moribonds recouvrer la santé sur les bords de ces deux rivières. Je ne sais pas si quelques-uns guérissent par hasard, mais je sais qu'ils y meurent généralement très vite pour la plupart. Cependant loin des rues principales qui sentent très mauvais, l'air est pur et bon; la brise tiède et saline du golfe souffle constamment dans cette région et se tamise à travers les arbres résineux qui couvrent le sol. Partout l'air est imprégné d'une forte odeur de résine que le soleil fait couler le long des arbres, et même des planches avec lesquelles les maisons sont construites.

Il faudrait être en ballon pour voir Uvalde, car c'est moins une ville qu'un bois dans lequel sont éparpillées des maisons clairsemées et cachées par les arbres. A part le centre de la ville, les rues n'ont pas de maisons; elles sont formées par des barrières et des abatis d'arbres dans la forêt. Néanmoins, on voit des espèces de rues dans cette espèce de ville; mais quelles rues, quels bazars! que n'y rencontre-t-on pas, et que n'y piétine-t-on pas d'un bout à l'autre!

Comme en toutes les villes américaines, et sur-

tout texiennes, on enfonce dans quinze ou vingt centimètres de poussière, blanche ici, noire ailleurs. Vu l'impossibilité de les balayer, on ne pense jamais à les nettoyer le moins du monde. Depuis qu'Uvalde existe, mille ou quinze cents personnes y jettent chaque jour leurs immondices. Les oiseaux de proie, principalement des buzards, se partagent bien ce qu'ils peuvent, mais ce qu'ils ne peuvent pas enlever, manger et digérer, ce sont des monceaux de boîtes de conserves en fer-blanc, de toutes les formes et de toutes dimensions, depuis la modeste boîte de sardines, de haricots ou de tomates, jusqu'aux grandes boîtes de thé, de biscuits et de fruits secs.

Je ne crois pas exagérer en disant qu'il faudrait un énorme train de chemin de fer pour enlever toutes les immondices qui couvrent les rues d'Uvalde, car, parmi ces milliers et milliers de boîtes de fer-blanc défoncées, se pavanent d'autres milliers de vieilles semelles de cuir, tordues et brûlées par les ardeurs du soleil, de vieilles bottes sans talon et des talons sans bottes, des fonds de culottes et des culottes sans fonds, des chapeaux de paille ou de feutre sans calottes ou sans bords, de vieux-papiers, de la ferraille rouillée, des pots cassés, des verres brisés, des bouteilles sans goulot, des chaussettes trouées, des manches de chemises, des vestes sans

manches, des bretelles, des jarretières et des bottines de femme. Je ne parle pas des débris de maisons réparées ou en construction.

Les exhalaisons qui s'échappent de ces ordures, sur lesquelles les animaux soulagent continuellement leurs entrailles et que le soleil calcine, sont renversantes, cela se comprend sans peine. En outre, parmi ces monceaux d'objets hétéroclites, des milliers de poules et de coqs becquètent, fouillent, se disputent et chantent; des quantités de cochons grognent et mangent les glands qui tombent des chênes; des vaches ruminent ou mangent les vieux papiers, pour combler les trous que le manque d'herbe laisse dans leur estomac; des myriades de lézards, de grenouilles à queue et à cornes, de belettes et de rats se sauvent devant les passants; des buissons de mesquites et de cactus accrochent et piquent les gens distraits, et des troncs d'arbres brûlés achèvent le tableau que présentent ces rues inimaginables.

La malpropreté des rues, aux États-Unis, est proverbiale. Quand il pleut, les rues des grandes villes, comme la Nouvelle-Orléans, Saint-Louis, New-York et tant d'autres, se métamorphosent en cloaques ou marécages infects. Je me rappelle qu'à New-York, à Castle-Garden, au commencement de Broadway, toutes les fois que j'y passais

après ou pendant la pluie, je ne savais où mettre les pieds pour ne pas enfoncer dans cette mare à canards, plus haut que la cheville. Dans ces villes, il est vrai, l'on a la ressource des tramways et des omnibus pour éviter la boue dans certaines rues, mais à Uvalde on ne l'avait pas; il y a bien deux omnibus, mais ces voitures ne marchent pas le jour, elles ne fonctionnent que la nuit pour conduire et ramener les voyageurs du chemin de fer.

Je ne crois pas que, même à la faveur d'un aérostat, on pût faire la topographie d'Uvalde. En effet, toutes les fois que je me promenais à l'un des quatre points cardinaux de la ville, je rencontrais, sous les chênes et les mesquites de la forêt, des maisons dont j'ignorais l'existence, et des familles entières ou des individus qui vivaient sous des tentes. Vivre sous la tente dans les bois est un des grands remèdes prescrits aux poitrinaires par les docteurs américains. Là, sous la tente, le malade passe de l'excessive chaleur du jour à la tiédeur du soir et au froid du matin; il respire toutes les exhalaisons de la terre, des bois morts et des feuilles pourries; le corps pompe l'humidité du sol, quand il a plu, de la rosée, quand il ne pleut pas; de sorte que le malade, ne pouvant résister à toutes ces combinaisons hygiéniques, prouve, en succombant, l'excellence de ce régime.

Les maisons d'Uvalde sont, comme la plupart des maisons américaines, en planches peintes à la céruse ou à la chaux. Quelques-unes ont un étage, mais elles sont rares; toutes les autres n'ont qu'un rez-de-chaussée. Les marchands spécialistes n'existent pas ; dans chaque magasin on vend à peu près de tout. Un des principaux marchands, appelé Piper, avait une enseigne ainsi conçue :

F.-A. PIPER

MARCHAND DE TOUT CE QUI VOUS MANQUE

Il vendait en effet de tout ce dont on a besoin sur ces frontières. Dans la boutique de l'apothicaire, je vis de la bijouterie fausse ou vraie, des savons, des peignes, des brosses, de la papeterie, du tabac, des graines pour jardin, et je ne sais plus quoi.

Cinq temples protestants. ainsi que la croix de notre chapelle, élèvent leurs flèches au-dessus du bois. Ces temples sont de petites maisonnettes en planches, dans lesquelles se trouvent, pour toute ornementation, des bancs, une table ou tribune derrière laquelle le ministre prêche, un pot à eau et un verre à boire sur la table. Rien n'indique une idée de culte, dans ces salles nues et froides qui pourraient parfaitement passer pour des salles d'école laïque. La vue seule de ces salles témoigne que le protestantisme est une doctrine plus ou moins

religieuse, mais non pas une religion. On y chante, avant et après le sermon, pour se distraire, attendre le public, susciter un peu d'entrain, et donner un certain relief aux réunions régulières, mais il n'est nullement question de rendre un culte quelconque à Dieu, pendant ces sortes d'offices.

L'unique, et par conséquent le plus beau monument de la ville, c'est la prison. Elle est en pierres taillées, elle a du style et un étage. Je pourrais citer nombre de villes, dans les États-Unis, où les prisons ressemblent à de magnifiques maisons de plaisance, à de grandioses châteaux moyen âge, et même à de splendides palais. J'ajouterai que c'est à peu près le cas de toutes les villes, grandes ou petites, qui semblent rivaliser pour avoir la plus belle prison. Ce luxe d'architecture et d'installation, dans de pareils établissements, est encore un de ces cachets excentriques qui caractérisent la civilisation américaine. En voyant la beauté de ces prisons, on est tenté d'envier le sort de ceux qui les habitent.

A Uvalde, nous faillîmes avoir un autre monument, mais d'un genre bien différent. Comme les boutiques se ferment de bonne heure, et que les distractions sont rares dans ces sortes de villes, quelques Américains se cotisèrent pour faire un vaste *kiosque*, avec un plancher très élevé, sur lequel

on danserait le soir. Le plancher achevé, les souscripteurs lancèrent une multitude d'invitations pour le bal d'inauguration. Malheureusement pour cette entreprise, les souscripteurs arrivèrent au bal complètement ivres. Sachant que ces messieurs jouent trop facilement du révolver quand ils sont dans cet état, femmes et filles se sauvèrent pour ne plus revenir, en les voyant tituber dans tous les sens, et le kiosque n'a toujours que son plancher.

A l'instar de *Cadet Rousselle*, Uvalde possédait trois hôtels où l'on pouvait coucher et manger. Deux de ces établissements étaient si malpropres et si mal tenus, qu'ils étaient peu ou mal fréquentés ; le troisième avait un propriétaire du nom de mister Sargent, dont le caractère faisait fuir tous ses clients. C'était dans cet hôtel que j'allais prendre mes repas. J'y mourais de faim et j'y fus empoisonné.

Mister Sargent était un petit homme gros, les cheveux gris et coupés ras du crâne, toujours tête nue et en manches de chemise ; le bas de son pantalon, de couleur indéfinissable, était enfilé dans ses bottes qu'il ne cirait jamais ; un petit tablier blanc, coquet, lui couvrait la poitrine et l'abdomen. Nerveux, grossier et brutal, il remuait sans cesse, et n'ouvrait guère la bouche que pour invectiver, injurier et blasphémer. Son activité fébrile,

son état permanent d'homme en colère et son perpétuel va-et-vient en plein soleil donnaient à sa figure une teinte coquelicot des mieux prononcées. Son visage ne se déridait et ne perdait sa rudesse habituelle qu'en présence de son cheval, de son chien et de sa fille. Je donne à ces trois êtres le rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie de ses affections.

Les hôtels, comme toutes les maisons d'Uvalde, sont placés sur un lot de terre entouré d'une barrière de planches, et dans lequel on a laissé la plupart des arbres qui s'y trouvaient. Les arbres de mister Sargent étaient de superbes chênes verts isolés par ci, groupés par là, donnant de la fraîcheur et de l'ombrage ; leurs branches mariaient leur feuillage aux mesquites du prétendu jardin du presbytère. Mister Sargent aimait ses arbres, comme il aimait sa fille, et les arrosait souvent aux temps de sécheresse ; cependant il les aimait moins que son cheval, auquel il portait deux fois par jour des friandises, et qu'il soignait lui-même. Son cheval, reconnaissant, l'appelait, hennissait en le voyant, courait au-devant de lui pour avoir des gâteaux, et tous deux causaient ensemble comme de vieux amis. C'était drôle à voir.

Mister Sargent était d'une propreté remarquable ; à ce point de vue, son hôtel et sa table ne laissaient

rien à désirer. Avant les repas, il se lavait toujours les dents, sur sa galerie, près du seau d'eau trouble qu'il nous donnait à boire. Souvent je lui vis faire cette opération que j'aurais voulu qu'il fît ailleurs. Où, dans quoi trempait-il sa brosse à dent? Je n'en sais rien. Il prenait ensuite sa cloche et sonnait de toutes ses forces en se promenant avec elle autour de son hôtel, et faisant un vacarme épouvantable pour appeler sa clientèle.

Je retrouvai, chez mister Sargent, les plats lilliputiens dont j'ai déjà parlé, en essayant de donner une idée de la cuisine américaine; mais chez lui cette cuisine était modifiée par l'élément mexicain, c'est-à-dire par le poivre, l'ail et le piment. Ses beefsteaks, plats comme du carton, étaient inmangeables, ses roatsbeefs me cassaient les dents ou m'étranglaient quand je voulais avaler les morceaux que je ne pouvais mâcher; ses légumes, sans goût, me donnaient des nausées; sa soupe au poivre me faisait tousser comme si j'avais eu la coqueluche; ses *ratatouilles* au piment m'emportaient la bouche et me brûlaient les entrailles, et je sortais toujours de sa table affamé ou malade.

J'étais tellement affamé, qu'après six semaines de ce régime, la faim finit par me donner un accès de fièvre avec délire. Grâce à la force de ma constitution, cette fièvre n'eut pas de suite, et la faim

dont je souffrais n'eut d'autre résultat que de beaucoup me maigrir. Malheureusement cette situation se compliqua d'un fait plus grave. Un soir, mister Sargent me servit du jambon trichiné et du lait gâté pour boisson. Pour avoir goûté des deux, je fus empoisonné. Durant trois jours, je crus avoir le choléra, tant j'étais malade ; durant trois jours je m'attendais à rendre l'âme d'un instant à l'autre. Je résistai à tous ces assauts, et je me traitai de mon mieux pour ne pas mourir seul et sans sacrements dans ma pauvre cabane ; mais je restai longtemps faible au point de croire de ne pouvoir plus exercer le ministère apostolique.

La clientèle de mister Sargent, la plus aristocratique de l'endroit, n'était pas précisément une clientèle choisie ; douée d'un appétit féroce, elle se jetait sur tous les plats et dévorait tout, comme dévorent des gens affamés. Du reste, c'est comme cela qu'on mange aux États-Unis, où tous les estomacs ressemblent aux estomacs des crocodiles, qui ne se gênent pas pour avaler des pierres et des boîtes de sardines entières, contenant et contenu. Rien ne leur fait mal, ni la nourriture la plus malsaine et la plus indigeste, ni la rapidité merveilleuse avec laquelle ils avalent tout. Je me rappelle qu'une fois me trouvant à Louisville, dans le Kentucky, je fus invité à un dîner de cinquante cou-

verts, à trois services, donné au célèbre général Scott, vainqueur du Mexique. En douze minutes le dîner fut absorbé; au bout d'un quart d'heure, les *toasts* en l'honneur du général étaient commencés!

Parmi les convives de mister Sargent se trouvait un franc-maçon de la pire espèce, vulgaire et grossier, qui professait pour les catholiques, en général, et les prêtres, en particulier, une haine peu dissimulée. Cet homme, paraît-il, jouissait d'une certaine influence dans le pays. Mister Sargent ne l'appelait jamais par son nom, mais par un titre qu'il lui donnait, et dont l'importance augmentait avec l'influence du franc-maçon. En un vil flatteur qu'il était sans doute, mister Sargent l'appelait « capitaine » dans le commencement; plus tard, il l'appela « major », et peu de temps avant mon départ, il ne le nommait plus que « colonel ». Cet homme restera sans doute, pour tout le monde, colonel jusqu'à la fin de ses jours.

En Amérique on adore les titres, car les républicains, ne pouvant souffrir le bas peuple qu'ils exploitent, aiment les distinctions d'une manière aussi ridicule qu'étonnante. Aux États-Unis les colonels en guenilles, les majors sans le sou, les docteurs sans clientèle et les gentilshommes qui montrent leur chemise à travers le derrière de leur

pantalon, ou les coudes de leur veste, pullulent partout. Le jour où des titres réels pourront se vendre et se prendre, on n'y verra plus que des généraux, des marquis, des ducs et des princes.

CHAPITRE XI

Situation religieuse d'Uvalde. — La science moderne. — *Trente mille francs* de peaux de singes. — Mes journées. — — Mœurs du serpent à sonnettes. — Une histoire de sauvages qui se passe souvent en France. — Mes soirées. — Scènes de nuit.

Je ne sais sur quelle base on se fonde, mais on estime généralement la population d'Uvalde à quinze cents habitants, dont un tiers de Mexicains. Quelques personnes portent ce chiffre à deux mille, mais je le crois exagéré. Tous les Américains sont protestants; trois ou quatre familles irlandaises, au moins d'origine, et quelques Canadiens, non pratiquants, voilà, de la langue anglaise, à peu près tout ce que nous avions de catholique. Les Mexicains étaient tous catholiques, mais ils ignoraient les choses les plus essentielles de la religion, et, sauf un petit nombre, ils ne connaissaient même pas les prières que tout chrétien doit réciter journellement.

Vu là situation sociale et religieuse d'Uvalde, et vu le provisoire de ma propre situation, je n'eus pas grand'chose à faire au commencement de mon séjour dans cette ville. J'enseignais, dans la se-

maine, à trois petits Mexicains, à peu près idiots, à lire, écrire et servir la messe. Je faisais aussi le catéchisme quand j'avais des auditeurs, mais c'était rare.

Le dimanche, je disais la messe à neuf heures, et je prêchais d'abord en espagnol pour les Mexicains, ensuite en anglais pour les Américains, catholiques et protestants, qui venaient à l'église. A trois heures de l'après-midi, comme il n'y avait pas de vêpres, faute de chantres, ni de bénédiction, faute d'ostensoir et de ciboire, je faisais le catéchisme en anglais, puis en espagnol. La récitation du chapelet, faite par des Mexicains, clôturait, à mon grand regret de ne pouvoir faire davantage, nos pauvres cérémonies du dimanche.

Peu de temps après mon arrivée, un Mexicain nous fit cadeau, pour l'église, d'une petite cloche en fer, si je ne me trompe, ayant la forme d'un chapeau chinois ou d'un pavillon de cor de chasse. Nous la hissâmes au sommet d'un poteau, et je la sonnai pour annoncer les offices, ainsi que trois fois par jour pour l'*Angelus*. Quelques confessions à entendre le samedi; quelques baptêmes à faire dans la semaine, et la bénédiction de crucifix, de statuettes de saints et d'images, c'est à quoi se borna mon ministère apostolique pendant tout le temps que je restai dans cette triste mission.

C'était bien peu, trop peu, mais en présence de l'hostilité des uns, de l'indifférence des autres, de l'ignorance de tous et de la pénurie de nos ressources, je ne pouvais que gémir sur cette mission et prier pour elle. Si j'en avais été le titulaire et que je dusse y rester longtemps, j'aurais fait là ce que nous fîmes à Castroville avec Mgr Dubuis, j'aurais fait gratuitement la classe à tous les enfants, afin de leur enseigner le catéchisme, de le répandre, par ce moyen, dans leurs familles et d'attirer les parents à l'église. Mais je ne pouvais pas ébaucher une œuvre que mon confrère n'aurait peut-être pas voulu subir, puisqu'il ne l'avait pas commencée, et qu'il n'aurait peut-être pas pu continuer.

Pour occuper mes loisirs, je commençais la rédaction de mes notes sur mes impressions de voyage. Dans la semaine, je travaillais pareillement à l'anglais et à l'espagnol que je n'avais pas parlé depuis plusieurs années. Je devais aussi m'occuper, comme dans mes précédents voyages, d'histoire naturelle et principalement de botanique et d'anthropologie.

Lorsque je revins du Mexique, en 1866, j'avais rapporté pour le Muséum de Paris une collection de trente-deux crânes indiens et deux squelettes complets, qui comblait une lacune déplorable de

notre cabinet anthropologique, le plus riche du globe. Mais le savant docteur Hamy, professeur au Muséum, ne parvenait jamais à publier son travail sur cette collection. Cette publication n'est encore que commencée, car à l'Imprimerie nationale on imprime volontiers les ouvrages des écrivains qui payent; mais on a rarement le temps de travailler aux ouvrages commandés par nos différents ministères.

En outre, le ministère de l'instruction publique n'encourage pas les travaux et les collections que peuvent faire les voyageurs. Je pourrais citer des dons d'une immense valeur scientifique et de bien des collections précieuses, uniques dans leur genre, qui, par la négligence et l'insouciance de ce ministère, ont été perdus pour notre pays, mais non pour l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie. Quand on collectionne pour notre Muséum, il faut s'attendre à bien des sacrifices d'argent que tous les voyageurs, surtout les missionnaires, ne peuvent pas faire, et dont on n'est ensuite dédommagé en aucune sorte.

Aussi, ce fut pour mon propre compte que je continuai mes études sur les races humaines. Maintenant cette science tombe dans l'enfance et la puérilité. Nos jeunes savants professent un profond dédain pour ces hommes qui ont vieilli en

travaillant sans cesse pour découvrir une vérité scientifique, étudiant toujours, voyageant, combattant par amour pour la science même, et conquérant, sans la chercher, l'autorité dont ils jouissent aujourd'hui dans l'univers entier.

En quelques mois ou quelques années, fumant beaucoup de cigarettes et faisant tout le bruit qu'ils peuvent, nos jeunes spécialistes, en herbe, espèrent prendre la place de tous ces vieux Nestor disparus ou s'éteignant sur leurs livres ou leurs lauriers. Prendre leur place est chose facile de nos jours où l'outrecuidance, le charlatanisme et l'escamotage règnent et gouvernent ; mais ils ne supplanteront jamais par le talent, la science et le mérite ceux qu'ils appellent des *perruques;* car leur *toupet* ne saurait en imposer aux gens sérieux.

La mâchoire découverte jadis par Boucher de Perthes aux environs d'Abbeville fit grand bruit, parmi nos savants. Mais les nouvelles mâchoires croient en faire davantage en niant les récits bibliques sur la création et l'unité de l'espèce humaine. L'anthropologie, en France, préfère le singe à Dieu; elle veut que nous descendions du singe et non pas de Dieu. C'est pourquoi le muséum de Lyon acheta dernièrement pour *trente mille* francs de peaux de singes qui sont encore en cais-

ses, dans les caves ou les greniers, faute de place pour les loger, quand on pourra les empailler. C'est plus facile et moins cher d'acheter des singes que d'acheter Dieu, car il ne s'achète pas avec de l'argent, mais par le sacrifice de nos passions et de nos vices.

Cette passion nouvelle pour le singe m'a souvent fait rêver ! Ah ! si l'amour de la famille s'en va, ce n'est pas chez nos anthropologues modernes, car ils le poussent bien loin. Et je n'aurai pas le droit, en présence de cet amour pour le singe, d'en avoir un peu pour le bon Dieu ! Et ces gens qui dépensent trente mille francs, — pas de leur poche, — pour avoir des peaux de singes, se moqueront d'une pauvre femme qui dépensera dix sous pour avoir un crucifix ou faire une bonne œuvre ! Qui donc osera dire, devant ces faits, que nous ne sommes pas dans un siècle de raison, de progrès et de lumières ?

Nos petits savants en chambre n'aiment que les fossiles. Pour eux, le fossile c'est le roi, le maître, le grand précepteur de l'univers. Dieu n'étant pas un fossile, ils ne le connaissent pas et le retranchent de leur domaine. Aussi, ce n'est pas Dieu qui a créé les singes, c'est, au contraire, les descendants du singe, c'est-à-dire les hommes et surtout les femmes, qui ont inventé Dieu. C'est bien mal-

heureux pour le bon Dieu d'avoir pareille origine ! Mais ces messieurs ne veulent pas même d'une divinité si démocratique, ils la suppriment pour mieux exalter le singe, en termes scientifiques, aux applaudissements des badauds ou d'un public scientifiquement bête, qui claquent des mains, en attendant d'être claqués par celui qu'ils renient.

Pauvres mâchoires, pauvres savants et pauvre public, vous passerez aussi de vie à trépas, comme ont passé tous les autres énergumènes, imbéciles et charlatans. A votre heure dernière, Dieu s'attendrira, peut-être, à la prière de son Église ou d'une pauvre femme à qui vous ferez pitié ; peut-être pardonnera-t-il vos blasphèmes, vos sottises, et vous permettra, comme à tant d'autres, de vous repentir et vous confesser pour vous montrer qu'il est toujours votre Père.

Dans le domaine de l'histoire, comme dans celui de la science, toutes les puérilités, toutes les absurdités et toutes les hypothèses sont admises avec la complaisance la plus naïve, la plus ridicule et la plus outrée, dès qu'elles semblent devoir amoindrir l'autorité des récits bibliques. Puis arrivent, comme pour l'intelligence des cunéiformes, des découvertes qui s'imposent par leur caractère incontestable, incontesté, de vérité, d'authenticité, et l'on s'aperçoit tout à coup, avec stupeur, qu'on avait pataugé

jusque-là dans les caprices de l'imagination, de la fantaisie, et que le château de cartes qu'on avait édifié s'est écroulé, comme s'écroulent tous les châteaux élevés contre Dieu.

Ce sont des faits semblables, ce sont ces découvertes, relativement récentes, qui firent dire à M. Lenormand dans sa *Littérature babylonienne* : « C'est à peine si l'on a commencé l'étude de quelques-unes de ces pages, — les briques et inscriptions cunéiformes, — et déjà l'on reconnaît que d'après elle il faudra refaire sur des *documents positifs* et non plus sur des *théories*, moins solides que brillantes, *toute l'histoire* des premières civilisations de l'Asie.»

Toute société qui, dans ses lois, ses mœurs et son esprit, s'affranchit de Dieu, tend à sa ruine par la misère publique, les malheurs et les catastrophes, produits par le mensonge de ceux qui font les lois, les mœurs et l'esprit public. Quand le mensonge règne dans la science, l'histoire et la politique, Satan gouverne, et quand il gouverne un pays, c'est sur un nouvel enfer qu'il règne. Voilà six mille ans que l'histoire universelle des peuples nous prêche cette vérité, mais nous ne voulons pas l'entendre, parce que nous ne voulons pas de nos devoirs imposés par Dieu. Nous n'écoutons plus le cri de la conscience, celui des passions l'étouffe. Nous apprenons l'histoire des sociétés humaines, mais nous

fermons le livre à la page des châtiments de la Providence.

Si, dans mes moments de loisir, je ne m'occupais plus, comme autrefois, de science, d'histoire et de collections pour nos muséums, parce qu'il me répugnait de travailler pour des institutions qui deviennent athées, je ne laissai pas d'étudier pour ma propre instruction. Les plantes, les insectes et les phénomènes cosmiques me firent passer de bien doux moments. En outre, Uvalde étant au milieu des bois, on y voit une multitude de serpents à sonnettes, dont je n'avais encore jamais bien étudié les mœurs et le caractère. Cette fois je ne voulus pas perdre l'occasion de connaître à fond ce reptile, dont la morsure est mortelle, comme on le sait, et dont la vue seule donne des frissons indéfinissables.

Le serpent, en général, recherche plutôt l'homme qu'il ne le fuit. Il est plutôt domestique que sauvage; il s'apprivoise facilement et vit dans les maisons. Il a toujours excité des psylles qui pouvaient manier impunément les serpents les plus dangereux et en faire ce qu'ils voulaient. Les Vaudoux, dont je parle longuement dans mon *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique*, dansent dans leurs réunions privées avec des serpents à sonnettes autour de leur corps.

De tous les animaux, il est, par l'élasticité vibratile de son organisation, le plus sensible à la musique. Un instrument qui joue, une voix qui chante, la moindre note mélodieuse le fait sortir aussitôt de sa retraite, l'attire, le magnétise et le fait avancer doucement, comme porté par les ondulations de l'harmonie. C'est ainsi que le moqueur, ce rossignol du Nouveau-Monde, l'attire par sa voix merveilleuse pour en être bientôt la victime et la proie. Sûr de lui-même et de sa puissance, il ne se presse pas pour tuer, il louvoie, dévie, trace des courbes capricieuses avec toutes les allures d'un vainqueur.

Il glisse sans colère sur la verdure; son cou se dresse et se courbe comme celui du cygne. Toutes les nuances graves du brun, du noir, du jaune, s'harmonisent en mosaïque à bordures blanches sur le fond cendré de sa peau chatoyante et moirée. Selon les reflets de la lumière ou de l'ombre, ces nuances sont tantôt mates et tantôt miroitantes. A le voir se rouler et se dérouler, on dirait un collier vivant qui se meut de lui-même, en se confondant avec les fleurs des bois ou l'herbe des prairies.

Quand le temps est orageux, lourd, chaud et l'atmosphère chargée d'électricité, c'est alors que *le serpent* est le plus dangereux. Dans l'ouvrage

que je viens de citer, je parle d'un séminariste des Barrens, au Missouri, qui fut magnétisé par un serpent; ce fait est assez commun. Quand un homme rencontre un serpent à sonnettes, s'il ne fuit pas aussitôt, il doit le tuer, sinon il est tué. Cette rencontre est un duel à mort ; l'un des deux doit rester sur le terrain. S'il le regarde, les mouvements gracieux du reptile captivent ses regards ; plus il le considère, plus il est captivé.

Un voile finit par s'étendre sur la vue troublée de l'imprudent ; un charme pénètre dans tous ses muscles; il veut crier et ne le peut pas; il veut fuir, mais c'est en vain; il se transforme en quelque sorte en statue immobile et muette. Le serpent avance toujours, sans détacher ses yeux des yeux de sa victime. Ses mouvements deviennent alors plus rapides; ses regards brillent d'un feu plus subtil; sa gueule enflammée est béante d'avidité; il tressaille, il s'élance, il mord, il est vainqueur, il vit, et l'homme mourra dans un instant au milieu d'atroces souffrances.

C'est surtout au mois de mai que la rencontre du serpent à sonnettes est dangereuse, car, à cette époque, il attaque souvent l'homme; mais, quand on n'a pas l'habitude de voir ces reptiles, il faut toujours, à n'importe quelle époque de l'année, les tuer de suite ou fuir. Dans mes promenades

aux environs d'Uvalde, je faisais encore bien d'autres études sur les hommes et les choses que je voyais, mais les moins intéressantes n'étaient certainement pas celles des animaux petits et grands, des oiseaux et des insectes, dont le Texas a des espèces admirables. Les animaux qu'on remarque le plus dans ce comté sont le cerf à queue noire, le lion mexicain, le mouflon, le cochon sauvage, animal très dangereux, et toutes sortes de gibier à poil et à plumes.

Du côté du Nueces, le pays est très accidenté et riche en différents minéraux qui ne sont pas encore exploités. Sur une des collines de cette région, la nature a placé un charmant lac encadré de verdure et d'arbres splendides de différentes essences. Le lac contient d'excellents poissons, et son eau, que des sources souterraines alimentent, est si claire qu'on voit nager des myriades de poissons à la profondeur de dix et quinze mètres.

Autrefois, les bords de ce lac étaient la demeure permanente d'une tribu de Peaux-Rouges; c'était le temps où nos féroces Indiens des frontières faisaient plus souvent usage du tomahawk et du couteau à scalper que du calumet de paix. On voit encore quelques traces de leur long séjour dans ces parages où bien des chevelures des « visages pâles » furent pendues aux perches des wigwams en

peaux de buffles, tués dans les plaines du Peccos et même près d'Uvalde.

Là, les guerriers enseignaient à leurs enfants l'art de tuer, avec leurs flèches, des oiseaux au vol et des poissons dans l'eau, celui de dompter les chevaux sauvages et de chasser les bêtes féroces. Là, les vieillards contaient aux jeunes gens des histoires et des légendes, ayant toutes un enseignement, une morale. Comme les vrais sauvages des solitudes américaines sont parfois aussi mauvais que les faux sauvages de nos villes et de nos campagnes, les vieillards leur inspiraient le sentiment du devoir et de l'honneur, en leur racontant l'histoire d'Anpetusapawin. Cette triste histoire, qui se passa aux chutes de Saint-Paul, se passe encore à peu près tous les jours en France, mais avec d'autres détails. Je l'ai déjà traduite littéralement, et j'en citerai les principaux passages pour les pères qui voudront la répéter à leurs fils.

« Anpetusapawin ouvrit ses yeux à l'aurore de la vie, longtemps avant que les canots des visages pâles aient vogué sur les eaux du Mississipi, longtemps avant que leurs regards aient vu les fleurs couvrir nos vastes prairies.

« Elle devint jeune fille et, depuis la lumière du matin jusqu'aux ombres du soir, elle partagea les fatigues et les dangers des autres vierges de la

« Les amis d'Anpetusapawin l'appellent en vain. Calme, elle suit sa route terrible, sans tourner la tête, sans jeter un regard derrière elle. Tous tremblent d'horreur, elle seule ne trahit ni crainte ni peine. Elle ranime le courage de son petit enfant par les mots les plus tendres, par sa voix la plus douce. L'époux, le père est là, le désespoir au cœur en voyant son fils si plein de vie et si près de la mort.

« Mais la barque vole, vole toujours, poussée par les vagues et poussée par les rames; elle ne volerait pas si vite si la mort était derrière et la vie devant elle. L'abîme s'approche; aucun pouvoir humain ne peut désormais sauver ces deux victimes. Alors Anpetusapawin entonna son « chant de mort ». Sa voix pure et vibrante domine le bruit des flots; sa voix belle et sonore est portée par les vents.......

« N'écoutez plus, jeunes guerriers, les chants qui vous faisaient pleurer; ils se sont évanouis dans l'onde bouillante. La mère et l'enfant ne sont plus ici-bas; ils reposent dans la caverne obscure que personne ne connaît; ils dorment de leur dernier sommeil.....

« Lorsque la nuit sombre couvre de son voile épais les arbres des trois îles; lorsque le vent mugit et gronde au-dessus du grand fleuve, on entend

dans les airs une voix triste et douce qui murmure une chanson, c'est la voix d'Anpetusapawin qui répète son chant de mort. »

Aujourd'hui, l'on ne voit plus de Peaux-Rouges au Texas, on m'a dit que les chemins de fer les avaient expulsés, et qu'on pouvait voyager dans tout le pays sans crainte de les rencontrer. C'est heureux pour les voyageurs, mais je ne comprends pas le Texas sans les sauvages. Je ne dis pas qu'on doit les regretter, mais ils occupent une large place, sinon la plus large, dans l'histoire de cet État, et particulièrement sur les frontières. Leurs faits et gestes, qui nous ont émotionnés si souvent et si fortement, ne seront bientôt plus qu'une légende avec laquelle on effrayera les enfants.

Mes soirées, j'allais dire mes nuits, n'étaient pas moins occupées que mes journées, mais elles l'étaient autrement. Pendant le jour, mes obligations ecclésiastiques, la prière, la rédaction de mes notes de voyage, l'instruction de mes petits Mexicains, la lecture, l'étude des langues, de l'histoire naturelle et du pays ne me laissaient pas une minute inoccupée. Le soir, assis sous un mesquite de notre pauvre jardin, je respirais à pleins poumons, de huit heures à minuit, la brise du golfe qui va mourir au pied des Montagnes-Rocheuses et sur les hauteurs du Nouveau-Mexique. Quoique

tiède, elle me semblait fraîche après la chaleur accablante de la journée.

La silhouette noire des grands arbres m'entourait de tous côtés et se dessinait en un immense cercle sous le ciel étoilé. Je me croyais au milieu d'une forêt fantastique, peuplée d'êtres invisibles. Par ci, par là, quelques lumières isolées brillaient à travers les fenêtres des maisons cachées par les taillis et qu'on ne voyait pas. Presque tous les soirs, des éclairs sillonnaient l'horizon et disparaissaient au loin derrière la silhouette des arbres. Des *lucciole*, mouches plus lumineuses que le ver luisant, traçaient dans l'air des milliers de courbes gracieuses.

Les prairies couvertes de broussailles et de mesquites brûlaient à vingt kilomètres au nord de la ville; le feu s'avançait vers nous avec une rapidité de quatre kilomètres par jour; il semblait lutter avec le soleil pour embraser l'atmosphère. Nous commencions à craindre qu'Uvalde ne fût détruit, lorsque la brise du golfe vint éloigner le danger. La nuit, ce spectacle était effrayant et sublime; les flammes et la réverbération de l'incendie formaient à l'horizon un croissant rouge et brillant sur lequel se dessinaient les vieux chênes de la forêt.

Je rêvais des heures entières, en regardant les

étoiles, car le ciel était presque toujours pur. Malgré les ténèbres de la nuit et son silence, bien des choses venaient me distraire. A chaque instant, je voyais des étoiles filantes et des bolides éclairer l'espace de leur éclatante lumière. Parfois, la lune se noyait dans un immense cercle d'arc-en-ciel, dont les larges rayons concentriques brillaient des plus vives couleurs. D'autres fois, le ciel se colorait subitement en rose, ne laissant au-dessus de la ville qu'un petit ovale bleu foncé. Les étoiles produisaient un singulier effet sur ce ciel rose. Oh ! que de beautés et de mystères la nature n'a-t-elle pas!

Les coqs d'Uvalde doivent se compter par milliers et milliers, et sont d'une humeur bien joviale. Perchés sur les chênes verts, en compagnie de leurs poules, ils chantent le soir, ils chantent la nuit, et se répondent des quatre coins de la ville, ce qui produit à chaque fois un tapage qui doit réveiller tous ceux qui dorment. Il en est de la voix des coqs comme de celle des hommes ; toutes y sont représentées. Voix rauques, éraillées, usées, enrouées, voix puissantes, claires, aiguës, voix aigres, fausses, voix de ventriloque ou de tête, voix de toutes sortes ; quand elles s'unissent pour chanter ensemble, c'est un concert vraiment infernal.

Au sabbat des coqs, se joignaient le cri-cri con-

tinuel du grillon, le grelot de quelques vaches en rupture de ban, les hurlements d'un chien agacé par le chant des méthodistes, les sons d'un accordéon, dont jouait au loin, sous les arbres, un Mexicain pour faire danser ses compatriotes; quelques vibrations de mandoline ou de guitare s'entendaient aussi dans le bois. Puis, tout se taisait, alors j'écoutais le silence de la nuit, car le silence a dans la nuit son langage et ses voix.

Toutes ces notes, à cause de la distance et de l'ombre, avaient une mélodie particulière et pleine de charmes qui me disposait singulièrement à la rêverie. Je n'ai pas vécu de misères et de privations, dans cette mission, car on ne vit pas de cela, on les subit, on en souffre, on en meurt, mais on n'en vit pas. Je dois dire, cependant, que si j'y ai beaucoup souffert, je me rappellerai longtemps mes soirées d'automne, lorsque j'étais seul sous les arbres du jardin, et je les regretterai plus d'une fois.

Souvent dans la soirée, mais principalement le dimanche, de huit à neuf heures, j'étais témoin ou pour mieux dire auditeur des offices protestants. Nous avions, à proximité de notre pauvre chapelle, trois temples : un épiscopalien, un méthodiste, et un presbytérien. En outre, il y avait un ministre de la secte évangéliste, si je ne me

trompe, qui prêchait sur la grande place d'Uvalde. Sa voix était tellement forte qu'on l'entendait, la nuit, à plus d'un kilomètre, et que de ma cabane, c'est-à-dire à près d'un demi-kilomètre, sinon plus, je pouvais comprendre une bonne partie de ses discours.

Ses éclats de voix, presque continuels, rappelaient ceux d'un homme en colère, et dominaient le beuglement des vaches et des veaux, les aboiements des chiens qui japaient, hurlaient, aboyaient après lui, le sabbat des coqs, et tous les bruits dont je viens de parler. Pendant ce temps, la femme du ministre méthodiste lançait, dans le temple, des roulades interminables avec accompagnement de voix d'hommes. Les presbytériens tâchaient de leur côté, mais sans y parvenir, de mettre en chœur des chants sans harmonie, sans mélodie, en un mot des chants tout à fait américains.

Quelques ivrognes faisaient concurrence aux chants religieux, en vociférant dans les rues des chansons ou des blasphèmes. Des maisons, voisines des temples, sortaient de temps à autre les cris étouffés, mais prolongés des femmes, que les maris avinés assommaient à moitié. En face du jardin, un dilettante en accordéon tâchait de trouver ou d'inventer des airs quelconques en tou-

chant les notes de cet instrument. Au loin, le sifflet de la locomotive avait l'air de protester contre tous ces chants et tous ces cris.

Le dimanche surtout, ces bruits divers m'impressionnaient profondément, et, tant que duraient les offices des protestants, je ne pouvais m'empêcher de réciter mon chapelet en regardant la croix de notre pauvre chapelle. Je voyais les lueurs de la petite veilleuse, à travers les rideaux de coton rouge, déteints par le soleil et la pluie, et cloués aux fenêtres; ces lueurs me semblaient celles d'une lampe funèbre, comme on en voit sur les tombes de certains cimetières en Italie. Je ne sais ce qui se passait en moi, mais je sentais mes yeux se mouiller.

J'étais triste du peu de religion et du peu de foi de nos chrétiens d'Uvalde. J'étais triste de n'avoir personne qui pût ou voulût chanter dans la chapelle. J'étais triste de ne pouvoir relever le culte de Dieu, pendant nos offices, par quelques cérémonies. Ensuite, le cœur bien gros, j'allais m'agenouiller sur les marches de l'autel, pour tenir compagnie au bon Dieu, jusqu'à la fin des offices protestants; puis, quand je revenais m'asseoir au jardin, j'étais encore longtemps triste de n'avoir pas su lui dire grand'chose et de n'avoir pas assez de piété ni de courage pour passer la nuit

devant le Tabernacle, à côté de la petite veilleuse.

A Uvalde, plus qu'ailleurs, c'était toujours avec une nouvelle terreur que je voyais arriver l'heure des repas et celle du coucher. Dans la journée, je ne m'ennuyais jamais, lorsque j'étais seul, car ayant l'habitude de travailler tout le jour, sans relâche, le travail me tenait compagnie et faisait passer les heures avec une grande rapidité. Je ne m'ennuyais que la nuit, parce que je ne pouvais pas dormir, pour les raisons déjà données et pour d'autres encore.

Dès le 15 septembre, aussitôt que souffle le vent du nord, une partie notable de la nuit n'est pas seulement fraîche, mais très froide. Malgré les fortes chaleurs de la journée, l'atmosphère se refroidissait rapidement, à partir de dix heures du soir, et le thermomètre descendait de trente-trois degrés centigrades, à dix et même à cinq, avant minuit. Le froid pénétrait dans ma cabane, entre les planches et par toutes les ouvertures et les fentes des cloisons et du toit, de sorte qu'après avoir étouffé, je commençais à greloter depuis minuit jusqu'au lever du soleil.

Faute de matelas et de literie, je m'étendais tout habillé sur mon pliant, en m'enveloppant d'une couverture de voyage que j'avais achetée,

vingt-deux ans auparavant, en Irlande. Mais cette couverture m'enveloppait à peine; elle était insuffisante pour me garantir du froid, aussi tous les matins je me levais transi et tremblant comme les feuilles d'automne. La Providence vint cependant à mon aide dans cette circonstance.

On se rappelle que notre cabane était habitée par un jeune Canadien poitrinaire. Après le départ de mon confrère, il restait avec moi et passait ses jours et ses nuits à tousser et cracher ses poumons. Pour le soulager, son médecin lui fit prendre de l'acide sulfurique dans de l'eau, des pilules de mercure et d'autres drogues semblables qui le mirent bientôt dans un état désespéré. Comme on le voit, la médecine et les médecins avaient fait bien peu de progrès depuis mon arrivée sur les frontières du Texas.

Ne pouvant recevoir à Uvalde les soins que réclamait sa maladie, notre poitrinaire se rendit à l'hôpital de San Antonio, où je le revis mourant. Avant de partir, il nous laissa sa couverture, dont je me servis comme drap de lit. C'était ce que nous appelions au Texas « une couverture de cheval », sans doute ainsi nommée, parce qu'elle semble être fabriquée avec des crins de cheval. Dure et raide, elle me piquait à travers mes vêtements comme des épingles; mais, telle qu'elle était,

le don d'un château, même en Espagne, ne m'eût pas fait autant de plaisir que le don de cette affreuse couverture.

Comme il faut parfois bien peu de chose pour contenter un homme !

CHAPITRE XII

J'ai faim ! — Un accès de fièvre. — Malade sans le savoir. — Photographie de mon agonie. — Mon bon ange et le diable. — Où l'on verra que l'on meurt partout de la même manière. — Comme il est agaçant d'entendre chanter faux quand on est mort.

J'ai faim ! Quel mot ! Quelle chose ! j'ai faim et je ne le dis pas..... A qui pourrais-je le dire ? A quoi me servirait-il de le dire ? Ici, tout ce qui m'entoure ne me comprendrait pas. On se moquerait de moi, si je disais tout haut ce que je me dis tout bas : — J'ai faim ! Avoir faim, quand la nourriture ne manque pas, cela paraîtrait étrange. Il ne faut scandaliser personne. Ne pas manger ce qu'ici tout le monde dévore semblerait singulier pour un ministre de Dieu, pour un missionnaire !

D'autres mangent et dorment, moi je ne puis ni manger ni dormir. L'homme peut-il se nourrir de tout ce qui se mange ? Je ne le crois pas. Chaque être n'a-t-il pas des goûts naturels et des répugnances invincibles ? Les uns se nourrissent de chair, d'autres avec de l'herbe verte ou sèche, des fruits, des grains, des glands, le miel des fleurs,

ainsi de suite. La Providence donne à chacun une nourriture conforme à son organisme, conforme à sa nature. Certains êtres ne peuvent-ils pas mourir de faim devant ces tables garnies d'aliments qui me soulevaient le cœur, et que seuls des estomacs d'autruche pouvaient avaler et digérer. Suis-je réellement trop vieux aujourd'hui pour m'habituer à ces repas que je trouve détestables? Je n'en sais rien, mais j'ai faim ! Ma poitrine brûle, ma gorge est desséchée, ma tête est lourde, douloureuse, j'ai des vertiges de faiblesse, mon cœur s'en va, mes jambes ne me soutiennent plus.

Il est nuit..... Je suis seul..... J'entends toujours, là-bas dans le bois, le cri-cri du grillon ; j'entends toujours les hurlements du chien, et l'accordéon du Mexicain qui fait danser ses compatriotes..... On danse là-bas..... On n'a pas faim. . . .

. . . .

Ding, din, don, ding, din, don..... Onze heures déjà ! Comme les heures passent vite, quand on est seul et qu'on rêve ! Hélas ! ce ne sont pas les heures qui passent, c'est nous qui passons. Un jour de plus sur notre front, n'est-ce pas un jour de moins à vivre? La vie n'est-elle pas un long convoi funèbre, où nous allons tous à notre propre enterrement?

La fosse dans laquelle nous devons tomber est

sur notre route, mais nous ne la voyons pas. Nous ignorons à quel endroit elle se trouve ; nous savons seulement que, bien portant ou malade, enfant, adulte ou vieillard, du moment où nous mettrons le pied dessus, tout sera fini, l'aiguille qui marque notre temps sera brisée pour nous.

Et les hommes n'y pensent pas, ils dansent, s'amusent, jouissent de la vie, mais n'en profitent pas. Ils ne se doutent pas même combien est grande leur folie de tant travailler pour le corps et le temps, et si peu pour l'âme et l'éternité ; de tant souffrir pour se fermer les portes du ciel, et si peu pour se les ouvrir, de se donner tant de peine pour se damner, et si peu pour se sauver.

Oh ! que ma tête est lourde et douloureuse ! Une fièvre brûlante m'agite et m'accable à la fois... Mes oreilles me font entendre de continuels bourdonnements ; serait-ce le bruit lointain du tonnerre ou le vent qui chuchotte ses chansons dans les branches des arbres ?

Pourquoi de la lumière dans ma cabane ? Pourquoi cette odeur d'éther et de pharmacie ? Quand je me suis étendu sur ma couchette, tout cela n'existait pas... Une femme, dans ma cabane ! Qu'est-ce qu'elle vient faire ? Est-ce qu'elle veille, assise sur ma *cantine* qui me sert de chaise, ou bien dort-elle ?.. Serais-je malade sans le savoir ?

A travers la fenêtre, je vois la poudre lumineuse jetée par le Créateur sur l'obscurité du firmament. La silhouette des mesquites et des chênes verts se dessine sur le ciel étoilé. La lune, nageant dans des teintes d'albâtre, se lève comme le phare de la mort, et laisse tomber de pâles rayons sur le feuillage...

Décidément, je suis malade... Quand je serai guéri, je m'en irai loin, bien loin de toutes ces figures répulsives, hostiles, indifférentes ou froides qui m'entourent ici... Quand on souffre, c'est triste de n'avoir pas une main amie à serrer... Oh ! je ne veux plus des pays étrangers ; je veux mourir dans cette pauvre France, si malheureuse, mais tant aimée de Dieu !

Que de beautés et de souvenirs sont cependant éparpillés là-bas en Suisse, en Italie... Allons, encore cette cloche maudite des méthodistes... Ils vont chanter... Cette cloche me fait l'effet d'un glas funèbre... Est-ce le matin ou le soir ? Et ce monsieur, vêtu de noir, d'où vient-il, que me veut-il ? C'est un médecin... La femme s'éveille... Ils parlent ensemble à voix basse, mais j'entends ce qu'ils disent.

Il paraît que je suis au lit depuis plusieurs jours et très malade... Je frissonne... Une sueur froide me fait greloter... Ma respiration est haletante et

difficile... Pourquoi n'ouvre-t-on pas la fenêtre? J'ai besoin d'air, j'étouffe... Ils ne m'entendent pas; ils sont donc sourds, car il me semble que je parle assez fort... Que la volonté de Dieu soit faite, mais j'étouffe.

Quand je rentrerai dans mon pays, je passerai par l'Irlande que j'ai tant aimée. Ses lacs et ses sombres montagnes m'inspirent de tristes rêveries, mais la tristesse me rapproche de celui qui a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » J'éprouve un étrange besoin d'aimer Dieu. Jamais je n'avais senti ce besoin aussi fortement qu'à cette heure. Serait-ce un appel?

On entre dans ma chambre en marchant sur la pointe des pieds; s'imagine-t-on que je dors? Ces gens-là sont aveugles, aussi bien que sourds; ils ne me voient pas remuer et ne m'entendent pas parler. Pourquoi ne font-ils pas du feu pour me réchauffer, car j'ai bien froid?

On verse de l'acide phénique dans une assiette, et sur le plancher de ma cabane; mais je sens donc mauvais! Ma maladie serait-elle contagieuse? Voilà bien le monde! Amis, parents, tous se dégoûtent du malade ; tous ont peur de la maladie. La religion et l'argent, seuls, font surmonter les répugnances et la crainte; le prêtre, la religieuse, le vrai chrétien et la mercenaire qui veille les

mourants, pour quelques pièces de monnaie, semblent seuls braver la mort... Et ceux qui nous aiment! Où sont-ils ceux-là? Pauvres affections humaines! comme elles s'étiolent vite!

Quand je serai guéri, je ne veux plus m'attacher qu'à Dieu, car lui seul est notre éternel ami, lui seul n'abandonne jamais ceux qui l'aiment, lui seul n'a pas d'intermittence dans ses tendresses pour nous; puis, on l'a toujours partout avec soi. Oh! mon Dieu, pourquoi ne vous ai-je point toujours désiré, recherché, comme je vous désire et recherche à présent?

Le malade pense toujours à sa guérison, à ce qu'il fera quand il sera guéri, il ne pense jamais à mourir, lors même qu'il en parle. Tous se ressemblent. Je devrais cependant y penser, car je suis bien malade. J'ai perdu la notion du temps; ma mémoire est partie; je ne sais guère plus distinguer un jour d'une heure. Mes yeux se voilent; les personnes qui sont dans ma chambre ont des formes fantastiques.

Je souffre dans tous mes membres. Le cerveau se congestionne et me cause des douleurs insupportables. Le mal domine mes facultés; il me semble qu'il m'absorbe, et que je ne suis plus mon maître.

Ah! voilà le grand mot échappé. Je suis con-

damné à mort, par le médecin. Ce mot, que je viens de surprendre, me révèle bien des choses, auxquelles je ne comprenais rien, au dedans comme autour de moi. Je vais mourir, et je ne m'en doutais pas. On ne s'en doute jamais, et l'on cache toujours cette sentence aux moribonds qui ne veulent pas y croire.

Oh! qu'ils sont cruels et coupables ceux qui ne parlent pas aux mourants de la mort et de Dieu ou qui leur en parlent trop tard. Qu'importent à celui qui se meurt quelques tisanes et quelques minutes de souffrances de plus? Ce qui lui importe, c'est « la seule chose nécessaire », l'enfer à éviter, l'éternité bienheureuse à gagner. La quantité d'âmes précipitées dans l'éternel abîme par leurs amis, journellement, est effrayante. Quelle horreur m'inspire à cette heure l'imbécile et terrible cruauté de ceux qui prétendent nous aimer et nous rendent malheureux à tout jamais, par la crainte de nous parler de la délivrance et de Dieu, dans ce moment solennel, irréparable. . . . .

Oh! que je souffre d'être seul, à présent, de n'avoir pas un prêtre pour me bénir, me parler du meilleur des Pères, et me donner les derniers sacrements!

Ma langue se sèche... Une écume infecte monte et souille mes lèvres... Mes yeux se vitrifient et

se fixent comme ceux d'un aveugle... Le râle de la mort gronde sourdement dans ma poitrine... Après avoir vu tant d'agonies et tant de gens mourir, j'assiste à la dissolution de moi-même, comme un spectateur impassible, car la souffrance m'enlève la conscience de ma fin prochaine. La souffrance agit sur l'âme, comme les liqueurs intoxicantes agissent sur l'homme.

Il est nuit, toujours nuit; les paupières du jour ne s'entr'ouvrent donc plus dans ce pays sauvage? Des chiens hurlent dans le silence des ténèbres, comme des chacals sur la surface jaunâtre du désert. L'ombre, toujours l'ombre, plane sur ces solitudes, et pèse sur la nature comme l'image du repos et de l'infini.

Le temps se meurt avec les dernières lueurs de la bougie, et l'éternité se lève à la lueur sépulcrale de la lune noyée dans un nuage. Ces deux lueurs incertaines et vagues s'unissent dans ma cabane pour éclairer ma dernière heure. Je suis comme dans un tunnel, dont j'aperçois les deux extrémités: deux points lumineux; l'un grandit rapidement, à mesure que j'avance, et l'autre diminue plus rapidement encore, à mesure que je m'en éloigne.

Le corps se contracte et se raidit; les extrémités se refroidissent, et le monde auquel on a sacrifié

son temps, ses facultés, sa vie, et quelquefois son âme, ne fait rien, ne peut rien pour empêcher ce travail de dissolution. La respiration saccadée, le manque d'air, la souffrance m'étreignent comme dans un étau. Le pouls ne bat presque plus; le sang refoulé vers le cœur circule à peine, et l'infection cadavérique de ma chair qui se décompose augmente mes douleurs.

L'âme s'arrache insensiblement de chaque partie du corps. Quelle affreuse torture ne m'inflige-t-elle pas dans cette épouvantable retraite! Est-ce la bonté de Dieu qui permet d'expier bien des fautes, par les déchirements de la dernière heure? La souffrance fait désirer la mort, et le jugement qui se prépare la fait redouter. Qu'elles sont horribles ces dernières minutes de la vie humaine!

Il faut donc mourir, dire adieu à toutes les choses de ce monde, à tout ce que nous avons aimé! Adieu lugubre, éternel! Mourir, c'est être abandonné de tout ce qu'on abandonne; c'est quitter, à tout jamais, tout ce que nous avons, tout ce qui nous entoure, réalités et souvenirs, TOUT. C'est aller dans une fosse étroite, à six pieds sous terre, attendre, dans l'oubli, le jugement dernier.

Le mal est vaincu par son excès même: n'ayant plus la force de souffrir, il se produit un apaisement dans mes douleurs. C'est la dernière clarté

de la mèche qui s'éteint. C'est alors que l'Esprit du bien, l'ange de Dieu, livre son dernier combat à l'Esprit du mal, à Satan, pour sauver l'âme effrayée, et lui faire produire des actes de repentir, d'amour et de tendre confiance.

Le démon veut abaisser mes derniers regards vers le monde que je quitte, me le faire regretter, et distraire ma pensée du monde dans lequel je vais entrer. L'ange de Dieu veut élever mes regards vers le ciel, me le faire désirer, espérer, et concentrer ma pensée dans des élans de reconnaissance et d'amour pour mon Créateur et Sauveur.

— Te souviens-tu, murmure Satan à mes côtés, de ces beaux jours d'enfance, où tu jouais sous les peupliers du village qui te vit naître? Et de ces jours heureux de ta jeunesse, où là-bas dans les bois d'orangers, émaillés de fleurs, tu respirais à pleins poumons les parfums de la nature, de la vie et du cœur?

— Rappelle-toi, me disait l'ange de Dieu, la beauté de ton âme et les joies que tu goûtais, lorsque tu reçus pour la première fois Celui qui mourut pour toi sur l'arbre de la croix!

— Te souviens-tu de ces longues promenades sur les grèves du Morbihan, sur la cime des Andes, des Alpes aux glaces éternelles, et du Vésuve en feu, et de ces longues rêveries sur les ruines de

Rome, de Pouzzole et de Pompéi, sur les lagunes de Venise et les lacs de l'Italie, de la Suisse, de l'Irlande et de l'Écosse?

— Rappelle-toi ces heures délicieuses passées au pied des autels, et de ces douces prières qui s'élevaient de ton cœur à tes lèvres, quand Dieu, content de toi, daignait bénir tes travaux et tes peines.

Et tous les deux continuèrent ainsi longtemps à me rappeler les détails de ma vie mondaine et de ma vie religieuse; l'un, pour me désespérer et me perdre; l'autre, pour m'encourager et me sauver.

De même qu'à l'aide du microscope, l'œil découvre parfaitement des milliers d'objets qu'il ne voit pas à l'œil nu, de même, à l'aide de l'éternité qui se présente, l'âme humaine découvre les détails les plus infimes de tous les actes passés, leur nombre prodigieux et leur valeur réelle aux yeux de Dieu. Ce spectacle est vraiment effroyable! Oh! que ne le voit-on pas quand on se porte bien!

Que d'angoisses l'âme n'éprouve-t-elle pas, en pensant au compte terrible qu'il lui faudra rendre de toutes ces actions! Elle ne veut pas partir, elle redoute ce compte, elle lutte... Oh! qu'elle lutte!

On dit : « Tout est fini! » Qui est-ce qui est fini?.. On brûle du sucre et de l'eau de Cologne...

On allonge mes jambes, on joint mes pieds, on ferme mes yeux... Mais je ne suis pas mort, pour me faire toutes ces opérations... Ou bien le serais-je sans m'en douter?.. Dans ce pays, tout est possible... Cependant, je vois tout, et j'entends tout... Peut-être que les morts de ce pays n'ont pas les mêmes habitudes que les autres.

Voilà cette femme, toujours la même, qui me met mes ornements sacerdotaux; c'est heureux que je n'aie ni draps ni linges, elle me coudrait dedans... Elle passe la nuit à me veiller, en fumant la cigarette et buvant le vin de la messe... Absolument, comme nos gardes-malades, qui se font du vin sucré toute la nuit... Les femmes sont partout les mêmes.

Deux hommes me mettent dans le cercueil qu'ils viennent d'apporter... Mais, je vais étouffer là-dedans!.. Pourquoi ne me dépose-t-on pas sur la colline, où l'on voit de la mousse, de la verdure, des arbres et de beaux horizons? Les sauvages placent leurs défunts sur les hauteurs ou dans des hamacs qu'ils suspendent aux branches des vieux chênes; mais les enfants de la civilisation redoutent la mort, ils ne veulent pas voir ses victimes, pour ne pas y songer.

Quel tapage font ces hommes en clouant ma prison! Ne pourraient-ils pas frapper moins fort? Ces

horribles coups de marteau me disent que tout est bien fini pour moi... Je ne verrai plus l'azur du ciel, la verdure et les ombrages sous lesquels j'aimais tant rêver. Voyages, souvenirs, famille, amis, livres chéris, autels bénis où j'aimais tant prier, tout me quitte ; je quitte tout. Je n'emporte pas même *mon* suaire et *mon* cercueil, ce sont eux qui m'emportent. . . . .

On m'emmène ; on me conduit probablement à la chapelle... Pourquoi chante-t-on si vite, si mal et si faux le *Requiem æternam*, « Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel, et qu'une lumière sans fin éclaire ses yeux »... Rien n'est agaçant comme d'entendre chanter faux, surtout quand on est mort, parce qu'on ne peut pas se boucher les oreilles ou s'en aller. . . . .

Quelle belle et touchante prière ! Hélas ! on n'a pas l'air de prier pour mon âme, mais de réciter une leçon... Tous ces gens paraissent bien pressés d'en finir ; ils ne sont cependant pas payés ! Ils savent bien que, n'ayant rien, je ne puis rien donner... Je me sens frissonner au chant du *Dies iræ !* Il est vrai que je suis mal à mon aise-là dedans, et bien peu vêtu. . . . .

« *Quel terrible jour de colère que celui-là, où l'univers sera réduit en cendres, selon le prophète David et la Sibylle !* »

« *Quelle terreur saisira les hommes, lorsque le Juge viendra scruter leur âme et leurs œuvres!* »

Voici donc au champ du repos ce qui fut MOI! Si la langue humaine manque d'expressions pour parler du monde surnaturel, de Dieu, des anges et de l'âme, elle n'en a pas davantage pour exprimer les enseignements de la tombe! Que de choses je vois et comprends maintenant, et que je n'avais jamais vues ni comprises! Si je n'étais pas mort, je voudrais mourir, pour apprendre ce que je ne savais pas. . . . .

« *Le Juge assis, tous les crimes secrets seront révélés; aucun ne demeurera sans vengeance.* »

« *Malheureux, que dirai-je alors? quel protecteur invoquerai-je, quand le juste à peine sera rassuré?* »

Quel triste panorama que celui de ma longue existence, avec toutes ses imprudences inconscientes, ses folies poétiques, ses joies malsaines, ses oripeaux dorés, ses regrets insensés et toutes ces pierres d'achoppement que la jeunesse, l'inexpérience et les passions indomptées nous font aimer avant de nous faire répandre des larmes de sang. . . .

« *Roi de majesté formidable, qui sauvez vos élus par votre miséricorde infinie, sauvez-moi, source de bonté.* »

« *Souvenez-vous, tendre Jésus, que vous êtes venu pour moi sur la terre, ne me perdez pas en ce jour.* »

Quel horrible son produit le cercueil en tombant dans la fosse ! Quels sons plus horribles encore produisent les premières pelletées de terre en tombant sur les planches qui m'étreignent ! Oh ! mon âme, reviens, reviens ! Vois cette terre dont le poids brise mes os ! Vois ce que les hommes font de ce pauvre corps, jadis honoré, choyé, flatté ! Horreur ! horreur ! fausseté, mensonge ! Oh ! le monde, je l'abhorre ; les hommes, je. . . . .

« *Me cherchant, vous vous êtes assis, épuisé de lassitude ; vous m'avez racheté par la croix. Que tant de fatigues ne soient pas perdues.* »

« *Juge qui punissez justement, remettez-moi ma dette avant le jour où je devrai vous en rendre un compte rigoureux.* »

Oh ! j'ai peur, j'ai froid, je tremble ! Oh ! mon âme, reviens, reviens. Cris perdus, cris superflus.

Oui seul, seul enseveli six pieds sous terre, entre quatre planches ! Comme les vivants s'empressent d'enterrer les morts, pour se débarrasser d'eux !... J'ai toujours vécu seul parmi ceux qui me coudoyaient ; aussi, la pioche qui vient de creuser ma fosse n'a frappé le cœur de personne... Mais qu'importe quand on est mort ! . . . . . .

« *J'avoue mes crimes, et j'en gémis. La rougeur couvre mon front. Que ma prière obtienne grâce, ô mon Dieu !* »

« *Vous avez absous Marie Madeleine; vous avez exaucé le bon larron: vous ne m'avez pas laissé moi-même sans espérance.* »

« Enfants de colère, par nature, » la malédiction divine poursuit le corps de l'homme jusqu'au delà du tombeau. La justice de Dieu n'est pas satisfaite par la mort de l'homme; poussière, il doit retourner en poussière. Je ne m'étais pas encore senti mourir; mais maintenant je sens que je m'en vais comme de la fumée, dispersée par le vent. . . . .

« *Mes prières sont indignes d'être exaucées; cependant, Seigneur, faites que votre clémence me dérobe au feu éternel.* »

« *Séparez-moi des pécheurs, et placez-moi à votre droite avec les brebis.* »

Oh! ces chants, ces chants, me poursuivront donc toujours?... Je comprends qu'au suprême orgueil de l'homme, qui s'est révolté contre son Dieu, il faut que toute chair subisse la suprême humiliation de ce qu'on peut appeler son anéantissement. La chair de l'homme étant un résumé de toutes sortes de matières, chaque sorte de matière doit lui reprendre ce qu'elle lui avait prêté.

Les gaz se produisent, les solutions liquides se dégagent des masses solides. Le corps enfle, se colore de rouge violacé, de vert et de nuances

hideuses. La peau crève, et la charpente osseuse nage dans une boue sans nom... Le cercueil même ne peut résister à l'action délétère de cet infect fumier, il se dissout... Bientôt le squelette se désagrège à son tour, et la croix qui doit régner sur l'univers jusqu'à la fin des siècles ne tarde plus à ne veiller que sur un peu de cendre humide.

La croix! voilà donc la seule compagne de l'homme quand il n'est plus. Quand le monde fuit le cadavre, la croix lui reste ; la croix veille sur ses cendres durant ces longs jours de solitude qui doivent s'écouler avant la fin des temps. Oh! croix divine, sois mille fois bénie. Ma mère t'a placée sur mon berceau, les hommes t'ont clouée dans mon cœur pendant ma vie, ils la clouent maintenant sur ma tombe, sois à jamais ma consolation, mon espérance et mon salut. . . . . . .

. . . .

Où suis-je?... Oh! que je souffre de la tête!... J'ai faim!.... Je vois à travers les carreaux de ma fenêtre des nuages noirs qui passent... J'entends toujours, là-bas dans les bois, le cri-cri du grillon et les hurlements du chien... J'entends encore l'accordéon du Mexicain qui fait danser ses compatriotes... L'on danse bien longtemps, là-bas... Ils n'ont pas faim !

Oh! quel horrible cauchemar!

CHAPITRE XIII

Missions et missionnaires. — « Allez, prêchez et débrouillez-vous comme vous le pourrez. » — Du prêtre savant, artiste et musicien. — Les premiers missionnaires de Mgr Odin. — Un bonheur des plus relatifs. — Le temps jadis n'est plus.

A propos de la pauvreté de notre mission d'Uvalde qui m'avait navré, touché et décidé à remplacer pour quelque temps le prêtre qui la desservait, il est bon, je crois, de donner quelques renseignements sur les missions et les missionnaires, car il circule encore, sur ce sujet intéressant, bien des erreurs regrettables. Tout en évitant, autant que possible, de répéter ce que j'ai déjà dit sur cela, dans mon premier ouvrage sur le Texas, je transcrirai simplement mes notes, tracées à Uvalde, d'après ce que je voyais et ce que j'entendais.

Bien des personnes s'imaginent encore que les missionnaires catholiques sont envoyés et payés par la *Société des missions étrangères* de Paris, par la *Propagande* de Rome, ou par la *Propagation de la foi de Lyon*. Les missionnaires catholiques ne sont envoyés et payés par personne, et c'est pour

cela qu'ils ont le titre d'*apostoliques*. La Société des missions étrangères, de Paris, est simplement une congrégation religieuse, comme celle des *Prêtres de la mission*, autrement dits Lazaristes. La Propagande de Rome est un collège, une pépinière de missionnaires, dont le président est un cardinal chargé de la direction ecclésiastique et spirituelle de toutes les missions du globe. Enfin la Propagation de la foi est une œuvre instituée à Lyon pour subvenir aux besoins temporels des missions étrangères, mais ses ressources sont tellement insuffisantes, que les missionnaires ne reçoivent jamais rien pour eux, les évêques étant obligés de garder ce que cette œuvre leur donne chaque année.

Il n'en est pas de même des missionnaires protestants. Envoyés, mais de leur plein gré, soit par les sociétés bibliques d'Angleterre et des États-Unis, dont les recettes annuelles se chiffrent chacune par vingt-cinq, trente millions et même plus, soit par les riches congrégations des grandes villes, ces missionnaires reçoivent d'elles, pour la plupart, des appointements analogues à ceux de nos chanteurs et de nos cantatrices d'opéra, quand ils vont chanter dans ces deux *Eldorado* des comédiens, qu'on appelle la Russie et l'Amérique.

Les missionnaires catholiques s'offrent aux évê-

ques des missions étrangères, en quête de collaborateurs; une fois acceptés, ils sont incorporés dans le diocèse qu'ils ont choisi, s'installent dans la mission que l'évêque leur désigne, et vivent comme ils peuvent avec les ressources qu'ils se créent et les aumônes qu'ils reçoivent. Quelques évêques missionnaires ont dans leur diocèse des séminaires dans lesquels ils préparent pour le sacerdoce des jeunes gens étrangers ou du pays, mais ces séminaires sont encore insuffisants pour les besoins des missions.

Au Texas, les missions, proprement dites, sont tellement pauvres, que, sauf quelques exceptions, elles procurent à peine l'entretien du prêtre. Dans la plupart des missions, le Père qui en est chargé se voit souvent obligé de desservir des groupes de familles et quelquefois des populations importantes très éloignées, pour arriver à ne pas mourir de misère. On se rappelle que M. Dubuis et moi, nous manquions du nécessaire, et cependant nous comptions dans notre mission de Castroville plusieurs grands centres, comme le Quihi, Vandenberg, D'Hanis, Braunfels, Frédéricksburg, San Sabba et les Allemands de San Antonio.

A ce point de vue, les missions des frontières sont encore aujourd'hui ce que les nôtres étaient autrefois, avant les chemins de fer et du temps des

C'est possible, et ces plaintes peuvent être légitimes, mais les évêques ont certainement des charges énormes dont il faut tenir compte, et qui, relativement à leurs ressources, sont écrasantes. En preuve de ce fait, voici quelques extraits d'une lettre que m'écrivait Mgr Odin, lorsque j'étais encore à Castroville :

« J'ai vraiment honte d'avoir laissé écouler un si long temps sans vous écrire. Cependant, ce n'est pas par oubli, car tous les jours je pense à vous. D'abord la maladie que j'éprouvai à mon retour de l'Ouest me laissa sans force et sans énergie; ensuite vinrent les nombreuses occupations et, avec la meilleure volonté possible, je me voyais obligé de différer à vous écrire d'un jour à l'autre.

« Depuis un mois j'attends par chaque bateau des lettres de la Propagation de la foi, avec la nouvelle d'un petit secours dont nous avons un si grand besoin, et malheureusement mon espoir jusqu'à ce jour a été vain. J'ignore encore si cette œuvre admirable pourra nous aider cette année-ci. Les troubles en France empêchent aux directeurs de faire la répartition des fonds à l'époque ordinaire, et j'ignore encore s'ils ont pris en considération les grands besoins du Texas. Cela m'afflige d'autant plus que *je connais que vous êtes dans le besoin*, et que sans un secours opportun de la part

usés, déchirés, rapiécés et qui dénotent un service exagéré. La plus grande partie des maigres sommes qu'ils reçoivent est consacrée à l'édification des églises, leur ornementation et leur entretien, ne se réservant pour eux-mêmes que le strict nécessaire. J'avoue, néanmoins, que le besoin de prêtres oblige parfois les évêques à prendre des sujets qui laissent à désirer, sous quelques rapports, qui supportent difficilement les épreuves et les privations de la vie apostolique et n'acceptent pas ces misères avec l'entrain ou la résignation des anciens missionnaires.

Quelques-uns, du genre des *plaignards*, car il existe parmi nous, surtout à présent, dans les missions américaines, comme il existe dans toutes les classes de la société, des esprits chagrins, soit par nature, soit par suite de longues souffrances, qui ne regardent que le revers de la médaille, quelques-uns, dis-je, se plaignaient de ce que les évêques, disaient-ils, négligeaient leur bien-être et ne leur donnaient rien pour vivre ni pour les constructions qu'ils étaient obligés de faire. Quelques prêtres se sont perdus par suite de cette espèce d'abandon; quelques autres, après avoir trop souffert, ont fini par souffrir du cerveau. Combien d'autres sont malades et ne peuvent se soigner faute d'argent pour payer le *médecin* et le pharmacien!

C'est possible, et ces plaintes peuvent être légitimes, mais les évêques ont certainement des charges énormes dont il faut tenir compte, et qui, relativement à leurs ressources, sont écrasantes. En preuve de ce fait, voici quelques extraits d'une lettre que m'écrivait Mgr Odin, lorsque j'étais encore à Castroville :

« J'ai vraiment honte d'avoir laissé écouler un si long temps sans vous écrire. Cependant, ce n'est pas par oubli, car tous les jours je pense à vous. D'abord la maladie que j'éprouvai à mon retour de l'Ouest me laissa sans force et sans énergie ; ensuite vinrent les nombreuses occupations et, avec la meilleure volonté possible, je me voyais obligé de différer à vous écrire d'un jour à l'autre.

« Depuis un mois j'attends par chaque bateau des lettres de la Propagation de la foi, avec la nouvelle d'un petit secours dont nous avons un si grand besoin, et malheureusement mon espoir jusqu'à ce jour a été vain. J'ignore encore si cette œuvre admirable pourra nous aider cette année-ci. Les troubles en France empêchent aux directeurs de faire la répartition des fonds à l'époque ordinaire, et j'ignore encore s'ils ont pris en considération les grands besoins du Texas. Cela m'afflige d'autant plus que *je connais que vous êtes dans le besoin*, et que sans un secours opportun de la part

de ces Messieurs, *il me sera impossible de venir à votre aide. Je n'ai que de lourdes dettes et pas un sou dans la bourse.* Si j'étais le seul à souffrir de ce dénuement, je m'inquiéterais moins, mais il m'est bien pénible de penser que mes bons collaborateurs souffrent et qu'il n'est pas en mon pouvoir de les soulager. Patience, mon cher ami, espérons en la Providence, et soyez convaincu que dès que j'aurai reçu la nouvelle d'un secours, je m'empresserai de vous faire parvenir une petite somme. . . . .

« Écrivez-moi de temps en temps, vos lettres me font toujours plaisir. Je serai heureux de recevoir de vos nouvelles avant de partir pour le concile de Baltimore, auquel j'assisterai, *si Dieu me donne les moyens de faire la route.* Je vous écrirai aussi de nouveau avant de partir de Galveston..... »

Les passages soulignés démontrent suffisamment que les évêques missionnaires sont parfois dans une misère qu'on ne soupçonne pas. Je veux bien croire que les prélats américains n'ont pas la même sollicitude que les prélats français ont pour leurs prêtres, mais ils ont les mêmes misères. Il est cependant possible qu'avec un peu d'ordre dans la hiérarchie des devoirs, et plus de réflexions sérieuses sur la nature de ces devoirs, on pourrait éviter quelques-unes de ces misères.

L'évêque est le représentant de Jésus-Christ, et

les missionnaires en sont les apôtres. Le premier devoir d'un évêque en face du champ mystique qu'il doit cultiver, avec l'aide de ses collaborateurs, est de les envoyer prêcher : *Ite et docete*. Mais pour prêcher il faut vivre, et pour vivre il faut se nourrir, se vêtir et s'abriter. Si l'évêque ne vient pas au secours de ses prêtres, comment pourront-ils enseigner? C'est bien commode de leur dire : *Ite et docete*, allez, prêchez et *débrouillez-vous* comme vous le pourrez ; mais ce système, très apostolique, j'en conviens, a bien des désagréments, et tous les prêtres n'ont pas la force d'âme nécessaire pour s'en tirer gaiement, à la plus grande gloire de Dieu, et pour le salut de leur prochain comme pour le leur propre.

Si dans nos missions l'on ne voyait que des apôtres, la question serait bien simplifiée, mais les hommes comme Mgr Odin, Mgr Dubuis et tant d'autres missionnaires des temps passés, ne sont plus aussi communs aujourd'hui qu'ils l'étaient autrefois; c'est pourquoi la pauvreté des uns et des autres amène bien des souffrances et des ennuis inévitables, qui ne peuvent être atténués que par l'esprit ecclésiastique, avec lequel on devrait les supporter.

Un évêque dépense pour les couvents, les écoles, les orphelinats et les hospices, des sommes impor-

tantes parce que les intérêts de la foi reposent davantage sur l'instruction des enfants que sur la conversion des adultes, et que les malades méritent tous les efforts de la charité chrétienne. Mais, d'autre part, sans missionnaires, il ne peut pas y avoir de mission, et leur recrutement est assez difficile pour ne pas aviser sérieusement aux moyens de conserver le plus longtemps possible ceux qu'on a. En s'occupant davantage de leurs nécessités morales et physiques, on leur éviterait, sans doute, bien des graves maladies, des infirmités précoces, une vieillesse prématurée et cette grande mortalité qui fait tant de ravages dans leurs rangs.

Cette mortalité nécessite des voyages longs, relativement fréquents et dispendieux en Europe pour combler les vides. Ces voyages représentent une somme de pain qui ferait vivre bien des missionnaires. Si j'étais membre du conseil de la Propagation de la foi, je mettrais en leur faveur une taxe de tant pour cent, sur les sommes allouées aux évêques des États-Unis, et je retrancherais, en faveur des évêques, d'au delà du Mississipi, toutes les allocations données à ceux qui se trouvent en deçà de ce fleuve, et qui n'en ont plus besoin, vu la richesse de tous ces anciens États de l'Union américaine.

Laisser les missionnaires à leurs propres res-

sources et se débrouiller comme ils peuvent pour subvenir à leurs besoins, est, je le répète, un système qui ne doit pas être absolu, parce qu'il n'est pas applicable à tous sans bien des désagréments. Je crois que les missions fleuriraient mieux, que le salut des âmes se développerait davantage, et que la gloire de Dieu trouverait plus d'extension si ces évêques étaient plus difficiles dans le choix de leurs collaborateurs et s'occupaient un peu plus du bien-être spirituel et temporel de leurs missionnaires. J'en connais plus d'un qui pensent ainsi, agissent comme ils pensent, qui s'évitent de la sorte bien des ennuis, et dont les missions sont des plus florissantes.

Je sais qu'en agissant ainsi les édifices religieux et de bienfaisance, les collèges, les évêchés et les communautés religieuses auraient moins de grandeur et de beauté, qu'ils seraient peut-être plus lents à s'édifier, mais ceci me paraît un mal secondaire en présence des intérêts de la foi. Puis, comme on n'est pas forcé d'accepter la mitre quand elle ne convient pas, on peut la refuser quand on trouve trop difficiles les obligations qu'elle impose.

Il en est des missionnaires comme des curés de campagne, ils sont beaucoup plus formés par la Providence que par les séminaires; toute leur va-

leur apostolique dépend du degré auquel ils se laissent manipuler par le divin Maître. Celui qui l'écoute toujours laisse à l'action divine, en lui, toute sa puissance de transformation, et devient un apôtre selon le cœur de Dieu. Celui qui l'écoute peu, se prive plus ou moins de cette action, de cette force, et n'a plus que la pauvre nature humaine, avec toutes ses faiblesses pour résister aux épreuves de sa vocation et bien diriger sa barque. Ce n'est pas suffisant.

La valeur d'un missionnaire dépend encore, non pas de son instruction, mais de son éducation. L'homme a dans sa nature, prise en général, une tendance pour le beau, le bon, le bien. Ne pas développer cette tendance, c'est mutiler la nature humaine dans une certaine mesure. Si les Pères jésuites ont une si grande quantité d'hommes remarquables et supérieurs dans toutes les branches de la science ecclésiastique et profane, c'est qu'ils ont toujours su développer les talents et les capacités qu'ils remarquaient parmi les jeunes membres de leur ordre.

Dans les séminaires, on ne réfléchit pas assez à ce fait; l'on ne s'occupe que de l'essentiel, c'est-à-dire du latin, de la philosophie, de la théologie et de tout ce qui constitue la scolastique sacerdotale. On croit, en agissant ainsi, favoriser la piété des

jours très chers dans les missions; et les dessinateurs peuvent peindre leurs églises et leurs chapelles, les orner avec plus de goût et les rendre plus dignes de la demeure de Dieu, ce qui inspire plus de respect au public.

Lorsque l'éducation du prêtre n'embrasse que l'essentiel, il est rare que le prêtre, dans sa mission ou sa paroisse, s'occupe d'autre chose que de l'essentiel, en matière de pratiques religieuses, comme on voit des gens qui ne fuient que les péchés mortels bien caractérisés. L'essentiel est bien vite entamé, et le péché mortel bien vite commis, quand on néglige les pratiques religieuses qui ne sont pas obligatoires, mais qui fortifient l'âme, et nous attachent plus fortement à Dieu; de même qu'une ville est bientôt prise, quand elle n'est pas défendue par des avant-postes.

Les premiers missionnaires que Mgr Odin amena de Lyon au Texas n'avaient, à ma connaissance, aucun des avantages dont je viens de parler, mais leur foi robuste, leur piété profonde, leur bonne humeur, leur caractère franc, loyal, ouvert, et leur désintéressement absolu en firent bientôt des apôtres. Deux moururent très jeunes, aux deux extrémités du Texas, l'un mourut de faim et l'autre poitrinaire. Quand je relis les lettres qu'ils m'écrivaient à cette époque, et que j'ai

sait un peu la musique. Quelques petites filles, de six à neuf ans, venaient tous les jours chez lui recevoir des leçons de chant et d'accompagnement sur l'harmonium. Trop petites pour souffler et toucher de l'instrument tout à la fois, l'une soufflait, une autre accompagnait ses compagnes qui chantaient en trois parties de très beaux morceaux de musique. Voir ces petites filles de paysans, avec leurs petits bonnets blancs et leurs sabots, attaquer la note avec vigueur, justesse et chanter chacune leur partie comme de vraies musiciennes, était un spectacle charmant qui forçait le monde à aller à l'église pour les entendre.

Les pères, les mères et les parents de ces enfants n'auraient jamais manqué la messe, quand elles chantaient et tenaient l'harmonium. Ils en étaient fiers, avec raison. Grâce à leur assiduité aux offices du dimanche, ils entendaient les sermons et s'instruisaient, sans s'en douter ou sans le vouloir, des vérités religieuses qu'ils ignoraient et qui les amenaient insensiblement à la pratique de leurs devoirs de chrétiens.

C'est ainsi que les missionnaires et les curés musiciens peuvent organiser des chœurs qui favorisent plus qu'on ne le pense l'assistance aux offices religieux; les architectes construisent leurs églises sans le secours des hommes spéciaux, tou-

jours très chers dans les missions; et les dessinateurs peuvent peindre leurs églises et leurs chapelles, les orner avec plus de goût et les rendre plus dignes de la demeure de Dieu, ce qui inspire plus de respect au public.

Lorsque l'éducation du prêtre n'embrasse que l'essentiel, il est rare que le prêtre, dans sa mission ou sa paroisse, s'occupe d'autre chose que de l'essentiel, en matière de pratiques religieuses, comme on voit des gens qui ne fuient que les péchés mortels bien caractérisés. L'essentiel est bien vite entamé, et le péché mortel bien vite commis, quand on néglige les pratiques religieuses qui ne sont pas obligatoires, mais qui fortifient l'âme, et nous attachent plus fortement à Dieu; de même qu'une ville est bientôt prise, quand elle n'est pas défendue par des avant-postes.

Les premiers missionnaires que Mgr Odin amena de Lyon au Texas n'avaient, à ma connaissance, aucun des avantages dont je viens de parler, mais leur foi robuste, leur piété profonde, leur bonne humeur, leur caractère franc, loyal, ouvert, et leur désintéressement absolu en firent bientôt des apôtres. Deux moururent très jeunes, aux deux extrémités du Texas, l'un mourut de faim et l'autre poitrinaire. Quand je relis les lettres qu'ils m'écrivaient à cette époque, et que j'ai

relues tant de fois, l'émotion me gagne encore et mes yeux se mouillent de larmes. Oh! les nobles et les belles natures! Peu de temps avant sa mort, l'abbé Chanrion m'écrivait de Natchitochès, avec son esprit enjoué :

« Dieu vous bénisse avec vos projets! Vous avez, dites-vous, une église à bâtir et pas d'argent. Ah! mon très cher, que ne suis-je M. M*** ou quelques autres que nous connaissons, je vous en expédierais un sac. Je suis ici, dans la paroisse des Natchitochès, un meuble inutile, meuble embarrassant, meuble dispendieux, quelquefois ennuyé, et toujours ennuyant, avec une poitrine au dedans qui m'embarrasse autant que si j'avais le monde entier sur les épaules.

« Ma santé sera-t-elle bientôt, sera-t-elle jamais de retour? Les uns disent oui, les autres disent non. Moi, je tâche de faire le sans-souci, parce que je sais que le bon Dieu a souci de tout, de la poitrine de ses prêtres, bien plus que du passereau des airs ou du lys des champs.

« M. Chambodut est seul à travailler la vigne. M. Andrieux m'a dit que vous cherchez à vous procurer une cloche d'un pied de diamètre. Quel mauvais goût, en vérité! Pourvoyez-vous plutôt d'un bourdon de trois à quatre cents livres, comme celui de Nacogdochès. Chaque coup frappera de

dépit les protestants et les infidèles. M. Chambobut doit être ici dans peu de jours, demain peut-être je lui ferai une obligation de conscience de vous écrire. Il connaît, lui, comment vous intéresser.

« Si je savais, mon cher ami, que vous m'oubliassiez au saint autel, moi qui fis tant de fois mémoire de vous, lorsqu'il m'était permis d'y monter, je ne trouverais point, en vérité, de reproches trop brûlants à vous faire. Mille choses à M. Dubuis, mon confrère en infirmités; dites-lui de demander pour moi toutes les grâces qu'il demande pour lui-même. »

M. Dubuis était, en effet, très malade par suite des privations qu'il endurait à Castroville, et d'un accident qui mit longtemps ses jours en danger. J'étais encore à Saint-Louis, dans le Missouri, lorsque cet accident lui arriva; il me l'annonce dans une lettre dont voici quelques extraits :

« Je mettrai peu de temps à me disculper du titre d'indifférent que vous me donnez; il me suffira de vous dire que je réponds à votre lettre avant de le faire à celle de ma famille... Comme Castroville est à plus de cent lieues de Galveston, je suis resté plus de deux mois sans mon bagage, de sorte que, à part mon bréviaire, je manquais de tout, ne pouvant pas même prendre note des baptêmes et sépultures que je faisais. Bref, eussé-

je tort, vous me feriez encore grâce, si vous pouviez voir en quel état je suis pour entreprendre une lettre.

« Tout tourne autour de moi; une main soutient ma tête, l'autre trace ces quelques lignes, car je sors du tombeau. Comment? je l'ignore. Le fait est que le dimanche des Rameaux, après vêpres, je me dirigeais tristement vers le Quihi; *tristement*, parce que j'étais seul et que les Indiens étaient sur la route, je les voyais... Obligé de partir pour des baptêmes et des malades, je n'osai cependant pas affronter le danger, à pied, vu qu'il ne se passe presque pas de semaine, sans quelque malheur de ces féroces sauvages. Je montais une mule *mustang* qui, au milieu de la plaine, prit fantaisie de me désarçonner. Pendant une heure je luttai à travers les broussailles et les troncs d'arbres; enfin, je brisai mes étriers et mes éperons, dès lors ma mule s'emporta de plus en plus jusqu'à ce qu'elle fit sauter sa bride, et quelques minutes suffirent pour me jeter durement à terre.

« Ici, je reprends ma lettre que j'avais interrompue pour garder le lit pendant trois jours; le lit, je me trompe, car je n'ai qu'une couverture pour tout mobilier. Seulement au second jour de mes souffrances, je reçus la visite d'une bonne personne qui m'envoya, comme oreiller, un sac

de feuilles de maïs pour soulager ma pauvre tête. J'abrège mon histoire qui se termine par une saignée de quatre bols de sang et de larges prises de calomel ou mercure. Me revoilà de nouveau sur pied, instruisant soixante-dix enfants qui, chaque jour, se groupent autour de moi pour recevoir des explications du catéchisme et des leçons de français, d'anglais et d'allemand cent fois plus nécessaire que l'anglais, puisque sur mes douze cents catholiques, je n'en ai pas vingt qui comprennent l'anglais. . . . .

« Cette mission est très difficile à desservir à cause du voisinage des Comanches qui scalpent et tuent tous les blancs qu'ils rencontrent. Leur camp principal n'est qu'à vingt-cinq kilomètres de D'Hanis, sur le Rio Frio, ma dernière colonie. Avec ces messieurs, il n'y a pas d'autre argument que le plomb, car eux-mêmes n'emploient d'autres moyens de persuasion que leurs terribles flèches..... Je vous assure que j'ai bien vite mis de côté toutes mes belles idées sur la conversion des sauvages. Dieu est le maître des esprits et des cœurs, je le sais; mais je sais aussi que le missionnaire qui visiterait seulement ma dernière colonie, sans être accompagné d'une caravane bien armée, peut faire son testament en toute sécurité de conscience. . . . .

« Ma cabane ne me défend ni du soleil brûlant des tropiques, ni de la pluie qui vient d'inonder votre pauvre lettre et toute ma provision de papier, livres et linge. Figurez-vous un pauvre misérable qui n'a, entre lui et le plus terrible des orages, que quelques longues herbes étendues sur des branches d'arbre, reposant tranquillement là-dessous et qui, se sentant arrosé de la belle manière, se lève à la hâte, à la lueur des éclairs qui se succèdent, et brillent à travers sa cage ; car ma cabane est une vraie cage, composée de pieux enfoncés en terre, laissant passer les serpents qui viennent nicher sous un tonneau qui me sert de table, de garde-manger et de bibliothèque.

« Je courus au milieu de mon palais, où j'avais fait un trou pour y faire ma cuisine, pensant y trouver encore du feu pour sauver mes ouvrages, surtout mon bréviaire, et cette pauvre lettre d'un horrible naufrage ; mais à la place du feu, j'y trouvai plus d'un demi-pied d'eau. Me voilà donc Gros-Jean comme devant, sans savoir où placer mes affaires et ma couverture. Savez-vous qu'avec tout cela, l'on ne dort pas? Puis, le matin, un peu pressé pour aller dire ma messe, je mets mon chapeau, sans examiner son intérieur, et comme il était plein d'eau, me voilà de nouveau mouillé de la tête aux pieds. »

Après quelques détails sur les serpents à sonnettes, les tarentules et les scorpions qui pullulaient alors dans nos cabanes, M. Dubuis ajoute :

« Tous ces petits inconvénients ne m'empêchent pas d'être très heureux à Castroville ; vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas d'un bonheur absolu !!! Il faut bien se contenter d'un bonheur relatif et très relatif qui nous laisse soupirer après la patrie céleste, pour laquelle nous concourons tous ensemble... Voici comment je vis : quand j'ai du lard, j'en mange ; quand je n'en ai pas, je mange du chevreuil qui n'est ni cru ni cuit, mais séché au soleil, et ne coûte presque rien. Figurez-vous quel goût il a ! le meilleur qu'il puisse avoir est de n'en avoir pas du tout. J'assaisonne cela avec du maïs. Au commencement j'éprouvai beaucoup de répugnance pour ce genre de nourriture, maintenant, j'y suis fait. Quand le lard et le chevreuil me manquent, je mange du maïs comme les chevaux ».....

Je me suis permis ces longues citations, auxquelles j'aurais désiré en ajouter d'autres, pou montrer quels hommes étaient ces premiers mis sionnaires emmenés au Texas par Mgr Odin, man quant de tout, ayant à lutter contre tout, contr tous, même contre leurs propres défaillances, bra vant les dangers et supportant gaiement les privation

les plus douloureuses. Ah ! M. Dubuis était un rude missionnaire, et je ne sais pas si dans tous les États-Unis on en trouverait un autre ayant autant travaillé que lui pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et la propagation de l'Évangile ; ayant construit autant d'églises, de couvents, de collèges et d'hospices ; ayant autant souffert de la faim, de la soif, de la chaleur et du froid ; ayant subi autant de fatigues par les marches à pied, les courses à cheval, les nuits sans sommeil passées dans les prairies et par la prédication ; ayant enfin essuyé autant de tempêtes et couru autant de dangers que lui. Il avait une foi robuste, à toute épreuve, mais aussi quelle constitution de fer n'avait-il pas !

Ce qu'il y avait de plus décourageant dans nos débuts, ce n'était ni la connaissance des langues étrangères que nous devions apprendre pour prêcher ensuite, tant bien que mal, ni ces privations et ces épreuves incroyables que nous devions supporter, mais l'esprit anti-religieux, l'indifférence et l'absence de sens moral que nous rencontrions dans toutes ces populations qui nous étaient hostiles au suprême degré.

« Je regrette bien, m'écrivait encore Mgr Odin, lorsque j'étais sur les bords du Rio-Grande, que l'on vous ait fait des rapports si tristes sur votre

mission. J'ai passé vingt jours à Brownsville, j'ai étudié le pays, j'ai sondé toute la profondeur du mal, et j'ai compris que c'était un pays où il y avait un bien immense à faire. Dans toute nouvelle mission, il faut de la patience, de la douceur, beaucoup de prudence et de ferventes prières.

« Si vous aviez connu Galveston au moment où j'y arrivai, quel poste triste! Hier cependant, j'eus la consolation de donner la sainte communion à soixante et une personnes. Presque tous nos catholiques ont rempli le devoir pascal. Beaucoup de personnes qui ne s'étaient pas approchées de la sainte table depuis cinq, dix, vingt et trente ans, ont été touchées de la grâce, et se sont réconciliées avec Dieu.

« Faites tout ce que vous pourrez pour le peuple qui vous est confié : allez doucement dans les premiers temps; ne leur laissez pas apercevoir que vous avez mauvaise idée de leur religion et de leur foi, et bientôt vous éprouverez des consolations spirituelles. M. Chambodut, à Nacogdochès, n'eut que huit communions pascales la première année; cette année-ci, des centaines ont rempli leur devoir. Plus la terre que nous sommes appelés à défricher est inculte, plus nous avons lieu de compter sur l'assistance du ciel. Il n'y a pas eu abus de grâces

à Brownsville, et Dieu aura pitié d'un peuple si délaissé jusqu'à ce jour. »

En effet, toutes nos missions devinrent florissantes en peu de temps. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de sauvages au Texas, aujourd'hui qu'on ne couche plus sur l'herbe des prairies, que les chemins de fer abrègent les distances et que les populations se sont multipliées, nos récits de ces premières années de missions rencontrent bien des incrédules, même parmi nos confrères des missions nouvelles. Ceux qui ne croient pas, comme ceux qui doutent, ne font qu'affirmer une chose, c'est que par ce temps de décadence où la foi s'étiole, où les caractères s'efféminent, où les dévouements s'éclaircissent, l'énergie et le désintéressement deviennent moins communs, même parmi les défenseurs du christianisme !

j'ai reçu les plus touchants témoignages de bienveillance et d'affection. Renouvelez-leur l'expression de ma vive et sincère reconnaissance, faites-leur agréer mes hommages et assurez-les que nous n'oublions jamais nos bienfaiteurs au saint sacrifice de la messe. Donnez-leur une petite idée du bien qui s'est déjà opéré dans la mission à laquelle elles ont bien voulu s'intéresser. »

Muni de cette lettre, je me rendis à Lyon, où j'arrivai n'ayant plus un centime dans ma poche. Je devais aller à Rome, et ce ne fut, faute d'argent, que par petites étapes que je pus m'y rendre. De Rome, je revins en France prêcher une sorte de croisade en faveur du Texas, dans la plus grande partie de nos séminaires. A Marseille, il ne me restait déjà presque plus rien des quelques louis que S. S. Pie IX m'avait donnés, car je suis un très mauvais économe, et ne sais pas garder l'argent dans ma poche. La Providence, tour à tour généreuse, parcimonieuse ou prudente, m'envoyait toujours, par des voies étranges, juste ce qu'il me fallait pour aller d'un séminaire à l'autre, mais presque rien de plus.

Je réussissais assez bien dans le recrutement des sujets, mais j'échouai d'une manière admirable dans la question d'argent. Je n'ai jamais été fort sur cette question ; on dirait que l'argent et moi

nous sommes des ennemis irréconciliables, et que nous ne pouvons nous unir sans divorcer aussitôt. A ce propos, je me rappelle qu'au séminaire de Clermont-Ferrand, je n'avais, au moment de partir pour celui de Moulins, qu'une pièce de cent sous, c'est-à-dire juste ce que j'avais à Lyon, lorsque je partis pour Rome. La diligence prenait alors trente ou trente-cinq francs pour une place d'intérieur ou d'impériale.

Comptant sur la Providence, je retins sans hésitation une place pour Moulins. La diligence devait partir le soir; l'on me demanda cinq francs d'arrhes, au guichet du bureau; je les donnai en riant de ce qu'on ne m'avait pas demandé plus d'argent que je n'en avais. De retour au séminaire, je trouvai les séminaristes en récréation ; — l'un d'eux est actuellement évêque de l'Arizona ; — je leur annonçai mon départ et leur parlai de la coïncidence des arrhes demandées avec les cinq francs qui me restaient.

— Mais où trouverez-vous ce qui vous manque pour payer le reste ? me demandèrent-ils.

— Oh! quant au lieu, cela m'est égal, mais je suppose que ce sera dans ma poche, dans ma bourse ou sur ma table.

Tous se mirent à rire de mon sans-souci. La récréation finie, je rentrai dans ma chambre réciter

mes vêpres. Six pièces de cinq francs se trouvaient sur mon bureau. Comme je les attendais, je les mis dans ma poche, étant certain qu'elles m'étaient destinées, et ne m'inquiétant pas d'où elles venaient. La Providence ne me faisait jamais défaut, mais, dans chaque ville, elle ne me donnait guère plus que ce qu'il me fallait pour aller dans une autre. Ce n'est qu'à Paris qu'elle se montra plus généreuse; cependant elle ne me procura que ce qu'il me fallait pour rentrer au Texas.

Une trentaine de séminaristes et de prêtres s'étaient décidés à m'accompagner, mais aucun ne pouvait payer son voyage. J'avais seulement mille francs dans ma bourse, tandis qu'il m'en eût fallu quinze mille, au moins, pour faire arriver tout ce monde à Galveston ; je fus donc obligé de les prier d'attendre une autre occasion, et je revins tout seul.

Quelque temps après mon retour, M. Dubuis revint en France dans les mêmes conditions où je me trouvais quand je fis celui dont je viens de parler, et reçut de Mgr Odin une mission analogue à celle que j'avais reçue. Les résultats furent plus heureux que les miens, mais j'étais alors trop jeune et trop timide pour imiter mon compagnon qui ne doutait jamais de rien, et n'était jamais embarrassé.

M. Dubuis devait ramener quatorze séminaristes, et Mgr Odin lui avait écrit qu'il trouverait à Paris, au bureau de la Propagation de la Foi, l'autorisation de toucher, à la caisse de cette œuvre, l'argent nécessaire pour le transport de tous ces missionnaires. Au moment de revenir au Texas, M. Dubuis leur écrivit de se trouver tel jour à Paris, *Hôtel Fénelon*, où descendent habituellement les missionnaires. Tous furent exacts au rendez-vous.

Pour éviter des frais, mon charmant confrère se rendit aussitôt au bureau de la Propagation de la Foi pour toucher l'argent promis; mais on le lui refusa, car Mgr Odin avait oublié d'envoyer son autorisation, sans laquelle le caissier ne voulut rien lui donner. Ne sachant que faire, et ne voulant pas effrayer ses quatorze compagnons, il ne leur souffla mot de son embarras, et leur dit seulement qu'on partirait le soir même pour le Havre. Cela nous rapprochera toujours un peu de Galveston, se disait-il à lui-même.

Arrivés au Havre, M. Dubuis installa tout son monde, moyennant cinquante centimes par nuit, dans un hôtel qui manquait de luxe, mais non de puces ni d'autres insectes tout aussi familiers; puis il se rendit au port pour voir si quelques navires partaient bientôt pour la Nouvelle-Orléans. Après

avoir cherché longtemps, il vit, sur un beau trois-mâts, une enseigne ainsi conçue :

CE SOIR, A 4 HEURES
LA REINE DE LA MER
PARTIRA POUR LA NOUVELLE-ORLÉANS

Comme on le voit, la Providence ne fait défaut qu'à ceux qui n'y croient pas ou ne comptent que sur eux-mêmes. Elle fit plus que de faire trouver de suite un navire à mon pauvre ami, elle lui suggéra une idée baroque, car elle est bien singulière dans ses voies, à l'égard de ceux qui se confient en elle, sans la moindre hésitation, avec une confiance entière, absolue. M. Dubuis eut une subite inspiration, en rapport avec son caractère énergique. Il monte sur le navire et demande le capitaine, avec lequel il eut cet étrange dialogue, tout à fait américain :

— Votre chargement est-il prêt ?

— Oui, tout est à bord, même six cents Allemands émigrants.

— Avez-vous des places de premières?

— J'en ai vingt encore.

— Combien la place ?

— Quatre-vingts dollards.

— J'en prends quatorze pour onze cents dollards.

— J'accepte.

— A propos, avez-vous un médecin à bord?

— Pas encore; à cause de tout ce monde j'en ai cherché un, mais ceux qui pouvaient venir ne savent que le français et sont trop exigeants.

— En voulez-vous un qui sache l'allemand, l'anglais, l'espagnol et le français?

— Je ne demande pas mieux. Combien veut-il?

— Cinq cents dollars.

— C'est pas cher. Où est-il?

— C'est moi.

— C'est une affaire conclue; seulement, je voudrais que vous prissiez aussi la direction des vivres et des provisions.

— Très bien, tout ce que vous voudrez.

— Vous le savez, nous partons à quatre heures précises.

— A trois heures tout mon monde et les bagages seront ici.

Après la conclusion de ce singulier marché, le capitaine et le médecin improvisé se serrèrent la main, et chacun fut ensuite à ses affaires.

M. Dubuis avait reçu, de différentes personnes, trois mille francs qu'il avait en poche ; cette somme ajoutée aux deux mille cent cinq francs que le capitaine lui donnait pour ses émoluments de médecin du bord, lui fournissait juste l'argent pour

payer le passage de ses quatorze missionnaires. Une fois arrivés à la Nouvelle-Orléans, l'archevêque devait le sortir d'embarras, et lui donner les moyens de continuer sa route avec ses compagnons jusqu'à Galveston.

En s'improvisant médecin du bord, M. Dubuis ne faisait pas acte de présomption ni de grande imprudence, car on connaît la valeur médicale des docteurs américains, en général ; il n'est pas difficile de tuer les gens aussi bien qu'ils le font, et même de soulager les malades mieux qu'ils ne le font. En outre, M. Dubuis avait été infirmier au séminaire, il connaissait donc bien des maladies, leurs remèdes, la manière de traiter, de faire les pansements, et ses connaissances, à ce sujet, se développèrent ensuite au Texas par la nécessité de soigner les pauvres gens qui ne pouvaient avoir de médecins. Comme lui, j'ai fini par connaître un peu de médecine, et si je n'ai jamais tué de patients, j'en ai guéri beaucoup au Texas, pendant la campagne du Mexique, et dans nos ambulances, à l'époque de la guerre, lorsque j'étais aumônier de l'armée.

Les fonctions de médecin n'étaient pas une sinécure à bord de *la Reine de la mer*. Les émigrants, habitués à manger du lard et du porc salé, se sen*tirent* bientôt pris de douleurs d'entrailles. L'air

de la mer, qui tend à constiper les navigateurs, fut puissamment aidé dans son travail par la nourriture échauffante des émigrants. Aussi, tous vinrent-ils bientôt en procession, et se tenant le ventre, se plaindre au docteur de leur maladie.

Par malheur, la pharmacie du bord n'avait plus de purgatifs d'aucune sorte, tous étaient épuisés et les bocaux se trouvaient vides. Pour y suppléer, M. Dubuis se fit apporter un seau d'eau de mer, dans lequel il vida un pot de mélasse, pour en adoucir l'amertume, puis, après avoir bien brassé le tout, il prit une tasse en fer battu, la remplit de ce purgatif-vomitif d'un nouveau genre, et le faisait avaler à ses malades. Inutile d'ajouter qu'ils faisaient tous une affreuse grimace en avalant ce détestable mélange qui déblaya rudement leurs intestins et leur estomac, et même trop précipitamment, car..... je ne puis donner des détails sur les divers incidents grotesques qui suivirent cette distribution générale d'un même remède actif, *très actif*, à quatre ou cinq cents personnes.

Un accident plus grave vint ensuite mettre à l'épreuve la science du docteur improvisé, il lui valut, à bord, la réputation d'un médecin hors ligne.

Une jeune fille de dix-huit ans, en se reculant, pour faire place à quelqu'un qui passait avec une

marmite d'eau bouillante, tomba dans l'entrepont et se brisa l'os de l'avant-bras droit. La fracture était simple, mais la faisait horriblement souffrir. M. Dubuis, appelé en toute hâte, fit tenir fortement le haut du bras, par le père de la jeune fille, tandis que son frère reçut l'ordre de tirer doucement l'avant-bras, jusqu'à ce que les deux parties cassées fussent rejointes, suivant la direction que leur donna mon confrère; puis, le bras fut enfermé entre deux attelles, bandé et mis en écharpe au moyen d'un mouchoir passé autour du cou. Bref, la malade n'eut pas de fièvre, et se trouvait à peu près guérie avant de débarquer.

Cependant, avec un aussi grand nombre de passagers, il arrive toujours quelques cas embarrassants. Un de ces cas se présenta vers la fin de la traversée. Un Allemand vint trouver M. Dubuis, d'un air mystérieux et joyeux, embarrassé et niais, tout ensemble.

— Docteur, lui dit-il, ma femme...

— Eh! bien, votre femme, qu'est-ce qu'elle a?

— Hi, hi, hi, elle a un garçon.

— Et que voulez-vous que j'en fasse de son garçon?

— Hi, hi, hi, elle vient d'accoucher, et...

Le cas était vraiment embarrassant pour mon ami, car il n'était pas dans son programme et ne

s'attendait pas le moins du monde à celui-là, qu'il n'avait pas prévu. Sa présence d'esprit ne lui fit pourtant pas défaut, et le tira d'affaire.

— Oh ! oh ! répondit-il gaiement, si je suis médecin, je ne suis pas accoucheur. Il ne doit pas lui manquer de mères de familles pour l'aider. Dites à votre femme que je ne puis pas m'occuper d'elle.

Ce fut le dernier incident de cette traversée qui se fit à la grande satisfaction de tous. A la Nouvelle-Orléans, Mgr Blanc remit à M. Dubuis l'argent nécessaire pour conduire son monde à Galveston, où Mgr Odin fut ébouriffé de la manière dont mon vieil ami avait accompli sa mission. Quand il racontait ce trait d'audace ou pour mieux dire de confiance en la Providence divine, il riait et pleurait à la fois.

La Providence parfois se fait attendre pour venir au secours de ses missionnaires et de tous ses autres enfants; elle les éprouve souvent pour exercer leur vertu, leur faire expier leurs fautes et leur procurer plus de mérites; mais toujours un bienfait quelconque est caché sous cette épreuve. Ce qui nous ennuie et nous désespère, ce que nous considérons quelquefois comme un abandon de Dieu, comme un malheur même, est le plus souvent une faveur, une grâce évidente qui nous montre, d'une part, combien nos vues sont courtes, nos murmures insensés, et, d'autre part, combien est vigilante la

sollicitude de Dieu pour nous et nos intérêts les plus sacrés.

A ce sujet, je me rappelle un fait qui m'a vivement frappé et m'a guéri pour toujours de cette manie puérile qu'on a de se plaindre dès que les choses ne vont pas comme on le désire. Étant à Pise, lors de mon second voyage en Europe, je reçus une lettre pressante qui me rappelait en France. Le même soir, le paquebot *l'Erculano* devait quitter Livourne pour Gênes. Je fis aussitôt ma malle et pris le train qui m'amenait à Livourne une heure avant le départ du paquebot. Le train eut un retard exceptionnel. A la station de Livourne, un ami m'arrêta, malgré mes supplications, et me fit encore perdre du temps, de sorte que je manquai le paquebot.

J'étais désespéré, je maugréais contre les chemins de fer italiens, les amis importuns, contre ma mauvaise chance et l'univers entier. Je ne terminai mes imprécations que lorsque j'appris qu'un autre bateau partirait le lendemain pour la même destination. Sur ce bateau se trouvait le duc d'Aumale qui se rendait à Gênes pour voir sa mère, la reine Amélie qui se rendait en Angleterre. Je fumais, il me demanda du feu ; nous eûmes ensuite une longue conversation des plus intéressantes, et je fis un voyage charmant.

En arrivant à Gênes, nous apprîmes que l'*Erculano* avait été coupé en deux pendant la nuit, par le *Mongibello*, qu'il avait sombré avec trois cents passagers et que sir Robert Peel, avec quelques marins et des passagers, au nombre de treize en tout, s'étaient seuls sauvés. De sorte que sans le retard du train et les importunités de mon ami, je n'aurais pas manqué le paquebot, et me serais trouvé parmi les victimes de cette collision. Depuis ce fait providentiel, je ne me plains plus lorsqu'il m'arrive des choses fâcheuses, et tôt ou tard j'apprends que c'eût été une ingratitude envers le bon Dieu, de me plaindre.

Un autre fait providentiel, bien plus extraordinaire, arriva à M. Dubuis lorsqu'il était déjà évêque du Texas, après la nomination de Mgr Odin à l'archevêché de la Nouvelle-Orléans, et témoigne qu'il ne faut ni murmurer contre la Providence en présence des malheurs qu'elle permet, ni désespérer de son secours, de son intervention, même dans les moments les plus critiques de la vie.

On sait qu'en 1867, un terrible cyclone, accompagné d'un grand raz-de-marée, fit de terribles ravages dans les Antilles et sur tout le littoral du golfe du Mexique. Plusieurs villes furent à peu près détruites et Brownsville fut horriblement saccagée. Les maisons renversées se comptaient par

centaines, et le couvent de religieuses, construit par Mgr Dubuis pour l'éducation des jeunes filles de la vallée du Rio Grande, non seulement était détruit, mais le terrain même sur lequel il était bâti se trouvait effondré, crevassé au point de ne pouvoir plus servir pour une construction de ce genre, à moins de frais considérables.

A la nouvelle de ce désastre, Mgr Dubuis accourut à Brownsville pour en constater toute l'étendue. Tandis qu'il se promenait tristement sur les décombres du couvent, un riche négociant de l'endroit, M. Gallagher ou Gallaghan, — je ne me rappelle plus l'orthographe du nom — vint le trouver :

— J'espère, lui dit-il, que vous ne nous enlèverez pas nos sœurs?

— Mais j'y suis bien forcé, puisqu'il ne reste pas de chambres pour les loger.

— C'est égal, il faut nous les laisser, car nous ne pouvons plus nous en passer.

— Impossible, je n'ai pas de maison pour les loger et pas d'argent pour reconstruire le couvent.

— Mais si l'on vous donnait le terrain pour en construire un autre, nous laisseriez-vous les sœurs?

— C'est possible, j'examinerais la question.

— Combien vous faut-il de lots?

— Quatorze, car les petits établissements, qu'on

agrandit à mesure des besoins, coûtent trop cher et sont toujours mal commodes; il faut de suite faire ce que l'on doit, ou bien attendre les ressources qui manquent.

— Eh bien, attendez-moi quelques minutes, je vais causer avec mon associé, puis je reviendrai.

Quelques instants après, le négociant revenait avec une donation en règle du terrain demandé. C'était quelque chose, c'était même beaucoup, mais le principal restait à trouver. — « Mon Dieu, dit Mgr Dubuis en réfléchissant à cette donation, je n'ai pas d'argent, mais vous n'avez jamais manqué de venir à mon secours, quand il s'agissait du bien des âmes de vos enfants. Vous savez que cette construction est absolument nécessaire pour répandre les lumières et les bienfaits de l'Évangile sur ces frontières ; je n'ai pas d'autre ressource que vous ; c'est pour vous et vos enfants que je vais me mettre dans l'embarras jusqu'au cou, c'est à vous à m'en sortir. »

Il fit ensuite venir un entrepreneur et lui demanda combien il lui prendrait pour construire un grand couvent comme celui que le cyclone venait de renverser.

— Tenez, lui répondit l'entrepreneur, après avoir pris le temps de faire ses calculs, si vous me donnez de suite vingt-cinq mille francs en or, je

vous livre la construction prête à être habitée, pour cent vingt-cinq mille francs; car, dans ce moment, j'aurai le travail à bon marché, la ville étant encombrée de gens qui n'ont ni pain, ni habitation, ni rien pour vivre.

— Je n'ai pas un dollar à moi, mais si vous voulez, je vous donnerai, sur la Nouvelle-Orléans, une traite de vingt-cinq mille francs, payable en or dans trois semaines.

Après de nouveaux calculs et de nouvelles réflexions, l'entrepreneur accepta la traite. Mgr Dupuis télégraphia aussitôt à Mgr Odin, d'accepter la traite, en ajoutant qu'il s'embarquerait immédiatement pour aller le rejoindre. En effet, il partit le lendemain pour Brazos Santiago, où se trouvait le steamer en partance.

Malheureusement la *passe* ne put être franchie pendant plusieurs jours, par suite des mauvais temps, et le bateau ne partit pas. Après une longue attente, dans une anxiété facile à comprendre, une goëlette parut au large, ayant le cap sur la Nouvelle-Orléans, où elle se rendait. On lui fit des signaux qui furent aperçus, et elle finit par envoyer son canot pour prendre Mgr Dubuis. Celui-ci n'arriva à la Nouvelle-Orléans que le matin du vingt et unième jour, date de l'expiration de la traite.

Mgr Odin était dans une inquiétude mortelle,

car il avait accepté la traite, mais il n'avait pas trouvé cent francs en or. On était alors, à la suite de la guerre, en pleine crise monétaire; le change en espèces était à un taux fabuleux, et l'on ne trouvait partout que du papier. Mgr Odin ne savait à quoi attribuer l'absence de Mgr Dubuis qui n'arrivait pas, ni son silence, car il n'écrivait pas. La crainte de ne pas faire honneur à sa signature, faute d'argent, et par conséquent de faire banqueroute, le mettait dans une sorte de désespoir qui lui donnait la fièvre; mais cette fièvre et ce désespoir atteignirent leur paroxysme, lorsque Mgr Dubuis, en arrivant, lui dit qu'il n'avait pas un centime dans sa poche.

Après un long silence, mon pauvre ami dit à Mgr Odin que cela ne servait à rien de se désespérer, qu'on avait encore quatre heures devant soi avant midi, qu'il allait dire sa messe, lire son bréviaire et son courrier, puis qu'il irait voir ensuite les banquiers.

— Mais je les ai tous vus, répondit Mgr Odin; ils n'ont de l'or que pour le change.

— Ils en ont peut-être davantage qu'ils le disent, ne vous inquiétez pas; la Providence ne nous fera pas défaut.

Après avoir dit sa messe et lu son bréviaire, Mgr Dupuis *dépouilla* son courrier que l'arche-

vêque lui avait remis. Dans une des lettres qu'il lut se trouvait une traite de mille livres sterling, sur la maison Rothschild, payable à vue en or. Cette traite était accompagnée du billet suivant — : « Prière à Mgr Dubuis de célébrer une fois le saint-sacrifice de la messe à l'intention de la personne qui lui fait cette aumône ». — Signé : « Le secrétaire de la Banque de Londres. »

Mgr Dubuis porta le tout à notre ancien évêque et lui dit : — Vous voyez qu'il fait bon de compter sur la Providence, et qu'elle n'abandonne jamais ceux qui ont une vraie confiance en elle. » — Le bon archevêque n'en revenait pas ; la bouche ouverte, les yeux hagards, il regardait la traite et le billet sans pouvoir dire un mot. Les vingt-cinq mille francs en or venaient à point, et même avant l'heure.

— Mais qui est-il donc ce secrétaire de la Banque de Londres, pour vous envoyer de pareils cadeaux ? demanda-t-il au bout d'un instant.

— Je n'en sais rien ; je ne sais même pas s'il existe une Banque de Londres.

Une heure après la traite était soldée, et Mgr Dubuis en revenant ouvrit son bréviaire pour achever la lecture de son office : un billet de cent dollars se trouvait dedans. Qui l'avait mis ? il ne le sut jamais. Ce billet paya doublement son voyage

à la Nouvelle-Orléans et son retour au Texas.

La foi de mon ancien compagnon de misère et sa confiance en Dieu n'avaient pas de bornes. Dur pour lui-même, il aurait voulu que ses collaborateurs fussent comme lui. Depuis qu'il était évêque, il les poussait rudement vers cette abnégation de soi-même et cette confiance sans limites en la Providence, qui sont les traits caractéristiques de sa vie apostolique ; mais ses collaborateurs n'avaient pas la force morale de le suivre ; peu se formèrent à son école. J'ajouterai quelque chose d'assez étrange, c'est que Mgr Dubuis était dur pour le bon Dieu lui-même, quoique très bon pour son prochain. Comme il l'aimait de toute son âme ardente et de toutes ses forces, il ne le craignait pas. Il ne craignait pas non plus de le forcer, pour ainsi dire, à faire des miracles de n'importe quel genre, lorsqu'il s'agissait de propager le culte de son nom béni, et du salut des âmes. Nous venons d'en voir un exemple ; je pourrais en citer bien d'autres.

Quant à nous, pauvres pécheurs, à la foi débile comme celle des apôtres, avant la descente du Saint-Esprit sur eux, nous qui manquons si souvent d'amour et de générosité vis-à-vis de Celui qui nous a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour nous ouvrir le ciel, nous mesurons Dieu « à notre aune », et nous croyons que c'est abuser de

sa bonté de lui réclamer des choses qui nous paraissent impossibles. Ah ! combien nous rapetissons Dieu, comme nous le comprenons peu, et comme nous avons peu de confiance dans cette assertion divine — : « Demandez et vous obtiendrez ». Il est vrai qu'on voit bien des gens demander des choses qu'ils n'obtiennent pas, parce qu'ils sont comme ces enfants qui demandent du poison, le prenant pour du sucre, et Dieu n'accorde que ce qui est bon pour notre âme, bon pour le ciel.

Un jour, traversant l'Altantique sur un paquebot américain, Mgr Dubuis fut témoin d'une querelle entre un officier du bord et un Allemand, querelle qui devait se terminer par la *chute involontaire* de l'Allemand dans la mer, d'après quelques paroles échappées à l'officier, et qu'entendit mon vieil ami. Pour éviter ce malheur, Mgr Dubuis alla trouver l'officier, le soir, quand il faisait son quart. Mais en montant l'escalier de la passerelle, il fut pris par un « paquet de mer » qui le jeta si violemment contre la rampe de fer, qu'il eut l'os de l'omoplate et le haut du bras droit brisés en plusieurs morceaux sur une longueur de trois centimètres.

Un premier pansement rudimentaire lui permit d'achever la traversée, et d'arriver à Paris, en souffrant horriblement, mais sans autre accident

grave à l'endroit de la fracture. Aussitôt débarqué à l'*Hôtel Fénelon*, Mgr Dubuis fit venir le docteur O...., pour le soigner.

— Mais, lui dit le docteur, après avoir examiné la fracture, le bras est perdu; je ne puis que vous enlever les fragments de l'os brisé, et cicatriser la plaie. Il n'y a rien autre chose à faire.

— Et dans combien de temps pourrai-je faire usage de mon bras?

— Vous en avez pour deux mois de traitement, pour ces opérations et guérir la plaie, mais vous ne pourrez plus faire usage de votre bras.

— Ah! bah! en êtes-vous bien sûr?

— Oui, s'il ne survient rien de plus fâcheux encore.

— Eh! bien, docteur, dans huit jours je vous annoncerai ma guérison dans une lettre que je vous écrirai tout entière de ma propre main.

— Et quel est le médecin qui fera ce miracle?

— Ce sera le bon Dieu. Je partirai ce soir pour Vichy; demain je porterai le Saint-Sacrement à la procession de la Fête-Dieu; dans trois jours je serai à Lourdes où j'irai remercier la sainte Vierge d'avoir obtenu ma guérison, et le lendemain je vous écrirai tout cela.

— Oh! alors, si vous avez tout le paradis à votre service, je n'ai plus qu'à vous saluer et me retirer.

Ce qui fut dit fut fait. Le vide causé par l'absence de l'os brisé se voit toujours, et ce bras guéri, selon le programme indiqué au docteur, est plus fort que le bras gauche, comme preuve persistante d'une guérison miraculeuse.

Certainement, nos jeunes missionnaires actuels ont bien des qualités apostoliques qui faisaient mon admiration, mais quand je les comparais à mes vieux compagnons, je trouvais qu'ils avaient encore du chemin à faire pour arriver à leur taille. Il me semblait que moi-même, malgré mon âge, je me plaignais moins qu'eux de la chaleur, des hommes et des choses. Quoique ma langue soit comme la peau d'un hérisson, je la trouvais douce, en comparaison de celle des autres, et je trouvais aussi que je cherchais moins le repos et mes aises.

Piqué de ce qu'on me trouvait « trop vieux » pour recommencer la vie de missionnaire, mon amour-propre leur faisait *in petto* un petit procès, naturellement tout à mon avantage, puisque j'étais juge et partie. Si je ne m'attribuais point de vertus absentes, c'est que je n'osais pas aller si loin ; mais je me faisais tous les compliments possibles pour remplacer ceux qu'on ne me faisait pas. Ah ! « *le vieil homme* » de saint Paul est bien comme moi : — il ne sait pas vieillir !

sentiments et les institutions que j'admirais jadis. L'Amérique perd ses qualités morales et civiques, à mesure qu'elle gagne en forces physiques. Là-bas « la bête tue l'esprit. »

Je crois avoir dit qu'on avait trop surfait l'Amérique et les Américains. C'est surtout le cas des écrivains qui n'ont vu l'Amérique qu'en chemin de fer, s'arrêtant à peine quelques jours dans les grandes villes comme New-York, Baltimore, Philadelphie, Boston, Washington, etc. Les uns trouvent les États-Unis admirables, et d'autres les trouvent détestables, selon les circonstances, les idées, les goûts, les caractères et les points de vue où l'on se place. Je crois que ces appréciations opposées sont également vraies. Il y a des deux, pour tout esprit impartial.

Généralement, on a des Américains une idée fausse, dont on revient lentement, surtout aujourd'hui que l'élite de la société américaine vient annuellement en masse, en Europe, et nous montre un brillant et des qualités sociales que le peuple américain sédentaire ne possède pas, ou ne possède que dans des proportions tout à fait homéopathiques. Ces idées fantaisistes que nous nous faisions gratuitement sur les peuples dont nous ne voyons, en France, que des échantillons, me rappellent une de mes plus grandes

surprises, dans l'ordre scientifique, surprise qui renversa toutes mes données sur les caractères anthropologiques des Celtes.

En 1861, je croyais, avec tous nos savants anthropologues et nos boulevardiers, que les Anglais, les Irlandais et les Écossais étaient à peu près tous blonds, comme bien des gens sont encore persuadés que l'Amérique a été découverte par Christophe Colomb! A cette date, je fus obligé d'aller en Irlande à la recherche de vieux manuscrits sur les émigrations des Irlandais en Amérique et en Irlande dans les cinquième et sixième siècles de l'ère chrétienne, c'est-à-dire avant la colonisation de ces contrées par les Normands.

Je savais que l'Islandais Gunbiorn avait découvert le Groënland, en 877, et qu'en 983, le célèbre Ari Marsson de Beykjanes, de la puissante famille islandaise d'Ulfe le Louche, découvrit le continent américain, auquel il donna le nom d'*Irland it Miklo* ou la grande Irlande, et que, trois ans plus tard, Eric le Roux établit sur ces rivages une colonie d'Islandais, que le pape Nicolas V, l'an 1124, érigea en évêché. Je savais aussi que Leif, fils aîné d'Eric le Roux, établit des colonies à Terre-Neuve, au Canada et dans le Vinland, aujourd'hui Nouvelle-Angleterre, et que ses deux frères Thorwald et Thorstein en établirent d'autres

sur l'emplacement actuel de Boston et de New-York.

Ces colonies furent visitées, en 1121, par Erik-Upu, premier évêque irlandais du Groënland. Les colons et les évêques de ces contrées envoyèrent, jusqu'en 1418, au Saint-Siège, deux mille six cents livres pesant de dents de morses pour dîme et denier de Saint-Pierre. Je connaissais tous ces faits, et bien d'autres consignés dans les archives scandinaves, qui nous démontrent que l'Amérique était découverte et colonisée par des Européens plusieurs siècles avant la naissance de Christophe Colomb; mais je voulais des détails sur les émigrations religieuses des premiers chrétiens irlandais, en Amérique.

Mon savant maître et ami dans les sciences ethnologiques, le docteur Pruner Bey, me pria de profiter de ce voyage pour étudier les rapports des crânes brachycéphales et dolichocéphales avec la couleur des cheveux, afin d'élucider une question scientifique très importante, soulevée par le fameux docteur Wilde de Dublin. J'examinai donc consciencieusement environ dix mille têtes, et je trouvai que les cheveux blonds ou rouges constituaient une infime minorité, tandis que les cheveux bruns ou foncés formaient la grande majorité.

Cette analyse vint corroborer l'assertion du

docteur Wilde constatant que les cheveux foncés se voyaient généralement sur les crânes allongés, et les cheveux clairs sur les crânes ronds, fait absolument contraire à la croyance universelle de nos anthropologues français et des allemands. Ceci dénote une fois de plus que souvent nous nous formons, sans aucune donnée sérieuse, des opinions diamétralement opposées à la vérité. Les savants sont aussi fréquemment dupés que les ignorants.

Malgré toute ma sympathie pour les Américains, je ne puis pas, en les photographiant sur place, les représenter autrement que ce qu'ils sont; les peindre comme on le fait habituellement, ce serait remplacer le portrait par la caricature, c'est-à-dire par quelque chose de faux, quoique agréable aux yeux. Je n'ai pas à m'occuper non plus des Américains cosmopolites et de ceux qui habitent les Indes, la Chine ou le Japon, car ils forment une classe à part, dans laquelle, je crois, les qualités sont bien plus notables que les défauts. Je ne parle que de ceux habitant les États-Unis.

Je connais des Américains, parfaits gentilshommes, qui n'ont ni la morgue anglaise ni le décousu français, mais presque tous ont façonné leur manière d'être en Europe. En dehors des officiers de la marine et de l'armée, charmants au

possible et parfaitement bien élevés, on en v
encore un certain nombre de ce genre parmi
commerçants et les industriels de New-York, P
ladelphie, Baltimore, la Nouvelle-Orléans. Sai
Louis et des autres grandes villes, mais ce sont
exceptions, dont je ne puis nier les qualités ni
veux les amoindrir.

Un jour j'allais de Cincinnati dans l'Indiana a
un Américain de Philadelphie, qui se trouvait
fumoir dans le même Pullman que moi. Malgré
études universitaires, son instruction était i
incomplète. Son ignorance sur tout ce qui conce
l'Europe était fabuleuse, comme celle de tous
Américains qui n'ont pas séjourné sur le vi
continent. Après une longue conversation en t
à-tête, il me dit : « Vous m'en avez plus ap
sur la France, en cinq minutes, que je n'en
jamais su dans toute ma vie. » Puis, voulant
démontrer que les Américains du Nord ne devai
pas être confondus avec ceux du Sud-Ouest
ajouta : « Au Texas, vous ne trouvez que de
canaille. »

Le mot était raide, et presque injuste, car
Texas, comme dans tout le Sud-Ouest, on renco
des gens, quoique en petite quantité, qui sont a
civilisés que ceux du Nord. Au Texas, dans l'
kansas et dans d'autres États de ces régions, j'a

dans les rues, les boutiques et les chemins de fer des gentilshommes qui m'avaient l'air de vrais détrousseurs de bourses. J'ai rencontré des avocats, des juges, des colonels et des industriels d'une parfaite urbanité, quoique complètement ivres. Ils ne laissaient même pas d'avoir une certaine distinction dans une partie de leurs manières et de leur conversation. Cela prouve que les idées sur la civilisation ne sont pas les mêmes dans tous les États de l'Union américaine.

Au Texas, la politesse est un ridicule que peu de gens se permettent. Dans les magasins, les rues, les hôtels et les chemins de fer, on se moquait souvent de moi, parce que j'avais la naïveté d'être poli, selon mon habitude, avec tout le monde. Les Texiens ne quittent jamais leur chapeau de dessus la tête, quand ils entrent dans une maison. Je ne suppose pas qu'ils couchent avec; cependant, cela ne m'étonnerait point que quelques-uns s'en servissent de bonnet de nuit. Ils n'ont pas d'autre manière de saluer que de dire : Bonjour, et de serrer la main.

J'avoue qu'en général le Texien est un être grossier, ni bien ni mal élevé, mais pas élevé du tout. Le chapeau mou, gris, à large bord, sur la tête, la *chique* à la bouche, sifflant toujours un air quelconque, quand il est seul ou dans les rues,

le regard impudent et maüvais, il a l'air d'un lansquenet sauvage qui préfère s'attaquer à la bourse d'un passant qu'à la *rouillarde* d'un soldat. Je ne dirai pas qu'il a l'air *commun*, ce mot n'étant pas juste, selon le sens que nous lui donnons en France, mais il a le type commun aux masses plébéiennes des nouveaux États de l'Union.

Les Américains qui ont le type national — qu'il ne faut pas confondre avec le type anglais — ne constituent pas une majorité chez eux, car les types européens se retrouvent encore partout, malgré les croisements de deux ou trois générations. C'est surtout dans le Kentucky, l'Arkansas, quelques États de l'Ouest et parmi les *backwoodmen* que se rencontre le vrai type américain. La « distinction » proprement dite n'existe pas dans cette race composite. Ceux auxquels l'instruction, l'éducation, les voyages et le frottement avec les Européens ont enlevé, dans le langage, les manières et la tenue, le type *yankee*, n'ont pas un air distingué pour cela, mais ils semblent avoir été jetés dans un moule à part, uniforme, qui porte un cachet spécial et n'existe pas ailleurs.

Malgré leur mauvaise tenue, les Américains, les Mexicains et les nègres des frontières ont la coquetterie du linge. Ordinairement malpropres et déchirés, ils considèrent davantage, lorsqu'ils se

mettent en frais de toilette, la propreté de leur linge que l'intégrité de leurs vêtements. Ils ne paraissent pas honteux, ennuyés, le moins du monde, de porter des vêtements tachés, usés, frangés et troués. Si leur chemise est propre et blanche, ils sont satisfaits, et ne craignent pas de la montrer à travers n'importe quelle partie de leur pantalon ou de leur veste, déchirés par accident ou par un vieil usage.

J'admire le patriotisme partout où je le rencontre, et j'applaudis toujours aux sentiments patriotiques, sous quelque forme exagérée qu'ils se manifestent. Mais je ne puis convertir une question de faits en question de sentiments, et ces deux questions ne s'accordent pas du tout aux États-Unis. L'Amérique est essentiellement un pays d'exagérations. Exagération dans son étendue, exagération dans les distances, dans les variations atmosphériques et les climats, dans la longueur des chemins de fer, dans les réclames, la passion du luxe, de la matière et du culte du veau d'or, exagération dans l'amour-propre et l'amour national, en un mot exagération en tout et partout.

Les Américains se mettent au-dessus de toutes les autres nations, ils mettent également leur pays et tout ce qu'il renferme au-dessus de « tous les autres pays du monde », — *of all the world*, — se-

lon leur expression favorite. Cette suffisance nationale est un produit national de l'ignorance universelle, sur tout ce qui n'est pas américain. Quelqu'un de New-York me disait un jour :

— « N'est-ce pas que l'Hudson est le plus beau fleuve du monde, — *of all the world*, — et que les plus beaux sites du monde se trouvent aux États-Unis ?

— Permettez, répondis-je, avez-vous vu le monde en général, et l'Europe en particulier ?

— Non, je ne suis jamais sorti des États de l'Union.

— Alors, que diriez-vous si, n'ayant jamais vu New-York, je vous disais que c'est le plus infect petit trou qui se trouve sous la calotte du ciel ? Vous trouveriez mon assertion aussi téméraire qu'absurde et fausse, puisque New-York est une grande et belle ville. Quand on ne connaît pas les choses, il ne faut ni les admirer ni les dénigrer pour ne pas montrer son ignorance. Qu'est-ce qui peut vous faire affirmer que le Saint-Laurent, le Rhône, le Rhin, le Danube et tant d'autres fleuves que vous ne connaissez pas, ne sont pas plus beaux que l'Hudson, et que les sites de la Suisse, des Pyrénées, des Apennins, du Caucase et mille autres ne sont pas infiniment supérieurs à ceux des États-Unis ?

— Je le supposais.

Et sur cette supposition tous affirment, et quand ils affirment, ils abusent de cette expression : *of all the world.* Certainement que l'Hudson a de très beaux sites ; ceux de Rhinebek et Fishkill sont vraiment admirables, mais en France nous en avons de plus beaux encore. Pour moi, le type moral et national le plus parfait de l'Américain se trouve dans Barnum, l'entrepreneur par excellence des phénomènes vivants, de charlatanisme, de jonglerie et de curiosités excentriques. Ce n'est pas une statue colossale de « la liberté » qu'il fallait donner aux États-Unis, car cette statue est un faux emblème de la vérité, mais c'est celle de Barnum qu'il fallait couler en bronze et placer à l'entrée de l'Hudson.

A Cincinnati, je vis une affiche annonçant l'arrivée dans cette ville de cet homme à jamais célèbre, avec ses phénomènes, ses écuyers, ses acrobates, ses animaux, etc. Cette affiche avait *soixante pieds anglais de longueur et six de hauteur!* Elle représentait en couleurs et de grandeur naturelle une partie des individus et des scènes qui devaient faire l'admiration du public dans un cirque. L'exagération et le charlatanisme ont envahi tout le pays, l'industrie, le commerce, les tribunaux et même *les temples*, en un mot, tout.

Un soir, sous les portiques de l'hôtel de mister Sargent, à Uvalde, une douzaine d'Américains discutaient chaleureusement sur les deux nouvelles du jour. Un journal de San Antonio leur avait appris que le maréchal de « Mac-Mahon allait être élu *roi de l'Afrique* », non pas de l'Algérie, mais de l'Afrique ! Ensuite, que « les Chinois avaient payé une énorme contribution de guerre à la France, qui voulait établir un empire français en Chine. » Aux États-Unis on avale facilement ces bourdes-là !

En religion, les Américains sont aussi forts qu'en politique européenne, en histoire et littérature. Ils disent et soutiennent des absurdités qui déroutent et défient toute discussion. Néanmoins, ils ont la prétention d'être « les mieux élevés du monde » ; ils veulent dire, sans doute, les mieux instruits. Tous, il est vrai, savent lire, écrire et calculer, du moins je le suppose, mais je ne crois pas qu'il y en ait un sur *vingt mille* et peut-être bien davantage, qui soit instruit, comme le sont les enfants qui sortent de nos petits séminaires et de nos collèges. Quand je leur faisais part de ce doute, ils me répondaient qu'ils n'avaient pas besoin d'autre instruction que celle qui leur était donnée.

Dans une conversation que j'eus avec un inspec-

teur de l'enseignement, il avoua l'ignorance de ses compatriotes sur toutes ces matières, mais il voulut la justifier en me disant :

— « Ce n'est pas au gouvernement, c'est-à-dire aux contribuables, à payer l'instruction particulière de *quelques individus* qui voudraient se distinguer ou s'enrichir par une instruction plus sérieuse et plus complète. Les hommes de lettres, les médecins et les avocats doivent, comme les marchands, payer la marchandise avec laquelle ils font leur fortune. »

C'est à cause de ce singulier principe, formulé d'une manière si américaine, que les universités et les collèges officiels sont si rares aux États-Unis. C'est aussi le secret de l'immense succès de l'enseignement congréganiste dans les couvents et les collèges catholiques, où la jeunesse américaine reçoit une instruction supérieure à celle donnée dans les écoles gouvernementales et protestantes.

Un ministre épiscopalien de Brooklyn, chargé de visiter les écoles de sa secte, me parlait avec emphase de l'instruction américaine. Il se plaignait cependant de la difficulté de trouver en Amérique de bons historiens, l'histoire étant très difficile à écrire, disait-il.

— « J'aime et j'admire beaucoup M. Guizot, ajoute-t-il ; est-ce qu'il écrit toujours ?

— Oh! je ne pense pas, car il est mort depuis longtemps.

— Ah! je ne le savais pas. Mais mon historien favori, c'est Plutarque. L'avez-vous lu ?

— Oui, quand j'étais petit, mais comme il ne disait rien de Napoléon et de Washington j'ai dû le laisser pour en prendre de plus complets.

Il ne comprit pas ma raillerie, et je soupçonnai ce brave homme, d'après sa conversation, de n'avoir pas d'autre bagage historique que celui qu'il avait puisé dans Plutarque !

On sait que les Américains nasillent beaucoup en parlant, et que toute parole qui n'a pas été mitonnée dans les fosses nasales, devient pour eux parole incomprise qu'il faut répéter ; néanmoins, ils se flattent de mieux parler l'anglais que les Anglais eux-mêmes. Mais de quoi ne se flattent-ils pas ?

— Nous sommes un peuple d'inventeurs, me disait un soir à table d'hôte la femme d'un ministre protestant. Puis, après s'être décerné de pompeux éloges, à propos de « son bonheur d'être Américaine », elle ajouta : *Oh! yes!* Oh! oui! Nous sommes un grand peuple !

Du reste, pourquoi ne le croiraient-ils pas? N'est-ce pas ce que tout le monde leur chante, sur tous les tons, à tout instant? Les Européens

qui sont sortis de la misère dans laquelle ils se trouvaient chez eux, et qui se sont enrichis aux États-Unis, ne crient-ils pas encore plus fort que les Américains : — Ah ! quel pays ! ah ! quel peuple ! Cette réclame incessante en faveur de la grandeur du peuple et du pays, réclame uniquement faite par des intéressés, prouve que si tout dans cette grandeur n'est pas charlatanisme, elle est surtout théâtrale. A la lumière du soleil, le brillant des décors et des costumes devient terne ; pour faire de l'effet, il leur faut les quinquets de la rampe. Bonne marchandise et bonne maison n'ont pas besoin de réclame.

Pour ne pas me donner la peine de contrarier tous les virtuoses de l'un et de l'autre monde, les enthousiastes à bon marché, les enrichis de fraîche date ou les myopes naïfs, je veux bien admettre cette grandeur, que je n'ai pas eu la chance de rencontrer, mais elle ne souffre ni l'analyse, ni le scalpel, ni le microscope. Puis, il y a grandeur et grandeur, comme il y a fagots et fagots. Le peuple américain me représente ces couvre-pieds ou couvertures faites avec une multitude de petits morceaux d'étoffes différentes et de différentes couleurs, cousues ensemble avec plus ou moins de symétrie. Ces sortes de couvertures peuvent être grandes, elles peuvent amuser ou flatter l'œil,

mais c'est une grandeur formée de petitesses, c'est une beauté postiche qui ne vaut pas cher. Ça se fait chez soi, mais ça ne se vend pas.

Il en est de même du peuple américain ; sans histoire et sans passé, c'est un peuple d'emprunt qui ne se compose que de petits morceaux et de petits débris des populations de l'univers entier. Ces morceaux et ces débris font souche à présent, mais que sont-ils? A part les Irlandais et les Allemands que la misère fait émigrer en masse, les autres émigrants ne se composent guère que de mécontents, d'affamés, d'aventuriers, de réfugiés politiques, de banqueroutiers sur petite échelle et de toutes sortes de gens à figure triste, fausse ou sinistre. De même qu'avec les débris d'une mauvaise faïence on ne fera jamais un beau vase de porcelaine, de même avec ces pitoyables éléments d'une société nouvelle, l'on fera difficilement un grand peuple. Le catholicisme polit bien un peu tout cela, mais « la caque sent encore et toujours le hareng. »

Un Américain me disait un jour que les États-Unis contenaient un peuple de souverains. C'est vrai, dans ce sens qu'on y voit des rois et des princes de la finance, peut-être en plus grande quantité qu'ailleurs, avec un cortège de valets et de contribuables qui garnissent leurs coffres-forts;

mais, comme le dit le baron de Hübner: « Si vous voulez vous convaincre de l'insanité des rêves d'égalité, venez en Amérique. » Les souverains y sont nombreux, mais les prolétaires et les esclaves constituent la multitude.

Si cette égalité n'existe nulle part dans les États de l'Union, où le pauvre sera toujours un paria, elle existe encore bien moins sur les frontières où le Mexicain et le nègre sont traités comme des animaux domestiques, c'est-à-dire exploités et méprisés; souvent même on va plus loin.

Lors de mon séjour à Uvalde, le shérif amena, par le chemin de fer, un Mexicain accusé d'avoir volé un cheval. Arrivé près de la prison, le Mexicain, quoique enchaîné, profita de l'obscurité de la nuit pour se sauver. Le shérif, furieux, s'empressa de lui tirer quatre coups de revolver pour le tuer et s'éviter la peine de lui courir après. Il n'aurait pas osé recourir à pareil expédient pour arrêter un Américain. Quant aux nègres, une loi récente vient de rejeter toutes les espérances d'être traités comme des blancs; même en payant, ils ne peuvent pas manger à leur table, voyager dans leurs wagons et se mêler à leur société.

Si l'égalité n'existe guère aux États-Unis, la liberté s'y montre avec plus de franchise, mais avec une multitude d'éclipses partielles qui peu-

vent devenir menaçantes. On sait déjà que, dans ce qu'on appelle les hautes classes de la société américaine, on rencontre plus d'esclavage pour le *roi dollar*, et plus de servitude pour la *reine marchandise*, que de vraie liberté. Mais que dire de la classe ouvrière! Sa situation est déplorable au suprême degré.

Le peuple américain se divise en deux classes seulement: celle qui fait travailler et celle qui travaille; autrement dit: les exploiteurs et les exploités. Les *jouisseurs* ne forment qu'une infime exception. Dans ces deux classes, on ne comprend pas uniquement l'industrie, le commerce et la finance, mais encore la magistrature et les ministres des innombrables sectes religieuses qui pullulent dans tous les États de l'Union. La magistrature exploite les lois et les procès, et les ministres protestants exploitent la Bible, comme d'autres exploitent la cotonnade, la flanelle et les denrées. Quant à l'armée, je ne sais si elle exploite ses services platoniques, mais elle est suffisamment bien payée pour ne pas désirer exploiter quelque chose ou grand'chose.

Quant à la classe ouvrière, depuis l'envahissement de la franc-maçonnerie, des sociétés secrètes, des associations ouvrières, des comités et des syndicats, elle est malheureuse au-delà de toute expres-

sion. Si l'ouvrier veut trouver de l'ouvrage, il faut qu'il s'enrôle dans une association, sinon l'on fera le vide autour de lui, et l'on fermera toutes les portes des ateliers auxquelles il ira frapper. Une fois enrôlé, il perd sa liberté d'action ; son travail est taxé, réglé, pour la solde et la durée, par le comité de l'association. De sorte qu'un ouvrier intelligent, sobre, actif et père de famille qui voudrait gagner de bonnes journées pour avoir un certain bien-être, élever convenablement ses enfants et faire des économies, ne peut plus le faire, sauf des cas exceptionnels. S'il est à sa journée, il doit recevoir tant ; s'il est à ses pièces, il ne peut faire que tant, ni plus ni moins, que ce que veut le comité.

A New-York et dans d'autres villes manufacturières, on voit, dans les grands ateliers et dans les grandes usines, un certain nombre d'ouvriers qui descendent dans les cours, à trois, à deux et même à une heure après midi, fumer leur pipe pour tuer le temps, parce qu'ils ont fini leur tâche, et qu'il leur est défendu d'en faire davantage. Beaucoup pourraient gagner soixante et soixante-quinze francs par semaine, et n'en gagnent que quarante, parce que le comité de l'association ne leur permet pas de faire des heures supplémentaires ou de travailler selon leurs capacités.

Inutile d'ajouter que ces comités sont souverains, qu'ils ordonnent les grèves et les dirigent, sans tenir compte de la situation déplorable dans laquelle ces grèves mettent les familles des pauvres ouvriers. Quand nous arrivâmes à New-York, avec *le Canada*, la grève était imposée aux employés des télégraphes. Les grévistes forcés en souffraient autant et même plus que les affaires, mais leur comité ne s'en inquiétait guère. La liberté s'en va des États-Unis, comme la religion, pour faire place au plus abrutissant despotisme des idées modernes, en matière sociale et anti-religieuse. Tant pis pour nos fiers Américains. Quand on chasse Dieu de sa maison, le diable arrive bientôt le remplacer, car il faut, et l'on a toujours l'un ou l'autre ; ensuite « *c'est le diable* » pour l'en chasser une fois qu'on l'a laissé venir.

En Amérique, la liberté individuelle n'est pas en rapport avec la liberté de tous, représentée par l'État. Tandis qu'en Europe l'État en prend trop, pour ne pas en laisser trop peu à l'individu, aux États-Unis, l'État en a trop peu, pour que l'individu n'en ait pas beaucoup trop. Si les masses jouissent de ce manque d'équilibre dans le fonctionnement de la liberté, les classes ouvrières en souffrent. C'est aussi de ce fait que ressortent les abus et les scandales énormes qu'on voit partout,

mais surtout parmi les hommes du gouvernement, depuis le Président jusqu'au shérif et l'employé des postes. « La corruption de l'édifice social est telle, dit un auteur américain, qu'aucune partie de notre organisation ne paraît saine lorsqu'elle est mise à l'épreuve. La loi est une machine de guerre au service des méchants. L'esprit de parti se dissimule sous l'hermine du juge ; le palais législatif est une halle où l'on vend les lois à l'enchère, tandis que l'opinion publique est impuissante ou silencieuse. »

Cette impuissance et ce silence proviennent de ce que le manque de sens moral dans l'administration du pays n'entrave pas la marche des affaires, point capital, car c'est le moteur unique de l'activité américaine. Pour les Américains, « les affaires » c'est tout ; aussi, n'ont-ils pas de préjugés pour le reste. Cette absence de préjugés est un de leurs beaux côtés, mais il provient, sans doute, de l'absence d'un passé. D'une assez grande ampleur dans leurs allures, ils ne s'occupent qu'à l'acquisition de la richesse. En Europe, on travaille pour acquérir l'aisance. La concurrence, qui est plutôt une gêne qu'un stimulant, est moindre en Amérique qu'en Europe, mais l'émulation est plus vive et les fortunes s'y font aussi plus rapidement.

La démocratie américaine a pourtant cela de bon, qu'elle cherche à s'élever, par le gain, à l'aristocratie financière, la seule existante aux États-Unis ; tandis que le démocrate européen, désespérant de s'élever, tend à rabaisser à son niveau les classes élevées. En Amérique, le travail, l'émulation et l'espoir d'arriver animent les basses classes, quoique moins aujourd'hui qu'autrefois; en Europe, c'est l'envie, la haine et l'espoir de niveler qui les dirigent. En un mot, les Américains constituent un peuple en formation, qu'il est difficile d'analyser, et sur lequel on peut dire blanc et noir, mais il est impossible de dire ce qu'il sera quand il sera formé.

L'avenir de ce nouveau peuple dépendra de tout ce qui fait la grandeur ou la bassesse des peuples et des individus: la Religion. Depuis l'administration du général Grant, l'esprit religieux a beaucoup baissé en Amérique, même parmi les protestants. Le naturalisme, l'indifférentisme, le matérialisme, et même l'athéisme se sont développés d'une manière effrayante pour l'avenir dans toute l'Union, comme dans toutes les républiques espagnoles. Bientôt ces populations, autrefois si sévères en matière religieuse, n'auront plus rien à envier, à ce sujet, aux États européens les plus révolutionnaires et, par conséquent, les plus en décadence.

J'ai lu dans les journaux américains des annonces de trains de plaisir, organisés le dimanche, pour passer ce jour-là dans des excursions plus ou moins lointaines. Il y a vingt ans, on n'aurait jamais osé violer publiquement la sainteté du dimanche par des parties de plaisir, et la loi qui condamnait à vingt-cinq dollars d'amende le transgresseur de la loi divine est devenue lettre morte.

Au Texas, les temples protestants de nos frontières étaient à moitié vides le dimanche ; on leur préférait la chasse ou la pêche, car au Texas, comme partout, on trouve des chasseurs passionnés qui font passer les plaisirs de la chasse, quelquefois même, avant les devoirs les plus impérieux. Là, comme en Europe, on en voit qui vont passer des jours et des semaines, loin, bien loin du foyer domestique, pour tuer des chevreuils ou quelques pauvres lapins. Lorsque le chevreuil et le lapin ont plus de charmes, pour ces braves gens, que leur intérieur de famille, on se demande ce que leurs femmes, peu flattées de cette préférence, peuvent chasser, pendant ce temps-là, pour se distraire !

Dans un article intitulé : *Voyage au Texas*, publié par un journal irlandais, je lisais ces quelques lignes : « La religion se trouve au Texas dans une

« situation des plus particulières. Dans un district, « ayant demandé pourquoi le temple presbytérien, « le seul de l'endroit, était fermé le dimanche, « l'on me répondit que le ministre était en prison « pour avoir volé une vache. Dans un autre en-« droit, on avait mis un *avis* ainsi conçu sur la « porte du temple: « Ne tirez pas sur — ne tuez « pas — l'organiste, quand il touche l'harmonium, « car il fait de son mieux. » Je ne sais si ces faits sont exacts, mais ils sont bien dans les mœurs du pays.

Dans les gorges du Nueces, sur le Rio Frio et dans bien d'autres localités, on trouve encore des ranchos isolés, dont les habitants n'ont jamais entendu parler du christianisme, et qui vivent sans religion, sans prière et même sans baptême. Presque à l'état sauvage, élevant des troupeaux ou cultivant la terre, ces populations, perdues dans les solitudes, sont tristes à voir; moralement parlant, elles vivent et meurent comme des brutes.

Le développement de l'irréligion aux États-Unis provient surtout du développement de l'immoralité précoce des enfants, obligés d'aller aux écoles communes, dans lesquelles se trouvent des enfants des deux sexes jusqu'à l'âge de quatorze ans et même plus. Ici, je ne puis me permettre, par respect pour mes lecteurs, de rappeler les scan-

dales quotidiens qui se passent dans presque toutes les écoles communes des États-Unis, et que flétrissent les rapports et les ouvrages des écrivains protestants, tels que le Dr Stoses du Massachusetts, M. Warren Johnson, surintendant des écoles communes du Maine, le Dr Morse Stewart, du Détroit, Wilbur le Storey, de Chicago, le professeur Agassez de Boston, et tant d'autres. Ce professeur, résumant le rapport annuel du chef de police de Boston sur l'immoralité de cette ville, dit : « A ma grande surprise, une partie considérable de *créatures familiées* (*sic*) ont déclaré que leur chute provenait d'influences qu'elles avaient *subies dans les écoles communes.* »

Tous les jours je voyais passer devant mon jardin les garçons et les filles qui sortaient de l'école commune d'Uvalde..... Ils s'arrêtaient sous les chênes ou grimpaient dessus pour faire des provisions de glands, qu'ils mangeaient en chemin, dans les rues et dans le bois..... C'était certainement la chose la..... plus saine qu'ils faisaient de la journée.

L'influence du catholicisme a déjà produit un grand bien sur les masses et sur l'esprit public ; mais il est à craindre que cette influence soit arrêtée dans l'avenir par la persécution des sectaires anticatholiques, ou *qu'elle soit* énervée par l'esprit américain,

se substituant à l'esprit de Dieu, parmi les catholiques mêmes. On sait ce qu'ont déjà fait les Américains contre les Mormons, qu'ils ont chassés des anciens États de l'Union à coups de fusil et à coups de canon. On sait aussi ce qu'ont fait les *Know-nothings* contre les catholiques.

Jusqu'en 1855, le catholicisme avait gagné du terrain chaque année, mais à cette époque les protestants s'entendirent pour protéger la secte nouvelle des *Know-nothings*, dont le but était de combattre le catholicisme par tous les moyens, même les plus violents, et d'exclure les catholiques de tout emploi public et fonction quelconque. Cette persécution dura dix-huit mois et coûta la vie à plusieurs prêtres.

Lorsque, plus tard, le général Grant demandait la présidence des États-Unis, pour la troisième fois, sa profession de foi politique ou son programme était surtout une menace contre les catholiques. Mais le catholicisme avait encore fait bien des progrès depuis dix ans; en outre, la conduite héroïque des prêtres, des religieux et des religieuses pendant la guerre de Sécession, avait fait l'admiration de leurs adversaires mêmes. De sorte que lorsque le général Grant déclara, dans sa proclamation, qu'il s'opposerait au progrès du catholicisme, qu'il chargerait d'impôts les institutions catholiques et

rendrait obligatoire l'instruction laïque, sans Dieu, *Godless*, il n'y eut qu'un cri de réprobation partout, et il ne fut pas renommé.

On voit, cependant, par là, qu'une nouvelle persécution n'est pas impossible, surtout maintenant que l'esprit d'indépendance religieuse se généralise. Au Texas, la persécution, quoique violente en paroles, en attaques mensongères, en menaces et taquineries continuelles, n'arriva pas, je crois, à des voies de fait graves. A San Antonio, néanmoins, elle faillit en arriver là, à propos du baptême d'une jeune fille.

Au couvent des Ursulines de San Antonio se trouvait une jeune fille protestante de quatorze à quinze ans que la beauté de notre religion et de ses cérémonies séduisit au point qu'elle voulut se faire catholique. Son père, homme très influent, était un franc-maçon et *Know-nothing* de la pire espèce. Comme aux États-Unis les missionnaires ne baptisent jamais, sauf à l'article de la mort, les enfants mineurs, sans le consentement de leurs parents, M. Dubuis, alors curé de San Antonio, refusa de lui donner le baptême.

Cette jeune fille, du nom de Marie, tomba gravement malade et renouvela plusieurs fois sa demande, qui fut toujours suivie d'un refus opiniâtre.

— « Je mourrai catholique, disait-elle sur son lit de souffrances, la Sainte-Vierge m'obtiendra cette grâce. Ce que vous ne voulez pas faire aujourd'hui, vous le ferez demain. »

Puis, calme et souriante, elle parlait des grâces du baptême et du bonheur du ciel, comme une prédestinée. Sa maladie s'aggravant, on avertit son père qui ne voulut pas se déranger pour venir la voir. Enfin, la pauvre enfant mourut et fut baptisée, selon son désir, au moment de la mort.

En apprenant la conversion de sa fille, son père fut pris d'un accès de rage; il vint d'Austin, sa résidence, si je ne me trompe, à San Antonio, cria et publia partout, même dans les journaux, que M. Dubuis avait empoisonné ou assassiné sa fille pour qu'elle ne révélât pas qu'il l'avait baptisée de force, et poussa les choses si loin qu'on exhuma légalement le corps pour en faire l'autopsie. L'excitation dans la ville était extrême, et sans une intervention de la Providence, qui vint à propos révéler la vérité, l'on pouvait craindre quelques excès contre le couvent ou contre M. Dubuis.

Au milieu de cette effervescence, arrivèrent les vacances scolaires, époque pendant laquelle on fait habituellement des réparations ou le lavage des salles et des corridors du couvent. En enlevant une statue de la Sainte-Vierge qui se trouvait dans un

endroit qu'on voulait blanchir, on trouva dans la niche, derrière la statue, une lettre écrite et signée par la jeune fille, offrant sa vie à la Sainte-Vierge, si elle voulait lui obtenir la grâce du baptême qu'on lui refusait. Sa maladie datait du lendemain de la signature de cette lettre. Cette découverte, qu'on fit aussitôt connaître à qui de droit, arrêta les bruits malveillants dont M. Dubuis était la victime, et la tempête suscitée par les *Know-nothings* se calma subitement.

Il y a tout lieu d'espérer, malgré les « points noirs » qui restent à l'horizon, que l'Église catholique deviendra le pilier de la société américaine pour la moraliser, redresser ses travers dangereux et comprimer ces éléments d'indépendance outrée qu'on rencontre, même parmi des catholiques, en matière de discipline religieuse. Mais en jetant un coup d'œil sur l'état religieux de l'univers, soi-disant civilisé, l'on se demande, avec effroi, si nous n'approchons pas de cette époque finale dont Jésus-Christ parlait à ses disciples, lorsqu'il leur disait : — « Croyez-vous que le fils de l'homme trouvera encore beaucoup de foi, quand il viendra juger le monde? »

CHAPITRE XVI

Visite à D'Hanis. — Une réputation stupéfiante. — Seconde édition des « Noces de Gamacho. » — Retour de la noce. Un conte de grand'mère. — « Tel maître, tel valet. » — En route pour Lourdes. — Adieux à mes missions.

Étant encore à Uvalde, je fus un jour prié, par le curé de D'Hanis, d'assister au service annuel qu'il célébrait dans cette mission à l'anniversaire de la mort de sa mère. — « Plusieurs de vos anciens paroissiens qui vivent encore, ajoutait-il dans sa lettre d'invitation, m'ont manifesté le bonheur qu'ils auraient à vous revoir. » Ce voyage étant dans mon programme, je profitai de cette occasion pour le faire.

De même que le chemin de fer de Corpus-Christi à Laredo ne marche que le jour, de même celui d'Uvalde à D'Hanis ne passe dans cette section que la nuit; et comme il n'y a qu'un train chaque jour qui fasse ce trajet, c'était donc deux nuits blanches à passer pour faire cette visite. Mais, au Texas, on n'y regarde pas de si près, et cet inconvénient ne rend pas pour cela les gens plus sédentaires. Je pris donc le train, et, vers les trois ou quatre heures

du matin, j'arrivai à la station, qui n'est qu'à quatre kilomètres de D'Hanis.

Là, comme à Castroville et tout l'ouest du Texas, je remarquai cet étrange empiètement des mesquites dans les prairies et les bois. De sorte que l'herbe est étouffée, les prairies se métamorphosent en taillis, et ces belles variétés de cactus, de yuccas, de plantes et de fleurs qui faisaient autrefois mon admiration, disparaissent rapidement devant l'invasion de cet arbre des plus laids.

Le curé avait invité deux autres missionnaires et nous reçut de son mieux dans la maisonnette qu'il habitait et qu'il songeait à quitter, car elle avait deux désagréments. Elle était à l'extrémité de la colonie, et l'hôtel où il mangeait était à l'autre extrémité; en outre, une multitude d'insectes, et particulièrement des punaises, avaient pris possession de ses deux chambres, tandis que plusieurs familles de serpents s'étaient logées dessous.

Pendant le service funèbre, j'eus le plaisir d'entendre de nouveau les chants alsaciens et lorrains, à trois voix, qui m'enthousiasmaient tant à Castroville, il y a trente-cinq ans. Après le service, j'allai voir le propriétaire de la cabane où je disais habituellement la messe, lorsque je venais à D'Hanis. brave homme m'embrassa de bon cœur, et ne manqua pas de me rappeler les souvenirs du passé!

— Vous rappelez-vous, me dit-il, la panthère que nous avons tuée, pendant que vous disiez votre première messe ici, et qui, poursuivie par les chiens, s'était réfugiée sur un arbre à la porte de ma cabane?

— Oh! ces choses-là ne s'oublient pas. Vos chiens et vos coups de fusil faisaient assez de bruit pour me donner bien des distractions.

— Savez-vous que le père des deux enfants que vous étiez venu pour « *acheter*, *vendre* ou *baptiser* », vit encore? Oh! la bonne histoire! J'en ris toujours quand je la raconte à mes petits-enfants (1).

— Vous n'en rirez jamais autant que j'en ai ri moi-même.

— Vous rappelez-vous du cheval sauvage que le capitaine Tyler vous donna pour aller du camp du Rio Secco à Castroville? Quand vous passâtes par D'Hanis, vous alliez comme un éclair. Ah! quel bon cavalier vous étiez alors. Nous en parlons encore souvent.

A Castroville, on m'avait déjà parlé de mes courses effrénées dans les prairies et dans les bois, sur des chevaux fougueux ou même *mustangs*. On en parle encore, et dans ces deux mis-

(1) Voir cette histoire dans le *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique*.

sions, je n'ai guère laissé derrière moi que la réputation d'un... bon cavalier. Souffrir de la faim, de la soif, de l'insomnie, des insectes, de la chaleur et de fatigues inouïes, pour se faire la réputation d'un bon cavalier, c'est un piètre résultat pour un missionnaire. J'en étais stupéfié, profondément humilié. Ah ! je ne m'attendais pas à cette étrange réputation.

Moi qui me suis si souvent senti mes yeux se mouiller, en mission, dans les villes et les campagnes, en voyant des prêtres prier ou célébrer le saint sacrifice de la messe avec tout leur cœur et toute leur âme, n'avoir touché mes paroissiens que par ma manière de manœuvrer un cheval, c'était renversant ! Ce brave homme continua longtemps, par des éloges de ce genre, de me faire boire le calice jusqu'à la lie. Il me fit bien mal en croyant me faire plaisir ; j'aurais préféré que lui aussi me dît que j'étais « trop vieux » ; cette chanson-là m'aurait moins fait de peine que ses éloges.

D'Hanis ne ressemble plus à ce qu'il était jadis ; sauf deux ou trois, toutes les vieilles cabanes, les *cages*, comme disait M. Dubuis, ont disparu pour faire place à de petites maisonnettes assez gentilles. On y voit maintenant une belle église, une grande école tenue par des religieuses, un

hôtel confortable et quelques grandes maisons.

Dans l'après-midi, le curé devait célébrer un mariage et nous pria d'y assister; c'était une des filles du propriétaire de l'hôtel qui devait se marier à l'un des meilleurs jeunes gens de D'Hanis. Si je n'avais pas crayonné dans mon carnet, à la sacristie et ailleurs, les détails que je donne sur ce mariage, je n'y croirais pas, car je croyais rêver en le voyant.

La grosse cloche de l'église annonça l'arrivée des époux, accompagnés de deux garçons et de deux filles d'honneur, et suivis d'une procession de jeunes filles, de mères de famille avec leurs enfants et des parents. L'époux et ses deux témoins étaient vêtus de noir, ils avaient des gants de peau blancs à deux boutons, et cravate blanche en satin. La mariée portait une robe blanche à *traîne* ou queue de la dernière mode, avec bouillons, plissés et ruches de tulles, de dentelles et de satin blanc, voile de tulle tombant à terre, semis de fleurs d'orangers, couronne, bouquet, pendants d'oreilles en boutons d'orangers et des gants Jouvin à sept boutons!

Les demoiselles d'honneur avaient des robes de mousseline blanche, à la mode, serrées à la taille par de larges ceintures de soie, l'une rose et l'autre bleue; coiffure en cheveux. Les jeunes filles

de la noce étaient coquettement vêtues de blanc, avec des ceintures bleues, roses ou cerise; elles portaient des chapeaux de paille mousquetaires avec des fleurs. On aurait dit un pensionnat du *Sacré-Cœur* ou des *Oiseaux* un jour de fête. Quant à moi, je me croyais à la Madeleine, à Paris, et non pas à dix mille kilomètres de la France, sur les frontières du Texas, au fond des solitudes américaines.

A cinq heures, le marié vint me chercher en voiture avec mes confrères pour le dîner. Une table, d'environ quatre-vingts couverts, avait été dressée pour les invités devant l'hôtel, en plein air. On en avait mis une autre de dix couverts au bout de la première, pour les mariés, pour nous, les garçons et les filles d'honneur. Pendant le repas, chacun conserva ses gants blancs pour manger, comme dans certaines maisons des plus aristocratiques de Paris et de Londres, aux dîners qui précèdent une grande soirée. Je n'en croyais pas mes yeux.

Le repas fut servi par douze jeunes filles vêtues de blanc, à la mode du jour, portant de larges ceintures de couleur en soie, et coiffées *à la chien!* Non seulement le repas était copieux, mais bon, bien fait et presque distingué par la qualité des plats et de la pâtisserie. Quelques invités

mangèrent et burent pour une semaine, mais ils ne mirent rien dans leurs poches ; ils croyaient assister aux noces de Gamacho, de plantureuse mémoire.

Après le dîner, où la choucroute au jambon fumé eut surtout un succès fou, les hommes prirent la place des femmes à la table des quatre-vingts couverts. Tandis qu'ils dînaient, l'on nous fit circuler de la bière, du meilleur vin blanc doux de la Californie et des cigares de la Havane. Assis dans un vrai salon, sur de bons fauteuils, nous regardions les cadeaux de noce étalés sur des tables. A ma grande stupéfaction, car ce jour-là je n'ai fait que marcher d'étonnement en étonnement, je vis des couverts et une immense théière, peut-être un pot-à-eau en argent ciselé, une petite toilette pompadour en satin bleu, avec brosses en ivoire et miroir de Venise encadré d'ivoire !

Il me semblait que ces cadeaux devaient autant embarrasser les époux, par leur excessive élégance, que j'aurais été embarrassé moi-même, si l'on m'eût fait présent d'un vaste chaudron. Je les trouvais ridicules pour des cultivateurs ou fils de cultivateurs, obligés de mener la vie pénible, en plein soleil, en plein air, que l'on mène dans ces colonies pour gagner son pain ou des dollars. Tout cela était plus qu'*épatant*, c'était incroyable,

et je me demandais si c'était à l'introduction, dans ces anciens déserts, du télégraphe et du téléphone qui rapprochent les distances que nous devions ce genre de progrès dans les mœurs du pays!

Tout cela prouve que D'Hanis et toutes nos anciennes missions ne sont plus les mêmes; les chemins de fer, sans doute, ont tout changé. A part quelques usages du *Vaterland*, — mère-patrie, — le goût de la bière et celui de la choucroute, la nouvelle génération alsacienne, comme la génération allemande, là, comme dans tous les États-Unis, est à peu près complètement américanisée.

Le nombre des familles ne s'est pas beaucoup augmenté, dans ces missions, depuis l'arrivée des premiers colons, mais le nombre des enfants, grands et petits, me parut phénoménal. La population de D'Hanis s'est cependant accrue de quelques Mexicains et de Chinois, car maintenant au Texas on trouve partout des Chinois qui travaillent et fument de l'opium; mais aux États-Unis, les chinoiseries n'étonnent plus.

Le soir, je repris la route d'Uvalde avec un de ces excellents missionnaires de l'ancien temps, qui m'avait captivé par sa bonté, son zèle et sa sainteté. Le frère de la mariée nous conduisit à la station du chemin de fer avec une de ces voitures qui semblent être à musique, tant elles

chantent ou craquent en marchant, et dont j'ai déjà parlé. Nous avions un quatrième compagnon de voyage, c'était un Anglais, parfaitement ivre, et que notre cocher fit asseoir sur la banquette à côté de lui pour l'empêcher de tomber et de se casser le cou. Mon confrère et moi, faute de sièges, nous étions assis sur deux chaises, placées dans la caisse de la voiture.

Le cheval allait au grand trot, et nos chaises aussi. Nous avions beau nous cramponner, les secousses que nous recevions à tout instant nous faisaient sauter avec nos chaises, comme les *clowns* d'un cirque, surtout lorsque dans le bois nous passions sur des talus ou des troncs d'arbre. En Amérique, les bœufs, les vaches et les taureaux ont l'habitude de se coucher dans les rues, sur les chemins, et de ne pas se déranger quand une voiture passe. Une vache noire, confondue pendant la nuit avec la terre de la route, ne fut pas aperçue; le cheval l'effleura et les roues de la voiture lui passèrent sur le corps. Le choc nous lança tous en l'air; mais nous retombâmes sans accident, les uns sur leur banquette et les autres sur leurs chaises.

— Oh! diable, les vaches, s'écria l'Anglais, car certainement c'en est une sur laquelle nous venons de passer.

— Oh! nous en trouverons bien d'autres, lui dis-je pour la rassurer.

— Merci! reprit l'Anglais qui parlait alors avec mon confrère, et commençait toujours ses phrases en disant : Merci. — J'aime les prêtres, lui dit-il en se découvrant, et je les respecte beaucoup.

— Mais gardez donc votre chapeau.

— Merci! jamais je ne me permettrai cela, c'est bon pour les hommes qui boivent, de ne pas garder à la main leur chapeau, quand ils parlent à quelqu'un de respectable.

— Mais vous allez vous enrhumer avec l'air de la nuit.

— Merci! tel que vous me voyez, je suis né en Angleterre.

— Moi, je n'y suis pas né, mais j'y suis allé.

— Ah! merci! me ferez-vous l'honneur de venir chez moi? Je suis allé dans les Indes, mais je demeure près d'ici.

— Et moi, à San Antonio.

— Merci! j'ai été élevé catholique, et j'ai visité la Chine.

— Ce n'est pas tout d'être catholique, le principal est d'en être un bon.

— Amen! reprit l'Anglais qui changea son mot favori par celui-là. Ah! diable, est-ce encore une vache qui vient de nous faire sauter si haut?

— Non, c'est un *stump* — chicot.

— Amen! oh! donnez-moi la main que je la serre, car j'aime les prêtres. Quand j'étais au Japon, j'étais bien heureux d'en rencontrer, car ils sont rares là-bas.

— Oui, je le sais.

— Ah! merci.....

Sa phrase fut coupée par notre arrivée. Cet homme semblait avoir la coqueluche; chaque hoquet produisait le même son, presque le même mot. Je ne sais pas si la conversation d'un fou n'est pas moins insensée que celle d'un homme ivre. Enfin nous en fûmes débarrassés. Notre jeune cocher sauta de son siège à terre, attacha les chevaux à un arbre, et courut prendre nos deux billets, dont il nous fit cadeau.

— Les noces ont encore quelque chose de bon, dis-je à mon confrère qui n'était pas plus riche que moi.

Après mon retour à Uvalde, où je ne pouvais pas rester indéfiniment, surtout à cause du manque de ressources pour y vivre, je fis quelques démarches pour passer l'hiver soit à Galveston, soit dans un autre diocèse qui me rapprochât de la France. Mes démarches n'eurent aucun succès; pour les uns, j'étais « trop vieux », pour les autres j'étais « Français ». Ces deux *inconvénients* m'au-

raient, au contraire, servi si j'avais voulu aller dans l'Arizona, le Colorado ou le Nouveau-Mexique, mais la pénurie d'argent m'empêchait de m'éloigner ou de m'écarter de mon chemin ; puis, je l'avoue, j'étais alors trop découragé, ayant fini par me croire réellement trop vieux et trop décrépit pour entreprendre quoi que ce soit de long, de sérieux. Je résolus d'aller à Lourdes y finir mes jours.

Quand la fatigue, l'épuisement des forces, la maladie ou toute autre raison grave de ce genre, empêche un missionnaire de mourir sur place, il doit mourir près de son berceau, sans chercher à revenir dans ses anciennes missions. Pour lui, nulle part une porte est ouverte ou fermée ; aussi sa situation est-elle des plus singulières et des plus insupportables. Dans sa terre natale, on le considère comme un étrange personnage, comme un étranger de retour des pays lointains ; il redevient un étrange personnage, un étranger, quand il retourne dans sa patrie adoptive.

Ayant la jeunesse en moins, et les misères de l'âge avancé, de l'âge mûr en plus, il n'est plus qu'une relique des temps passés, embarrassante aux autres, embarrassante à soi-même. L'homme ne peut pas être mis éternellement à l'index de tous. Lorsqu'il ne peut pas passer auprès de sa famille le

soir de sa vie, il doit s'en faire une postiche qui lui donne son pain quotidien et reçoive son dernier soupir, sans le lui rendre trop douloureux.

J'étais fatigué de me voir condamné, par les hommes et les choses, aux voyages forcés à perpétuité. Le monde ne voyait que les voyages et mon instabilité; il faisait mon procès sans s'occuper des pièces justificatives et des circonstances atténuantes qui me donnaient gain de cause; il me condamnait sans m'entendre, de crainte de s'entendre dire de dures vérités. Un jour, un vicaire général de Paris me dit :

— Nous voudrions bien vous donner une situation, mais il faudrait commencer par vous arrêter.

— Mais voilà cinq ans que je l'attends ici, lui répondis-je; je ne bouge pas, et cette situation fait comme moi.

Deux ans après, un autre vicaire général me dit la même chose; et neuf ans plus tard, las d'attendre, je me fis curé de campagne, malgré moi, mais je voulais le repos. Ce serait triste de passer, aux yeux de ceux qu'on n'aime pas, pour un être inconstant, instable, impossible à satisfaire, si je m'inquiétais de l'opinion du monde. Je regarde plus haut, et Dieu voit le fond du cœur; il sait ce que je fais et pourquoi je le fais. Je sais aussi que *sa main* signe tous mes passeports, et cela me con-

sole de la critique des uns, de l'indifférence des autres, de l'égoïsme de tous.

Du reste, je ne suis pas le seul dans cette situation, et mon nom est « légion », car on aime une certaine jeunesse, même dans le prêtre; les vieux inspirent peu d'intérêt et de sympathie. On dira que c'est faux; oui, c'est faux pour quelques pères ou mères de famille qui, profondément chrétiens, recherchent dans le ministre de Dieu, pour eux et leurs enfants, la sécurité de l'expérience et d'un long et saint ministère, mais la foule n'aime pas les rides et les cheveux blancs. C'est un sentiment naturel qui chasse le surnaturel dans les sentiments que nous devons avoir pour le prêtre.

Les rides et les cheveux blancs ont une gravité qui glace bien des gens, car les cheveux blancs et les rides parlent vaguement, par eux-mêmes, du déclin de la vie, et le monde n'aime pas ce genre de langage. Cette sorte de répulsion instinctive de la foule s'adresse aussi bien à l'homme du monde qu'au prêtre. Dieu la permet pour attirer plus fortement à lui les pensées de l'homme dont les heures sont comptées. Il la permet pour que sa voix divine soit mieux entendue, au milieu du silence et de la solitude qui se fait alors autour de nous. Aussi, je ne me plains pas, mais je constate un fait.

Qu'on me permette ici un conte de grand'mère, vieux et connu comme Mathusalem.

Un jeune homme, étant tombé malade, eut grand' peur de mourir. Il y pensait nuit et jour et se révoltait à la pensée de s'en aller dans l'autre monde à l'âge de vingt ans. Une nuit, la mort vint le trouver et lui dit de ne pas s'inquiéter, qu'il ne mourrait pas avant qu'elle ne l'eût averti trois fois. Le jeune homme guérit, se maria, eut beaucoup d'enfants et ne fit une autre grave maladie qu'après avoir dépassé la soixantaine.

Sa famille alors lui parla de Dieu, de l'éternité, du curé, du notaire et de testament, car les parents, du moins un grand nombre, oublient peu, d'habitude, le côté financier de ce long ou dernier voyage. Le malade fit la sourde oreille et répondit qu'il avait le temps de penser à tout cela, qu'il ne devait pas mourir encore et qu'il les avertirait quand viendrait le moment de se préparer.

Une nuit, la mort revint et lui dit qu'elle venait le chercher.

— Comment, déjà ! s'écria-t-il surpris de cette invitation, et les trois visites que vous m'aviez promis de me faire, en signe d'avertissement, vous les avez donc oubliées?

— Pas le moins du monde, je vous les ai faites.

— Ah! ça, c'est un peu fort, et quand me les avez-vous faites?

— La première en vous enlevant les dents, la seconde en vous ridant le visage, et la troisième en vous blanchissant les cheveux. J'ai tenu ma parole, venez.

Le lendemain le malade fut trouvé mort. Je n'avais pas positivement reçu les trois visites de cette incurable faucheuse, mais elle avait laissé sa carte à ma porte. Je n'y faisais pas attention grâce à mon éternelle jeunesse du cœur, mais on m'en fit souvenir par les sentiments qu'on me témoignait, et qui se refroidissaient de jour en jour. Lorsqu'ils furent descendus à zéro, je m'aperçus que je grisonnais, que les dentistes m'avaient gâté la mâchoire et que les travaux m'avaient ridé le front. En me disant que j'étais « trop vieux », l'on m'avait mis sous le nez ou sous les yeux ces trois cartes de visite de la faucheuse en question.

Je ne sais pas si je suis fatigué de la vie ou si la vie est fatiguée de moi, mais je sens que nous ne faisons plus bon ménage ensemble, et que notre association doit toucher à sa fin. La séparation se fera-t-elle à l'amiable, sera-t-elle brusque ou laborieuse, je n'en sais rien, je sais seulement que les ombres du soir s'allongent rapidement sur ma vie. En attendant que la nuit se fasse, je me retire du

monde sans y avoir occupé la place que j'aurais pu occuper. Je m'en retire sans rancune, j'allais dire sans regrets, mais ce ne serait pas positivement exact, car j'y laisse des cœurs aimants, des cœurs aimés et l'on ne quitte pas cette rareté-là sans quelques déchirements.

« Tel maître, tel valet », dit un vieux proverbe, le maître de ce monde ayant été toujours le même, depuis qu'il trompa notre pauvre mère Eve, en lui faisant prendre... une pomme pour la pierre philosophale, le valet a peu changé ; voilà six mille ans qu'il est toujours égoïste, intéressé, vaniteux et sot. Tel il fut, tel il sera. N'ayant jamais voulu prendre cette livrée, nous nous sommes toujours cordialement détestés et combattus. Quoiqu'il ait réussi, jusqu'à ce moment, à me laisser en quarantaine, je me crois plus fort dans ma défaite que lui dans son triomphe. Je faisais bien des façons, depuis trop longtemps, pour me jeter dans les bras du bon Dieu ; lui m'y précipite malgré moi. Merci !

Une fois ma décision prise de retourner en France pour m'enrôler parmi les missionnaires de Notre-Dame de Lourdes, je me mis en route. Étant de bons et saints prêtres, je ne doutais presque pas qu'ils me recevraient avec bienveillance dans leur couvent. Une autre raison qui me faisait passer sur le ridicule d'un aussi prompt retour en

France, c'est qu'à Paris j'avais entendu des conversations, entre communards, qui me firent supposer que la persécution gouvernementale, contre la religion et les prêtres, redoublerait bientôt de violence, et deviendrait peut-être sanglante dans un avenir peu éloigné.

D'autre part, je voyais que la foi se perdait en Amérique, et même dans toutes les anciennes provinces espagnoles, autant qu'elle se perdait en France. Je n'avais donc rien à faire de mieux dans ces contrées que je ne pouvais faire dans mon propre pays, avec tout autant de fruits et de mérites. Toutes ces raisons militaient pour mon retour. Je quittai Uvalde, vers la fin d'octobre, et revins à San Antonio dans l'intention d'y prendre un billet pour Saint-Louis. Avant de m'embarquer à New-York, pour ne plus revenir, je voulais visiter les lieux où j'avais passé les deux premières années de mon séjour dans le Nouveau-Monde, car là, comme partout, j'avais laissé de bien doux souvenirs.

Les missionnaires français de San Antonio m'engagèrent gracieusement à rester avec eux, jusque après les fêtes de la Toussaint, pour les aider dans leur ministère auprès des Mexicains, mais je refusai pour ne pas me trouver en mer pendant le mois de décembre, époque où des tempêtes, presque continuelles, règnent sur le nord de l'Atlantique.

monde sans y avoir occupé la place que j'aurais pu occuper. Je m'en retire sans rancune, j'allais dire sans regrets, mais ce ne serait pas positivement exact, car j'y laisse des cœurs aimants, des cœurs aimés et l'on ne quitte pas cette rareté-là sans quelques déchirements.

« Tel maître, tel valet », dit un vieux proverbe, le maître de ce monde ayant été toujours le même, depuis qu'il trompa notre pauvre mère Eve, en lui faisant prendre... une pomme pour la pierre philosophale, le valet a peu changé ; voilà six mille ans qu'il est toujours égoïste, intéressé, vaniteux et sot. Tel il fut, tel il sera. N'ayant jamais voulu prendre cette livrée, nous nous sommes toujours cordialement détestés et combattus. Quoiqu'il ait réussi, jusqu'à ce moment, à me laisser en quarantaine, je me crois plus fort dans ma défaite que lui dans son triomphe. Je faisais bien des façons, depuis trop longtemps, pour me jeter dans les bras du bon Dieu ; lui m'y précipite malgré moi. Merci !

Une fois ma décision prise de retourner en France pour m'enrôler parmi les missionnaires de Notre-Dame de Lourdes, je me mis en route. Étant de bons et saints prêtres, je ne doutais presque pas qu'ils me recevraient avec bienveillance dans leur couvent. Une autre raison qui me faisait passer sur le ridicule d'un aussi prompt retour en

France, c'est qu'à Paris j'avais entendu des conversations, entre communards, qui me firent supposer que la persécution gouvernementale, contre la religion et les prêtres, redoublerait bientôt de violence, et deviendrait peut-être sanglante dans un avenir peu éloigné.

D'autre part, je voyais que la foi se perdait en Amérique, et même dans toutes les anciennes provinces espagnoles, autant qu'elle se perdait en France. Je n'avais donc rien à faire de mieux dans ces contrées que je ne pouvais faire dans mon propre pays, avec tout autant de fruits et de mérites. Toutes ces raisons militaient pour mon retour. Je quittai Uvalde, vers la fin d'octobre, et revins à San Antonio dans l'intention d'y prendre un billet pour Saint-Louis. Avant de m'embarquer à New-York, pour ne plus revenir, je voulais visiter les lieux où j'avais passé les deux premières années de mon séjour dans le Nouveau-Monde, car là, comme partout, j'avais laissé de bien doux souvenirs.

Les missionnaires français de San Antonio m'engagèrent gracieusement à rester avec eux, jusque après les fêtes de la Toussaint, pour les aider dans leur ministère auprès des Mexicains, mais je refusai pour ne pas me trouver en mer pendant le mois de décembre, époque où des tempêtes, presque continuelles, règnent sur le nord de l'Atlantique.

Deux heures avant mon départ, mon billet pour Saint-Louis et New-York étant déjà pris et payé, la voiture retenue pour mes cinq colis, mon parapluie et moi, le curé de l'église épiscopale et l'administrateur du diocèse, en l'absence de l'évêque, firent tous leurs efforts pour me retenir à San Antonio.

Le premier m'avait demandé pour les Mexicains ; le second me désirait pour les Américains et les Irlandais ; le troisième me disait, de la part des Ursulines, que je serais très utile au couvent comme au pensionnat, et la supérieure de l'hôpital fit également des instances pour m'empêcher de partir. Tous m'assuraient que Mgr Néraz serait très content de me retrouver à San Antonio, parce qu'on avait besoin de prêtres expérimentés, d'anciens missionnaires et non de jeunes.

Je fus abasourdi par cette explosion de propositions inattendues, tardives et de ce besoin qu'on avait de moi. Trois mois ou quinze jours auparavant, j'aurais été très heureux d'accepter provisoirement ces offres, et de donner mes services à la mission, en attendant le retour de l'évêque, mais, pris au dépourvu, je n'avais pas le temps de réfléchir sur les conséquences de ces propositions. En outre, si je suis long à me décider à quelque chose de *grave*, une fois décidé je ne recule plus. Mon

voyage en France était décidé, payé, commencé, je refusai.

Je répondis qu'il était trop tard; que, par délicatesse, je n'osais pas rester pour ne pas m'imposer à l'évêque qui m'avait trouvé « *trop vieux* » pour me donner une situation dans son diocèse, et que, s'il avait voulu profiter de ma bonne volonté, comme de ma longue expérience, il ne m'aurait pas envoyé près de Mgr Manucy, en me disant qu'il n'avait pas de place à San Antonio pour moi. Je refusai donc, mais j'avoue que j'eus un violent combat à soutenir contre moi-même pour m'éloigner de cette mission que j'aimais tant, qui m'avait été fermée pour une raison qui me paraissait insuffisante et futile, et qui m'était ouverte au moment de la quitter pour toujours. J'étais furieux contre tout ce monde, dont la bienveillance me touchait jusqu'aux larmes, je les aurais battus, tant j'étais colère, triste et content tout à la fois; mais ces propositions arrivaient trop tard.

Lorsque Mgr Dubuis m'engageait à retourner au Texas, avec ou sans lui, quand j'eus quitté ma cure de campagne, il savait bien de quelle utilité seraient les services d'un vieux missionnaire comme moi, dans un pays pareil; je le savais aussi. Son conseil était donc excellent, au moins dans l'intérêt de la mission. Ni lui ni moi, nous n'osâmes, par

délicatesse, dire à Mgr Néraz tout ce que nous pensions à ce sujet. Ces sollicitations qu'on me fit à San Antonio, pour me faire rester, témoignaient en faveur de la justesse des vues du digne prélat et de sa connaissance parfaite des besoins de la mission.

A midi, je quittai San Antonio pour ne plus y rentrer. Ah ! combien furent douloureux mes adieux à mes chères et vieilles missions.

CHAPITRE XVII

Vues à vol d'oiseau. — Braunfels. — San Marcos. — Austin. — Palestine. — Les forêts. — L'Arkansas. — Les *Montagnes de fer*. — Saint-Louis. — Toits et punaises. — Les campements d'autrefois. — Une idylle dans les bois. — Un drôle de *quiproquo*. — Adieux à l'Amérique.

La première ville que je revis en passant fut Braunfels, où, dans les premiers temps de la fondation de cette colonie allemande, M. Dubuis construisit une église. C'est en allant le voir alors, et en revenant avec lui que j'eus les aventures tragico-comiques que je raconte dans mon *Journal d'un missionnaire au Texas*. Cette mission, pervertie par la franc-maçonnerie et les mariages mixtes, est très difficile, et le nombre de bons catholiques y est assez restreint. L'année dernière une religieuse y fut assassinée. Le meurtrier est encore à trouver. Cette ville s'est enrichie, depuis cette époque, par la culture du coton. Après Braunfels, on ne voit plus de mesquites que très rarement.

Vint ensuite San Marcos, aujourd'hui très jolie petite ville assise sur un terrain gracieusement accidenté, fertile, ombré. Jadis cette ville était

représentée par deux ou trois cabanes, dont l'une servait d'hôtel ayant deux chambres et deux lits : l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Un grand chasseur français, du nom de Meynadier, m'y fit manger une patte d'ours cuite sur un brasier. Les sauvages y tuaient aussi des blancs de temps à autre.

Après San Marcos, je revis Austin, la capitale du Texas, petite ville devenue grande. C'est un Saint-Cloud en miniature. Ses maisons et ses villas, ombragées par de beaux arbres, sont disséminées sur de belles collines, baignées par le Colorado, très large en cet endroit. Le Corps législatif, qui réside dans cette ville, y donne de l'animation, fait aller le commerce et les procès. Austin est l'Eldorado des avocats texiens.

Plus loin, à Taylor, on voit encore ces immenses prairies, sans horizon, sans arbres et sans broussailles, autrefois si communes dans tout le Texas. Une ferme brûle dans le lointain. Avant que des secours puissent arriver, tout sera brûlé. Les incendies sont très communs dans tous les États-Unis, et sur le parcours du chemin de fer, nous en avons trouvé des traces nombreuses à peu près partout. La nuit nous surprend à Taylor. Quoique les sites n'offrent absolument aucun attrait dans ces *régions*, il est ennuyeux de passer ces longues

soirées d'automne, et ces nuits plus longues encore, dans ces grandes salles ambulantes, nauséabondes, remplies de gens moins polis et plus désagréables les uns que les autres.

Nous n'arrivâmes à Palestine qu'à une heure du matin, avec deux heures de retard. Je dormais ; le conducteur m'éveille en criant : — Tout le monde change de voiture. Je descends à moitié endormi comme « tout le monde ». Tous, nous cherchons et demandons le train.

— Il n'y en a pas, répond le conducteur, il est parti. Vous ne pourrez plus partir que par celui de quatre heures.

Ayant manqué le train correspondant à celui que nous venions de quitter, nous fûmes obligé d'en attendre un autre, pendant trois heures, en nous promenant en plein air, sur la voie, par un froid glacial.

— Oh! ce n'est rien, nous dit un docteur qui voyageait avec nous ; une fois j'ai dû attendre, dans la neige, un train pendant treize heures ; j'allais voir une malade qui se mourait, et que je trouvai morte en arrivant.

Palestine est une assez jolie petite ville, mais démoralisée par les sociétés secrètes et l'irréligion. Deux jeunes Irlandais qui l'habitaient me disaient : — Ce pays est inhabitable, on n'y trouve plus de

foi. Dimanche dernier, nous étions seize à la messe, et, mon frère et moi, nous étions les seuls hommes qui se trouvaient dans l'église.

Enfin, à quatre heures du matin, nous nous remîmes en route. On alluma les poêles dans les voitures, car nous quittions les régions chaudes pour entrer dans les pays froids. A Troupe, où commencent les forêts que je ne devais plus quitter pendant près de trois mille kilomètres, les feuilles jaunies, et beaucoup d'arbres déjà dépouillés de leur feuillage, nous indiquaient que l'automne faisait sentir ici ses rigueurs.

Nous traversâmes cependant des champs de coton toute la journée, jusqu'aux frontières du Missouri. La cueillette du coton dure environ six semaines, et se fait chaque jour après l'ouverture du cocon qui le renferme. Si l'on ne cueille pas le coton en ce moment, le vent l'emporte, la pluie le mouille et l'on en perd beaucoup par ces deux causes. Malheureusement, c'est ce qui arrive, car depuis la guerre et l'abolition de l'esclavage, les bras manquent.

Trois mille kilomètres de forêts, c'est long et monotone. On peut dire que les États-Unis sont couverts d'une immense forêt, seulement défrichée par ci, par là. Le défrichement d'un coin de forêt est une opération assez simple en Amérique. Le

pionnier couronne le pied de l'arbre à coups de hache ou le brûle; l'arbre meurt aussitôt; puis on met le feu aux broussailles, et le défrichement est opéré. Le temps ensuite fait le reste, c'est-à-dire que la charrue, la hache, le feu, la pluie et le soleil détruisent à la longue les troncs et les racines qui demeurent sur le champ après la première opération. C'est à ce mode primitif de défrichement qu'on doit de voir la plupart des champs parsemés d'arbres morts, n'ayant plus que des troncs blanchis par la pluie ou le soleil, ou noircis par les flammes, et quelques grosses branches à leur sommet.

A Jefferson, on quitte le Texas pour entrer dans l'Arkansas. C'est dans cet État que se trouvait la plus grande ville du monde, construite par ces jolis petits quadrupèdes appelés des *chiens de prairies*. Dans mon *Voyage aux grands déserts du Nouveau-Monde*, je donne sur cette ville, peut-être détruite par la civilisation, et sur les chiens des prairies des détails que je ne puis reproduire ici.

A Jefferson, comme dans toutes les forêts où les conifères dominent, on voit un grand nombre de scieries mues par la vapeur. Presque toutes les planches et les bois de construction, dont on se sert au nord-ouest du Texas, proviennent de cette région. On trouve encore dans ces forêts

teintes bleues, et l'on s'attend encore aujourd'hui, comme autrefois, à voir glisser à sa surface, mystérieusement, en silence, le canot de quelques Peaux-Rouges.

Au moment où nous arrivions à Saint-Louis, un autre train arrivait de Louisville, en même temps que nous, avec deux voitures en moins. De l'autre côté du pont qui traverse le Mississipi, un rail s'était brisé, avait enfoncé, dit-on, puis renversé dans un fossé ces deux voitures remplies de voyageurs qui furent tous plus ou moins meurtris, blessés, coupés, mutilés. Le nombre des blessés fut de soixante. Quand on n'est qu'à moitié du chemin qu'on doit faire, ces sortes d'accidents ne laissent pas d'être assez désagréables à voir, car ils font penser que, n'étant pas au bout, on peut soi-même devenir victime d'un accident semblable.

Saint-Louis, la « Reine de l'Ouest », comme on l'appelait autrefois, s'est agrandie au point que je ne l'ai plus reconnue, quoique j'y fusse demeuré deux ans. Maintenant, elle ne voit plus le soleil qu'à travers les nuages de la fumée des usines, qui s'élève d'une forêt de cheminées gigantesques. L'industrie a jeté son lugubre baldaquin au-dessus de la ville ; pour la poésie, l'intelligence et le cœur, la civilisation moderne est un voile de crêpe, plié en quatre doubles.

tagnes méritent à peine le nom de collines, par leur peu d'élévation au-dessus du sol, elles sont cependant très élevées au-dessus du niveau de la mer; car, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, le terrain monte toujours rapidement.

A Bismark, car les Américains, comme les enfants, aimant les grandeurs et le succès, flattent ce qui brille; ils ont donné le nom du chancelier prussien à l'une de leurs nouvelles petites villes; à Bismark donc, je vis une boutique de drogues, tenue par un médecin, qui avait fait peindre sur son enseigne des chaînes et son titre de franc-maçon. Je me demandais ce que pouvaient signifier ces chaînes, chez un médecin? Un cercueil, une bourse vide, cela se comprendrait encore, mais des chaînes! Je mis longtemps à trouver l'explication de ce *rebus*, que je ne publierai cependant pas, pour ne point me brouiller avec la Faculté.

Quelques stations plus loin nous commençâmes à côtoyer le Mississipi. Ce beau fleuve a toujours son cachet de profonde mélancolie et de grandeur sauvage; la civilisation ne l'a pas changé; ses eaux jaunâtres et bourbeuses coulent toujours entre ses rives plates et boisées. Les vastes forêts qui l'encadrent *ont toujours* à l'horizon les mêmes

teintes bleues, et l'on s'attend encore aujourd'hui, comme autrefois, à voir glisser à sa surface, mystérieusement, en silence, le canot de quelques Peaux-Rouges.

Au moment où nous arrivions à Saint-Louis, un autre train arrivait de Louisville, en même temps que nous, avec deux voitures en moins. De l'autre côté du pont qui traverse le Mississipi, un rail s'était brisé, avait enfoncé, dit-on, puis renversé dans un fossé ces deux voitures remplies de voyageurs qui furent tous plus ou moins meurtris, blessés, coupés, mutilés. Le nombre des blessés fut de soixante. Quand on n'est qu'à moitié du chemin qu'on doit faire, ces sortes d'accidents ne laissent pas d'être assez désagréables à voir, car ils font penser que, n'étant pas au bout, on peut soi-même devenir victime d'un accident semblable.

Saint-Louis, la « Reine de l'Ouest », comme on l'appelait autrefois, s'est agrandie au point que je ne l'ai plus reconnue, quoique j'y fusse demeuré deux ans. Maintenant, elle ne voit plus le soleil qu'à travers les nuages de la fumée des usines, qui s'élève d'une forêt de cheminées gigantesques. L'industrie a jeté son lugubre baldaquin au-dessus de la ville ; pour la poésie, l'intelligence et le cœur, la civilisation moderne est un voile de *crêpe*, plié en quatre doubles.

Le séminaire n'est plus entouré de champs et de bois, mais de maisons et de rues de quatre et cinq kilomètres, au moins, tout autour. De nouveaux bâtiments ont été construits sur les terrains vagues qui nous servaient de jardin. Par un touchant hasard, j'eus le plaisir d'y trouver et d'embrasser mon ancien professeur de théologie morale, seul survivant des professeurs et directeurs de ce séminaire. L'ancien bâtiment existe toujours, mais il sert aujourd'hui d'asile pour les aliénés. Je revis la chambre où l'hiver nous grelottions dans nos lits sous une peau de buffle et cinq couvertures de laine, où l'été nous étouffions dans nos chambres au point qu'il nous est arrivé parfois de passer une partie de la nuit sur les toits. Il est vrai que les puces et les punaises nous empêchaient autant de dormir que la chaleur.

Ayant remarqué que les punaises semblaient dormir le jour et ne sortaient de leurs nids que la nuit pour venir nous sucer le sang, j'avais imaginé de passer une nuit dans mon lit, et l'autre dessous; de la sorte, me disais-je, pendant qu'elles seront à ma recherche, j'aurai le temps de dormir. Ce système, qui n'a jamais été breveté, même sans la garantie du gouvernement, ne nous réussit pas longtemps, car je l'avais communiqué à mes autres compagnons; quand nous étions sous les

[illegible], et que les pommes étaient bonnes, elles se laissaient tomber sur nous, pour abréger les distances et nous avoir plus tôt. Nous n'avions alors d'autre ressource que de grimper à travers les lucarnes pour aller coucher sur les toits !

Je voulus également aller revoir les rochers, le bois et la fontaine où nous allions camper sur les bords du Mississipi, près de Carondelet, lorsqu'on lessivait les planchers, les portes et les fenêtres du séminaire, opération qui se faisait toutes les années et durait deux jours, plus ou moins. Ce campement était pour nous un apprentissage de la vie de missionnaire. Nous partions armés de fusils et d'engins de pêche, munis de poudre, plomb, sel, œufs durs et du pain, afin de pouvoir vivre dans le bois, le mieux possible.

On tuait ce qu'on pouvait, lapins, merles, pigeons ; puis, sans aucune préparation, pour qu'il y en eut davantage, on jetait le tout sur un brasier recouvert d'un peu de cendre, et l'on mangeait ensuite contenant et contenu, trouvant que tout était bon. Soit à cause de la pluie qui tombait quelquefois très brusquement, soit pour emmagasiner nos provisions, nous faisions de vastes *gourbis* ou tentes de feuillages avec des branches d'arbres. Ces tentes nous servaient aussi de salle à manger.

A cette époque, je ne savais pas encore me servir d'un fusil, et j'étais si maladroit que le premier jour je ne tuai rien, sinon, par mégarde, une sauterelle et un serpent, mais je fus plus heureux à la pêche. Avec une longue corde, au bout de laquelle j'avais mis un gros crochet enfoncé dans un morceau de lard, je pris une sorte de barbeau qui pouvait bien peser quarante livres, au moins. Si l'on n'était pas venu m'aider à le tirer de l'eau, c'était lui qui me prenait en m'entraînant dans le fleuve. Le lendemain, j'étais devenu bon chasseur aussi bien que bon pêcheur, car un séminariste m'avait appris à viser le gibier.

Dans le bois où nous campions, il y avait une famille anglaise, du nom de Spencer, nouvellement convertie au catholicisme, qui nous rendit mille petits services. Mes manières et mon langage me firent remarquer, et j'eus bientôt les sympathies de toute la famille qui se composait de cinq personnes : le père, la mère, une jeune fille, une petite fille de neuf ans et un petit garçon de sept ans, appelé Jean.

— J'ai vu de suite que vous deviez être Français, me dit la mère, car les Allemands et les Américains n'ont pas cette franche gaieté et cette urbanité qui vous distingue des autres nations.

Je répondis de mon mieux à ce compliment

qui s'adressait autant à mes compatriotes qu'à moi, mais qui devient tous les jours moins mérité, surtout depuis que l'éducation républicaine généralise son action *ochlocratique* sur notre pauvre France.

On me fit ensuite boire du lait, et, après m'avoir donné des provisions de chasse, je partis accompagné du petit garçon et de sa sœur qui voulaient m'entendre parler français et m'indiquer les *bons endroits*.

J'ai toujours conservé un doux souvenir de ces deux enfants. Comme j'étais alors imbu, saturé des idées poétiques de Châteaubriand et que je connaissais à peu près par cœur le *Génie du Christianisme*, je les comparais à l'*Ange des solitudes*. Ils étaient, en effet, deux petits anges de beauté, de bonté, de douceur et de simplicité. Leur intelligence, leur jugement et leur pénétration d'esprit tenaient du prodige, pour leur âge. Au lieu de chasser, nous ne fîmes que parler, en parcourant les bois le long du fleuve. Depuis cette promenade, ils ne voulaient plus me quitter, et tant que dura notre campement, je les avais presque toujours à mes côtés, me questionnant sans cesse.

M. Spencer, que je n'avais pas encore vu, ayant appris mon nom, dans le cours de la première

journée, manifesta le désir de me voir, car il disait me connaître depuis longtemps. Le lendemain matin, les deux enfants vinrent me chercher pour aller auprès de leur père ; il venait de sortir; sa fille aînée me reçut et j'eus avec elle un dialogue des plus drôlatiques que j'aie jamais eue de ma vie.

— Ah ! bonjour, *sir*, me dit-elle, comment vous portez-vous?

— Merci, *miss*, très bien, et vous?

— Mon père, sachant que vous étiez ici, veut vous voir, car il vous aime beaucoup. Il est à l'écurie atteler les chevaux pour aller en ville, mais dans cinq minutes il va revenir.

N'ayant jamais entendu parler de M. Spencer, et ne connaissant personne de ce nom, j'étais étonné de cette amitié-là; mais je le fus encore bien plus lorsqu'elle ajouta :

— Comment va votre dame? — *your lady*.

— Ma dame? fis-je stupéfait, quelle dame?

— Votre femme !

— Ma femme ! m'écriai-je, en bondissant, ahuri, de dessus ma chaise.

— Oui, votre femme !

— Mais, vous plaisantez. Je n'en ai point de femme.

— Quoi ! elle serait déjà morte !

— Comment morte! mais elle n'est pas encore au monde, je suppose, puisque je n'ai jamais été marié, et que je n'ai pas envie de l'être jamais.

— Mais vous êtes bien M. Domenech, fit-elle toute surprise de ce que je lui disais.

— Parfaitement, de la tête aux pieds, en chair et en os.

— Et vous n'avez pas de femme?

— Non.

— Et vous n'en avez jamais eue?

— Non.

— Et vous n'avez pas six enfants?

— Six enfants! m'écriai-je hors de moi; mais puisque je vous dis que je n'ai jamais été marié! Où diable voulez-vous que je prenne ces six enfants?

— Ah! je comprends, maintenant; vous êtes le fils de monsieur votre père.

— Ah! oui, ceci n'est pas difficile à comprendre, répondis-je en riant.

— Mais non, vous ne me comprenez pas, je veux dire que ce n'est pas vous qui êtes l'ami de mon père, mais un de ses six enfants, dont il nous parle quelquefois.

— Ah! ça c'est possible, car, en effet, j'ai deux frères et trois sœurs.

— Eh bien, comment va votre père?

— Mais, je n'en sais rien.

— Et votre mère?

— Je n'en sais pas davantage, vu qu'ils sont à trois mille lieues d'ici.

— Comment! vous ne savez comme ils se portent, et vous dites qu'ils sont à trois mille lieues d'ici, mais vous ne venez donc pas de Kingstown?

— Kingstown! Qu'est-ce que c'est que ça? Où cela se trouve-t-il?

En ce moment entra M. Spencer qui mit fin à ce drôle de *quiproquo*. Il connaissait une famille, portant le nom de la mienne, et qui demeurait à Kingstown dans le Missouri. Sa fille m'avait pris d'abord pour le chef de cette famille, ensuite pour l'un des enfants. A la suite de cette explication nous partîmes par des éclats de rire qui se comprennent mieux que je ne comprenais l'*imbroglio* où nous avait jetés cette confusion de noms ou de personnes.

Dans la soirée du dernier jour de notre campement, j'étais seul assis sur un rocher d'où jaillissait une source d'eau claire et limpide. L'eau sortait d'une fissure du rocher et coulait lentement sur un tapis de mousse bordé de hautes fougères. Le feuillage épais des chênes et des pacaniers augmentait l'ombre que commençaient à répandre, sur les bords de la source, les premières teintes du crépuscule; le chant des oiseaux avait un écho

dans ce petit coin du monde, mais un écho doux comme les vibrations mystérieuses d'une harpe éolienne; les serpents regagnaient leur demeure souterraine en se glissant sous l'herbe; leur marche faisait un petit bruit que l'oreille entendait à peine; les feuilles des arbres étaient immobiles et muettes; la brise du soir soufflait ailleurs, et nous laissait dans un profond silence; le Mississipi lui-même semblait dormir et murmurer un rêve. Je faisais comme lui, je ne murmurais pas, mais je rêvais à mon pays. Je pensais à ma mère; j'avais vingt ans, j'y pensais longtemps.

Jean et sa sœur passèrent par la fontaine, en rentrant chez eux; ils croyaient que je dormais et marchaient doucement pour ne pas m'éveiller. Quand ils arrivèrent près de moi, j'avais fait bien du chemin, en rêve; j'étais revenu de France et me trouvais dans ma future mission.

— Nous pensions que vous dormiez, me dirent-ils en me voyant lever la tête.

— Non, je ne dormais pas, je pensais au Texas.

— Et pourquoi pensiez-vous au Texas, me dit Jean, en s'asseyant sur mes genoux?

— Parce que je dois y aller bientôt.

A cette époque, aller au Texas était synonyme d'aller dans une caverne de brigands, d'où l'on ne revenait pas. On considérait comme un phé-

nomène un homme qui revenait de ce pays, car l'on ne comprenait pas qu'il eût échappé aux sauvages, aux serpents à sonnettes, aux bêtes féroces et aux *Rangers*, sorte de milice plus féroce alors que les fauves et les Peaux-rouges. En entendant ma réponse, les deux enfants se mirent à pleurer.

— Mais on vous tuera là-bas!

— On ne meurt qu'une fois, et l'on meurt partout.

— Mais pourquoi y allez-vous !

— Parce qu'on y voit beaucoup de familles et beaucoup d'enfants, comme vous, qui n'ont personne pour les instruire de leurs devoirs envers le bon Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes, et leur ouvrir le chemin du ciel.

— Et vous avez quitté votre maman pour cela, me dit la petite fille, oh ! que vous êtes bon ! Si vous restiez ici, je viendrais tous les jours à la fontaine avec Jean, et vous nous instruiriez ; ma sœur viendrait aussi, et n'aurait pas besoin d'aller au couvent de Saint-Louis pour se faire expliquer son catéchisme.

La nuit vint terminer notre conversation. Je revis encore plusieurs fois cette bonne famille avant de quitter Saint-Louis. Aujourd'hui les bois, les fleurs, les rochers, la fontaine et la mousse ont

CHAPITRE XVIII

Adieux à ma plume.

N'ayant rien publié, depuis huit ans, beaucoup de mes amis se réjouirent de la publication de mes *Confessions d'un curé de campagne*, croyant que j'allais rentrer dans la carrière littéraire, après un si long silence. Tous me démontraient que, dans ce moment plus que jamais, la société moderne avait besoin de caractères énergiques pour la sortir de l'ignoble fondrière au fond de laquelle elle s'est précipitée de gaieté de cœur, si honteusement et, disons-le, quoique le terme ne soit pas du tout parlementaire, si bêtement.

Quelques-uns désiraient me voir monter sur la brèche pour défendre l'Église, si vigoureusement attaquée par tous les affamés de places, d'argent et de plaisirs. L'Église est mollement et mal défendue, je le sais ; quelques-uns de ses enfants honorés du sacerdoce lui prêchent même l'aplatissement devant tous les saltimbanques qui nous gouvernent. C'est humiliant, décourageant, je le

sais encore, mais je n'ai pas assez de forces et de talent, de zèle et de capacité pour pareille tâche ; je laisse à des hommes plus jeunes, plus compétents et plus dignes l'honneur de combattre pour l'Église.

L'Église a été créée, comme l'homme, avec un corps et une âme. L'âme de l'Église, c'est l'Esprit-Saint; son corps, ce sont tous les fidèles qui la composent. De même que les molécules dont se compose le corps humain changent et font place à d'autres, tous les sept ans, dit-on, de même, les hommes dont se compose le corps de l'Église changent à chaque génération, mais l'âme est toujours la même dans les deux corps. De même également une ville est toujours la même quoique ses habitants meurent, et que des nouveaux remplacent les anciens.

En frappant l'Église, on ne frappe donc que l'enveloppe du moment, les molécules qui paraissent et disparaissent avec le temps, mais non la partie vitale, immortelle, à laquelle personne ne peut toucher, encore moins nuire. Voilà dix-neuf siècles que les insensés de tout âge, de tout rang, de toute condition et de toute époque ont attaqué l'Église ; ils sont morts, et l'Église vit et vivra toujours, malgré la rage et la puissance de ses ennemis.

Le corps de l'Église, comme celui de l'homme,

a ses périodes de maladie et de santé, de tristesse et de joie, d'apparente décadence et d'ostensible prospérité; nous savons qu'à la fin des temps, la persécution la réduira presque à l'agonie, mais elle ne mourra pas, parce qu'elle ne peut pas mourir. Sa constitution la met au-dessus de tout élément de mort, car Dieu ne l'a fait naître sur terre que pour la faire vivre éternellement dans le ciel. Ce que Dieu fait, les hommes ne peuvent le détruire, même avec l'aide de la puissance infernale des démons.

Les hommes, à quelque camp qu'ils appartiennent, oublient trop facilement ces vérités que nous trouvons gravées, en caractères ineffaçables, à chaque page de l'histoire universelle. L'Église triomphera de ses adversaires et du monde.

Le succès de mon dernier livre, auquel la presse honnête tout entière a fait le plus gracieux accueil, et les nombreuses lettres de félicitations que je recevais des quatre coins de la France, auraient dû m'encourager à continuer ma carrière littéraire. Mais elles m'ont laissé froid. Toutes ces lettres me disaient que j'avais photographié une situation générale, que mon *Curé de campagne*, son milieu, ses épreuves et les péripéties de sa vie publique ou privée se retrouvaient dans tous les départements.

Je le savais, et si je l'eusse ignoré, les clameurs et les cris de colère arrachés par la lecture de ce livre, à tous ceux qu'il atteignait, me l'auraient suffisamment appris. Les victimes de la bêtise humaine n'aiment pas qu'on les montre du doigt. Puis, l'ingratitude est un vice tellement hideux, que ceux mêmes qui en sont pétris le cachent sous tous les oripeaux imaginables. Aussi, mordent-ils la main qui leur présente un miroir dans lequel ils sont forcés de se voir drapés dans toute la laideur de ce vice.

Quelques rares curés ayant un certain faible pour la *petite partie* après dîner, et ceux qui, n'ayant que du sirop de groseille dans les veines, laissent, à force de compliments et de bonté malheureuse et déplacée, leurs paroissiens s'encroûter et pourrir dans leur fausse dévotion, leur indifférence ou leurs vices, ces bons curés, dis-je, se sont imaginés que je les attaquais dans ce livre. Nulle part l'intelligence n'est une denrée commune; c'est pourquoi bien des gens confondent les choses avec les personnes; c'est aussi pourquoi bien des gens se mouchent quand ils... ont un rhume de cerveau.

En études de mœurs, en politique, comme en religion, je suis tròp franc et trop entier pour admettre des palliatifs ou des compromis. Les

uns et les autres blessent ma conscience. Mon cœur est trop aimant, et trop sensible au bien comme au mal, pour ne pas se révolter hautement contre tout ce qui le choque, contre les vices ou les vertus hypocrites, les ridicules suffisants, les platitudes serviles et les crocheteurs de portes ou de bourses qui sont à la mode aujourd'hui.

Faire du roman moral ou religieux, des compilations quelconques ou de l'érudition à coups de ciseaux n'est point dans mes cordes. Chacun son élément, chacun sa sphère, hors de là le succès honnête n'est pas possible. En outre, je suis trop pratique pour réussir dans le genre fantaisiste, et trop vieux pour essayer de galvaniser des esprits qui préfèrent la nuit au soleil, la fange à l'honneur, les chaînes à la liberté, la vie à la mort. C'est pour cela que je brise ma plume à la fin de ces *Souvenirs d'outre-mer*.

Adieu donc ma plume, adieu ma pauvre plume! N'ayant que peu de jours à rester ici-bas, il est temps que je te laisse à ton tour pour reprendre la croix et ne plus la quitter. Tu fus souvent *plume de fer*, jamais *plume d'oie*, je te rends cette justice. Aussi, tu ne t'es jamais courbée devant la lâcheté, l'égoïsme et l'hypocrisie des salons et des chaumières, des clubs et des clochers, jamais tu ne t'es courbée devant l'intérêt, la fatuité, la mau-

vaise foi, l'impiété, la folie humaine et les fiers-à-bras de notre époque.

Tu m'as fait beaucoup d'ennemis, mais tu m'as toujours été fidèle. Merci ! Que d'épanchements ne m'as-tu pas permis, que d'indignations n'as-tu pas secondées, que de vérités n'as-tu pas répandues que de fois mon cœur n'aurait-il pas étouffé sans toi ! Mille fois merci !

Quand je passe en revue toutes les pages écrites à travers une vie écoulée sur les vastes mers, dans les déserts du Nouveau-Monde, à cheval, à pied, sur les voies ferrées, sur toutes les routes et les plages des deux hémisphères, dans les contrées lointaines, les palais des grands de la terre, au bruit du canon et de la fusillade, comme dans le silence des campagnes, des bois et des prairies, au milieu de la neige ou des sables brûlants, je me dis que tu peux bien te reposer maintenant.

Va, ton bagage littéraire a bien son poids et sa valeur. Si quelques-uns en ont davantage, combien d'académiciens en ont moins ! Que de cœur et de jeunesse n'as-tu pas mis dans tes livres de voyages, surtout dans le premier : *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique*, publié en anglais comme en français. « Quelle bibliothèque ! » disait Prüner-bey, en parlant de ton *Voyage dans les grands déserts du Nouveau-Monde*, également

publié dans ces deux langues; que de poésie dans tes deux volumes de *Voyages et aventures en Irlande*, dans la *Chaussée des géants*, le *Voyage dans le Minnesota*, le *Voyage homérique dans l'ancienne Ichnusa*, et que de tristesses et de gaieté dans tes *Souvenirs d'outre-mer!* Les trois volumes de l'*Histoire du Mexique*, celui de l'*Histoire du jansénisme*, et celui de l'*Histoire de la campagne de* 1870-1871, ont bien leur mérite. En philosophie, le Saint Père Pie IX ne t'a-t-il pas envoyé un bref de félicitations pour la *Prophétie de Daniel, philosophie de l'histoire*. Ne parlons ni de la *Vérité sur le livre des sauvages*, ni de l'*Empire au Mexique*, ni de *Quand j'étais journaliste*, car c'est de la polémique mordante. Ne parlons pas non plus du *Manuscrit pictographique américain*, car c'est de la science. Mais citons tes études de mœurs : le *Mexique tel qu'il est*, qui a eu trois éditions en un mois, le *Chemin des femmes*, si malin ; *Salons et sacristies*, plus méchant encore et publié sous un de mes pseudonymes ; les *Confessions d'un curé de campagne*, si drôlatique, et le *Voyage dans le monde surnaturel, en huit heures*, ouvrage mystique que j'ai oublié dans mes cartons, quoique écrit depuis huit ans, et qui sera bientôt sous presse. Passons sous silence ceux que je regrette d'avoir publié, quoique sous des pseudonymes.

Oh! ma pauvre plume, quand je pense à toutes ces pages écrites dans tant de pays divers, je me demande comment tu pouvais trouver le temps de tant écrire sur autant de matières différentes, et dans de telles conditions! Va, je ne te flatte pas, et si je le voulais, je le ferais sans vergogne, car je sais ce que tu vaux, mais que de vérités de l'ordre religieux, moral, historique et scientifique n'as-tu pas renfermées dans tes livres! Que de haines ces vérités ne nous ont-elles pas suscitées! Elles m'ont rendu semblable à l'arbre que l'hiver a dépouillé de ses feuilles.

« Toute vérité n'est pas bonne à dire, » dit un proverbe ; oui, mais c'est le proverbe des valets, des égoïstes et des lâches, ce ne sera jamais le mien. Si j'avais à dire toutes les vérités que j'ai publiées de toutes les manières et sur tous les toits, je les publierais demain, malgré les orages qu'elles m'ont suscités, les ruines qu'elles ont amoncelées et le vide qu'elles ont fait autour de moi. Ma devise sera toujours : « Fais ce que dois, advienne que pourra! »

ÉPILOGUE

Après avoir fait vingt mille kilomètres, à toute vapeur, par terre et par mer, sans accident, j'étais à peine de retour en France, qu'un excellent évêque, par l'entremise d'un ami commun, m'offrait une cure de campagne dans son diocèse. Pour ne point déplaire à ce digne prélat, comme à cet ami, je n'osai pas refuser cette offre qui m'était souverainement désagréable. En effet, les ressources me manquaient pour meubler mon nouveau presbytère, et, si j'avais pu vivre dans une situation semblable, je n'aurais pas quitté celle que j'avais avant de faire mon dernier voyage en Amérique. J'allais donc être obligé de vivre en France comme je vivais au Texas, c'est-à-dire de privations, afin de concilier ma situation avec ma misère.

Cela manquait de gaieté, mais le bon Dieu vint à mon aide, en protestant contre ma nomination d'une manière assez rude. Au moment où je des-

cendais la dernière marche de l'escalier du palais épiscopal pour aller au secrétariat de l'évêché prendre mon titre de curé, je glisse, je tombe et me casse une jambe. Je venais chercher en France un repos définitif et volontaire, et trouvais en arrivant un repos de six semaines et forcé dans l'hôpital de la ville. Durant ma longue carrière, j'avais été noyé deux fois, brûlé, écrasé par une voiture, empoisonné, blessé par un coup de couteau en pleine poitrine, j'étais tombé d'un quai, d'un pont et d'un étage sur le sol, j'avais eu le choléra, le vomito, je ne parle pas d'une multitude d'aventures de ce genre qui mirent ma vie en danger, sur terre et sur mer, mais je n'avais jamais rien eu de cassé. Cet accident manquait à ma collection ! Le catalogue est maintenant complet.

Craignant une nouvelle nomination dans une autre cure, craignant encore davantage une nouvelle protestation de la Providence, aux dépens de mon autre jambe, je profitai de ma convalescence pour me sauver à Lourdes. Les bons missionnaires voulurent bien m'accepter malgré mes cinquante-huit ans. « J'y suis, j'y reste ! »

C'est ainsi qu'après avoir dû passer par Rome pour arriver à Montagnat-le-Reconduit, j'ai dû passer par l'Amérique et l'hôpital pour venir finir mes jours à Lourdes !

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

590-84. — Corbeil. Typ. et Stér. Crété.

L'UNIVERSITÉ

SOUS

M. FERRY

PAR

Francisque BOUILLIER

MEMBRE DE L'INSTITUT
ANCIEN INSPECTEUR GÉNÉRAL, ANCIEN DIRECTEUR
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Un volume in-12............. 3 fr. 50

AVERTISSEMENT

Ce volume est composé d'articles qui ont été publiés dans la *Revue de France* et dans le *Moniteur universel* sur les principaux faits du ministère de M. Ferry et sur les discussions auxquelles ils ont donné lieu dans les deux Chambres. Je les ai laissés dans l'ordre où ils ont paru et sans presque rien y changer. De là certaines prévisions, surtout celles en bien, qui ont été démenties plus tard par les votes de la Chambre des députés ou même du Sénat; de là aussi quelques répétitions pour lesquelles je demande l'indulgence. Mais, au prix de ces inconvénients, se trouve l'avantage de conserver dans toute leur vivacité les impressions du moment. A la différence de la plupart des historiens qui,

lorsqu'ils n'embrassent pas une époque tout entière, la prennent par ses plus beaux côtés et dans sa période la plus brillante, les deux années 1879 et 1880, dont on verra ici le tableau, ne sont pas les meilleures que l'Université ait traversées depuis sa fondation. Pour tout dire en deux mots, c'est l'Université sous M. Ferry.

Je ne pense pas qu'en aucun temps, malgré tous les hasards de la politique et toutes les intrigues parlementaires, elle ait jamais vu arriver à sa tête un ministre qui lui fût aussi complètement étranger et plus ignorant de toutes choses en matière d'instruction publique. Une fois assis sur le fauteuil du grand maître, à la place occupée par les Royer-Collard, les Guizot, les Cousin, les Villemain, la sagesse lui commandait, plus qu'à tout autre, d'être modeste, de s'effacer, et surtout de n'innover que le moins possible. Nul au contraire, dès le premier jour, et sans aucun moment donné à la réflexion, ne s'est montré aussi hardi à tout blâmer et à tout changer; nul n'a été plus arrogant, nul plus hautement dédaigneux.

Deux fois solennellement, dans la plus grande de ses fêtes, en pleine Sorbonne, en face de l'élite de ses professeurs, M. Ferry n'a pas craint de tourner en ridicule ses méthodes, ses maîtres, ses élèves. Peu accoutumée jusqu'à présent à un pareil langage, l'Université a dû s'entendre dire en face : que ses méthodes étaient surannées, que ses maîtres n'étaient que des routiniers, que son enseignement était vide et stérile, que ses élèves, que ses bacheliers, ne savaient pas le français ni même l'orthographe, qu'en dix ans elle ne faisait que les promener autour de l'antiquité sans savoir les y faire pénétrer et qu'elle eût à rentrer dans le bon sens. Enfin, par une plus grande injure, il a voulu la faire complice de son intolérance, de ses haines, de ses persécutions, comme si le régime de la concurrence et de la liberté lui était fatal, comme si elle ne pouvait plus subsister par ses propres forces, sans le secours de l'article 7 ou des décrets qui l'ont suivi.

Mais s'il a rabaissé l'Université, combien ne s'est-il pas glorifié lui-même? A tous ces pauvres professeurs, qui, avant lui, ne savaient ce

qu'ils faisaient, il a ouvert enfin les yeux ; il a révélé la vraie pédagogie, la pédagogie progressive, dont ils ne se doutaient pas. Nous étions tous dans les ténèbres ; il est venu, et la lumière s'est faite.

Il a retranché deux années aux langues anciennes, il a doublé, ou à peu près, le temps donné aux langues vivantes ; il a accablé les plus jeunes têtes de l'histoire des Aryas primitifs, des Pélages, des Étrusques, de la science de toutes les pierres, de tous les fossiles, de toutes les plantes et de tous les animaux de la création ; il a diminué l'émulation en réduisant les concours et les prix, par une sorte de babouvisme universitaire. Et voilà, du moins il l'annonce, que grâce à cette grande illumination pédagogique, on saura non seulement plus vite, mais beaucoup mieux, le grec et le latin, avec tout le reste, et qu'enfin on entrera dans le cœur de l'antiquité, au lieu de rester à la porte :

Vestibulum ante ipsum primoque in limine portæ.

Depuis les premiers jusqu'aux derniers rangs, l'Université a été tout entière profondément

troublée. A lui toute la responsabilité de cette sorte de vertige qui a semblé s'emparer, l'année dernière, d'un certain nombre de candidats et d'électeurs du Conseil supérieur, et de l'ébranlement de la hiérarchie et de la discipline, par une loi que nous n'avons pas injustement qualifiée de loi de désordre et d'anarchie. Tandis que les maîtres, sans cesse convoqués pour de nouveaux scrutins, s'agitent dans les comités, se mêlent à des cabales et font des professions de foi, que deviennent ces études classiques qui doivent, nous dit-on, prospérer plus que jamais?

Les personnes n'ont pas eu un meilleur sort que les institutions, la discipline et les études. Jusqu'à M. Ferry le personnel de l'Université avait été à l'abri des atteintes et des fluctuations de la politique. Au lendemain du 4 septembre M. Jules Simon avait laissé chacun à la place où il l'avait trouvé. Je voudrais bien savoir combien M. Brunet a fait de victimes au 16 mai. Jamais rien, dans l'Université, n'avait eu lieu de semblable à ce qui s'est plus d'une fois passé dans les préfectures ou les parquets; elle était heureusement demeurée tout à fait en dehors

de ce mouvement continuel de rotation des offices. Mais, sous M. Ferry, que de mutations, que de disgrâces, que de retraites prématurées, révocations mal déguisées, parmi les hauts fonctionnaires, inspecteurs généraux, recteurs, directeurs ! Combien surtout n'y en a-t-il pas eu parmi les inspecteurs d'académie, dont les meilleurs ont été mis de côté, pour faire place à des hommes sûrs et capables de seconder énergiquement la police ?

Les professeurs de l'enseignement supérieur, quoique mieux garantis, n'ont pas été eux-mêmes à l'abri des coups et de l'arbitraire de M. Ferry. Il y a eu là des suspensions, des mutations d'une faculté à une autre, contrairement à la loi ; il y a eu surtout un arbitraire plus grand que jamais dans la répartition des classes personnelles et de l'argent. Quant aux Doyens qui ne sont plus nommés que temporairement, pour cinq ou pour trois ans, M. Ferry les a dans sa main, comme M. Cazot veut y avoir les présidents de cours d'appel.

En regard des disgrâces, il faut placer les avancements prodigués aux plus mal notés

d'autrefois, ou à ceux qui rachètent leur passé par l'hypocrisie, la seule lucrative aujourd'hui, d'un tout récent radicalisme en politique et en pédagogie.

Disgrâces, menaces, faveurs, M. Ferry a si bien fait que dans le corps où on a toujours parlé le plus librement, sous tous les régimes, personne aujourd'hui n'ose ouvrir la bouche, même pour dire ce que chacun pense du nouveau plan d'études qui, à peine appliqué, soulève déjà de tous côtés les plaintes des familles

Nous ne voudrions pas que, malgré la vivacité de ces critiques, on se trompât sur nos vrais sentiments. Ces critiques sont à l'adresse, non pas de l'Université, mais de ceux qui la compromettent. Il y aurait bien de l'ingratitude de notre part à ne pas rester fidèle à un corps où il nous a été donné de fournir une longue et honorable carrière et où nous n'avons eu jamais qu'à nous féliciter de tous nos chefs, sauf d'un seul. Personne plus que nous ne souhaite de voir l'Université sortir des jours difficiles qu'elle traverse sans rien perdre de sa dignité. Si, en vertu de notre vieux dévouement et de notre longue

expérience, nous osons lui donner quelques conseils, elle voudra bien, nous l'espérons, ne pas les prendre en trop mauvaise part.

Plus nous aimons l'Université, plus vive est notre répulsion contre ceux qui la font déchoir de la place qu'elle avait depuis un demi-siècle dans l'opinion publique, contre ceux qui la désorganisent par de prétendues réformes, et qui la perdent par leur mépris de la liberté des consciences, par leur haine aveugle de toutes les croyances religieuses.

FRANCISQUE BOUILLIER.

Le 20 décembre 1880.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

PREMIER APPENDICE

DEUXIÈME APPENDICE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

211-84. — CORBEIL. Typ. et stér. CRÉTÉ.



ANDRYANE (A.). — **Mémoires d'un prisonnier d'État.** 4e édition. 2 vol. in-12.. 8 fr.

AUBINEAU (L.). — **Notices littéraires** sur le XVIIe siècle. 1 vol. in-8.......... 6 fr.

BARTHÉLEMY (Ch.). — **L'esprit du comte Joseph de Maistre.** 1 vol. in-12. 3 fr.

BRISPOT (l'abbé). — **Vie de N.-S. Jésus-Christ.** 6e édition, ornée de 36 gravures sur acier, approuvée par Mgr l'Archevêque de Paris. 3 volumes in-8.......... 72 fr.

DOMENECH (l'abbé). — **Journal d'un missionnaire** au Texas et au Mexique. 1 volume in-12.......... 4 fr.

— **Confessions d'un Curé de campagne.** 1 v. in-12. 3 fr. 50

GABOURD. — **Histoire de Paris,** avec gravures sur acier. 5 vol. in-8.......... 30 fr.

GAUME (Mgr). — **Catéchisme de persévérance.** 12e édition. 8 vol. in-8.......... 35 fr.

— **Les trois Rome.** 4e édition. 4 vol. in-12.......... 16 fr.

GAUME (le chanoine). — **Nouveau Testament** (le) de Notre-Seigneur Jésus-Christ; *traduction nouvelle* avec *introduction, sommaires* et *notes,* publié avec l'approbation de l'ORDINAIRE et l'autorisation de ROME; nouvelle édition précédée de la vie de N.-S. JÉSUS-CHRIST en tableau, d'après les QUATRE ÉVANGÉLISTES. 1 vol. in-12..... 6 fr.

— **Manuel du chrétien** contenant les Psaumes, le Nouveau Testament et l'Imitation. Édition in-32, *petit caractère.* 1 vol..... 3 fr. 30

Édition in-12, *gros caractères.* 2 vol.......... 8 fr.

GODEFROY (Fr.). — **Histoire de la Littérature française,** depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. 2e édition. 10 volumes in-8.......... 65 fr.

Histoire de la Littérature française aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. 3 vol. in-8.. 18 fr.

Manuel du Brevet supérieur. 1 vol. in-12....... 8 fr. 10

Manuel du Baccalauréat spécial. 1 vol. in-12..... 4 fr.

Prosateurs et Poètes français des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. 3 vol. in-12.......... 12 fr.

HÉRICAULT (Ch. d'). — **Histoire nationale des naufrages** (1800-1830). 1 v. in-12.. 3 fr.

— (1830-1856). 1 v. in-12. 3 fr.

HUC (l'abbé). — **Le Christianisme au Thibet, en Tartarie et en Chine,** depuis l'*Apostolat de saint Thomas* jusqu'en 1858. 4 vol. in-8.... 24 fr.

— **L'empire chinois.** 4e édition. 2 vol. in-12.......... 8 fr.

— **Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine.** 5e édition. 2 volumes in-8.......... 12 fr.

— 5e édit. 2 vol. in-12... 8 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

LA TOUR (de). — **Scènes de la vie hongroise.** 1 volume in-12.......... 3 fr.

MOEHLER (J.-A.). — **Histoire de l'Église.** 3 volumes in-12.......... 20 fr.

MOREAU (L.). — **Les Confessions de saint Augustin.** 9e édition. 1 vol. in-12.. 4 fr.

VEUILLOT (L.). — **Satires.** 2e édition. 1 vol. in-12.. 4 fr.

4443-83. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

8445-83. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

